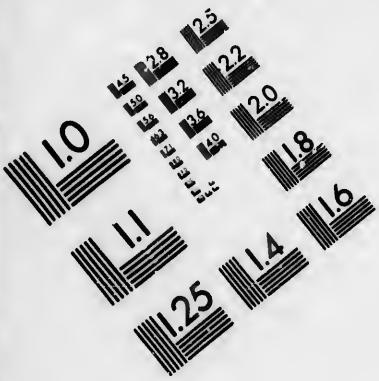
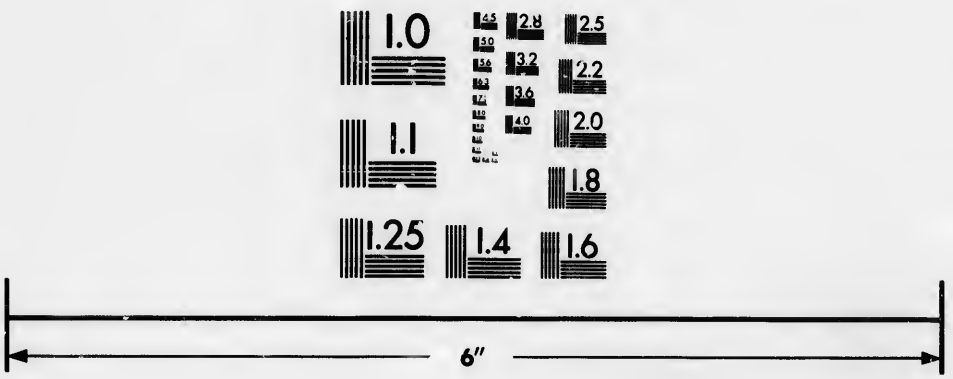
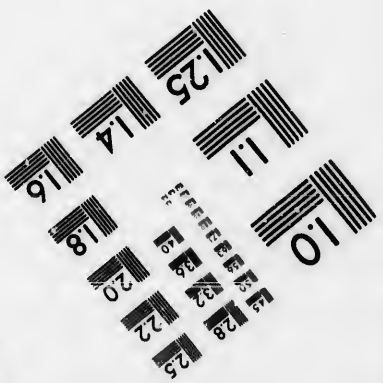


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommegée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apperaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☑ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

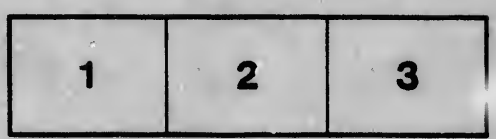
Séminaire de Québec
Bibliothèque

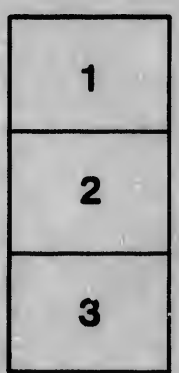
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





LECTURES COURANTES.

364

LECTURES COURANTES

FAISANT SUITE

AU PREMIER LIVRE DE LECTURE

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de

PAR

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
QUÉBEC

MONTRÉAL
FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
50, *rue Cotté*
1875

Enregistré, conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année 1875, par EPHREM GAGNON, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

Typ. de J. CHAPLEAU & FILS, 10, rue St. Charles Borromée.

PRÉFACE.

L'art de lire à haute voix et d'une manière expressive est d'une si grande importance, qu'il est chaque jour l'objet des études, des méditations et des travaux des meilleurs maîtres ; on est cependant obligé de reconnaître que, malgré de constants et généreux efforts, il n'est pas encore arrivé, tant s'en faut, au degré de perfection dont il est susceptible.

Ce fait, regrettable à plus d'un titre, ne s'applique pas malheureusement qu'à notre pays,—ce qui serait déjà, du reste, fort pénible à signaler ;—mais il s'adresse également à des contrées bien plus anciennes et beaucoup mieux favorisées que la nôtre, sous certains rapports. En France, par exemple, où se publient presque tous les jours tant de bons livres de lecture, et où l'on rencontre tant de maîtres habiles, on se plaint amèrement, néanmoins, de la lenteur des progrès qu'y fait cette branche d'enseignement.

Quelle en est la cause ?—Nous n'avons ni le loisir ni la prétention de l'indiquer ici, dans l'espace de trois ou quatre pages, et en tête d'un tout petit et très-modeste livre, écrit pour des lecteurs de huit à douze ans ; mais nous croyons pouvoir dire,—en toute franchise et quoiqu'il nous en

ccûte,—que le peu de succès généralement obtenu dans l'enseignement de la lecture ordinaire et de la lecture expressive ou déclamée, vient, en grande partie, de ce qu'un grand nombre de maîtres eux-mêmes ne s'efforcent pas assez de lire correctement et d'une manière intelligente. On ignore, ou l'on oublie, qu'à l'enseignement de la lecture, plus encore qu'à celui de bien d'autres matières, s'applique avec une parfaite justesse le proverbe qui dit : « Tant vaut le maître, tant vaut la leçon, » c'est-à-dire tant vaut le succès de la méthode employée.

Il existe, cependant, certaines règles d'une telle utilité pratique, que nous nous faisons un devoir de les consigner ici ; elles sont extraites de la *Conduite à l'usage des Ecoles chrétiennes*, et ont pour elles, par conséquent, l'autorité de l'expérience. Sous le titre d'*Indications générales relatives à la Lecture*, la *Conduite* dit qu'il faut obtenir des élèves :

« 1° Qu'ils prononcent bien toutes les syllabes, et sans les répéter ;

« 2° Qu'ils conservent leur ton de voix ordinaire ; lisant assez haut pour être entendus de tous ceux qui suivent la même leçon, mais pas trop cependant, afin de ne pas déranger ceux des autres sections.

« 3° Qu'ils ne chantent pas en lisant, et ne fassent aucun mouvement de la tête et du corps ;

« 4° Qu'ils observent la ponctuation ;

« 5° Qu'ils fassent bien les liaisons, évitant néanmoins celles qui seraient dures ou affectées ;

« 6° Qu'ils lisent sentimentalement, mais sans emphase et simplement sur le ton de la conversation ;

« 7° Qu'ils s'exercent à comprendre ce qu'ils lisent.

« Il importe, continue la *Conduite*, d'habituer les élèves à se rendre compte de leurs lectures, parce que c'est un puissant moyen de leur faire acquérir des idées ; il sera donc très-avantageux que le maître, sur la fin de la leçon, les interroge sur ce qu'ils auront lu, et s'assure qu'ils en ont l'intelligence. »

La lecture *raisonnée*, si fortement recommandée dans les lignes qui précèdent, est en effet indispensable ; si l'on veut que les élèves tirent un parti avantageux de leurs lectures, il faut absolument qu'ils puissent s'en rendre compte, ou par eux-mêmes ou par les explications et les interrogations du maître. De cette façon, ils se feront chaque jour aisément un petit, mais précieux bagage d'idées justes et précises.

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui, et qui est destiné à faire suite à notre *Premier livre de Lecture* ou *Syllabaire*, présente une foule de récits courts, attachants, et sur lesquels il sera facile au maître de faire parler ou causer ses

élèves. Les *exercices* que nous avons placés à la fin de quelques leçons, pourront en ce sens servir de guides, sinon de modèles.

La plupart des sujets qui composent cet ouvrage, sont empruntés à un livre portant le même titre et publié tout récemment par nos frères de France ; d'autres sont tirés de divers ouvrages, principalement de l'Ecriture sainte ; d'autres enfin, ayant spécialement rapport à notre pays, nous appartiennent.

Si nous avons réussi à le rédiger de telle façon qu'il puisse faciliter l'enseignement de la lecture, soit à cause du choix des sujets, soit à raison de leur heureuse gradation ; si, surtout, chaque leçon, chaque entretien peut laisser dans l'âme des enfants un noble sentiment ou une connaissance utile, nous nous en réjouirons sincèrement.

LECTURES COURANTES

FAISANT SUITE

AU PREMIER LIVRE DE LECTURE.

PREMIÈRE PARTIE

1.—AUX ÉLÈVES.

(Mots à épeler.) (*a*)

Age.	Ecriture.	Instruction.
Année.	Education.	Malheur.
Classe.	Enfance.	Sacrifice.
Ecole.	Etude.	Travail.

Après le repos des vacances, vous voilà, mes bons amis, revenus à l'école pour reprendre le cours de vos études.

(*a*) En tête de chaque leçon de cette première partie, nous mettrons des *mots à épeler*, sans toutefois l'indiquer de nouveau par un titre spécial, et sans nous astreindre à un ordre rigoureusement méthodique.

Déjà vous avez fait des progrès en instruction religieuse, en lecture, en écriture, en histoire sainte, en arithmétique, et peut-être avez-vous obtenu des prix en récompense de votre application : que ce vous soit donc un encouragement pour travailler avec encore plus d'ardeur.

Quoique bien jeunes, vous avez certainement entendu des gens se plaindre de n'avoir pas reçu une instruction en rapport avec leur position actuelle.

L'un disait : « Quel malheur pour moi que mes parents n'aient pu m'envoyer à l'école !»—« Oh ! combien, disait un autre, je me repens de n'avoir pas travaillé à mon instruction pendant mon enfance ! »

Au contraire, vous n'avez jamais rencontré personne qui vous ait dit : « Je suis fâché d'avoir appris à lire et à écrire ; je voudrais ne rien savoir, n'être qu'un ignorant. »

Il faut donc aimer le travail qu'on vous fait faire en classe, et qui, soyez-en sûrs, vous sera très-utile dans la suite de votre vie.

Apprenez bien vos prières, récitez-les avec piété, afin que le bon Dieu vous bénisse, et fasse de vous, par sa grâce, de bons élèves, qui s'appliquent de tout leur cœur à le connaître, à l'aimer, à le servir.

Vous grandissez en avançant en âge : il faut en même temps grandir par l'esprit et le cœur ; et

c'est ce que vous ferez en apprenant bien tout ce qu'on vous enseigne à l'école ; il faut qu'à la fin de l'année que nous commençons, vous soyez beaucoup plus instruits que vous ne l'êtes ; car, s'il en était autrement, vous n'auriez pas fait la volonté de Dieu ni celle de vos bons parents, qui font pour vous tant de sacrifices ; on vous appellerait paresseux et ingrats ; et, plus tard, quand vous seriez grands, vous diriez, vous aussi : « Oh ! combien je regrette de n'avoir pas mieux travaillé à mon éducation lorsque j'allais à l'école ! »

EXERCICES. (*a*)

1. Pourquoi êtes-vous revenus à l'école ? 2. En quoi avez-vous déjà fait des progrès ? 3. Qu'est-ce qui doit vous engager à travailler avec plus d'ardeur ? 4. De quoi avez-vous entendu des gens se plaindre ? 5. Que disaient-ils ? 6. Ceux qui ont appris à lire et à écrire en sont-ils fâchés ? 7. Que devez-vous surtout apprendre avec soin ? 8. Faut-il grandir seulement par le corps ? 9. Quelle est la volonté de Dieu et de vos parents à votre égard ? 10. Comment appelle-t-on les enfants qui ne travaillent point à plaire à Dieu et à leurs parents ? etc., etc.

(*a*) Nous n'avons ni l'intention ni le loisir de multiplier ces exercices ; il suffit, d'ailleurs, que nous en mettions quelques-uns dans le cours de ce volume, pour rappeler au maître qu'il doit s'assurer si ses élèves comprennent bien ce qu'ils lisent.

2.—LA PREMIÈRE LETTRE A PAPA.

Alphabet.	Mère.	Papier.
Charles.	Orthographe.	Rentrée.
Lettre.	Page.	Vacance.
Maman.	Papa.	Zigzag.

Le petit Charles, âgé de cinq ans, vit un jour sa mère qui écrivait une lettre. « Maman, lui dit-il, que faites-vous là ?

— J'écris, lui répondit-elle, une lettre à papa.

—Oh ! moi aussi, reprit-il, je voudrais bien lui écrire ; donnez-moi, s'il vous plaît, du papier et une plume. »

La mère lui donna tout ce qu'il fallait, et Charles se mit à faire sa lettre. Il essayait d'imiter sa maman ; mais il ne traçait que des zigzags, qui ne ressemblaient en rien aux lettres de l'alphabet.

La page finie, il la remit à sa mère ; celle-ci, en jetant les yeux sur ce griffonnage, se mit à rire. « Papa, dit-elle, ne saura pas lire cela : tu devrais apprendre à écrire, avant de penser à lui envoyer une lettre.

—Où pourrai-je, demanda-t-il, apprendre à écrire ?

—A l'école, » répondit la maman.

A partir de ce jour, Charles désira ardemment d'aller à l'école, et priait sans cesse sa mère de l'y envoyer.

Elle l'y envoya dès la rentrée des classes, et il y fit tant de progrès, qu'il put, avant les vacances, adresser à son père cette petite lettre, dont le maître n'avait corrigé que l'orthographe :

« Mon cher papa,

« Que je suis heureux de pouvoir vous écrire une lettre !

« Je ne vous dirai que deux choses : la première, c'est que je vous aime de tout mon cœur ; la seconde, c'est que je veux être bien sage, afin que vous et maman, vous soyez très-contents de votre petit Charles. »

3.—LES SOINS D'UNE MÈRE.

Affection.	Bonté.	Honneur.
Ange.	Devoir.	Innocence.
Berceau.	Enfant.	Providence.
Bonheur.	Grâce.	Santé.

Les tout petits enfants ne peuvent pas marcher, manger, s'habiller tout seuls ; mais le bon Dieu a placé auprès d'eux un ange de bonté, une seconde providence, pour en prendre soin et leur procurer tout ce qui leur est nécessaire : il leur a donné une mère qui les aime de tout son cœur, et qui s'occupe d'eux autant que sa santé et ses autres devoirs le lui permettent.

Ainsi, mes bons amis, c'est Dieu qui a créé votre mère si bonne, si dévouée, si aimante, et qui l'a envoyée vers vous.

Que de soins elle vous a prodigués dès votre naissance ! Elle vous portait dans ses bras, vous serrait sur son cœur, vous apprenait à parler. Elle vous soutenait tandis que vous faisiez vos premiers pas. Quand vous étiez fatigués, elle vous couchait dans votre berceau, et chantait pour vous endormir.

Jour et nuit, votre mère pense à vous. Elle ne désire rien tant que de vous voir heureux. C'est pour vous qu'elle travaille et qu'elle prie. Elle demande au bon Dieu que vous conserviez toujours votre innocence, sans laquelle il n'y aurait pas pour vous de bonheur.

Mais des soins si tendres et si multipliés demandent qu'en retour vous soyez très-aimants et très-reconnaissants envers elle.

Témoignez-lui donc toujours la plus vive affection. Pensez souvent à elle, et en même temps pensez à Dieu, et dites : « Mon Dieu, que vous êtes bon de m'avoir donné une si tendre mère. Je vous en remercie et je vous aime. »

Et le bon Dieu sera content de vous, et il conservera cette bonne mère à votre affection ; de plus, il vous accordera la grâce d'être toujours son honneur et sa joie par votre bonne conduite.

4.—LES SOINS D'UN PÈRE.

Auteur.	Etat.	Sueur.
Besoin.	Parent.	Tendresse.
Conduite.	Peine.	Vêtement.
Consolation.	Profession.	Visage.

Votre mère, mes bons amis, n'est pas seule à vous aimer. Le bon Dieu vous a donné aussi votre père, dont le cœur ne bat que pour vous, et qui travaille, pour ainsi dire, sans cesse, afin de vous procurer de la nourriture, des vêtements et toutes les autres choses dont vous avez besoin.

Il se donne beaucoup de peine, et quand il a gagné de l'argent, il le remet à votre mère, et lui dit : « Achète ce qu'il faut pour nos chers enfants. »

Souvent il est très-fatigué ; la sueur coule sur son front et sur son visage. Il pourrait se reposer ; mais il ne le veut pas, parce qu'il se dit : « C'est pour mes enfants que je travaille. »

Il veut que rien ne vous manque de ce qui vous est nécessaire ; et il désire pouvoir vous laisser longtemps à l'école, pour que vous appreniez bien ce qu'on y enseigne, et que vous vous mettiez en état d'exercer convenablement un jour la profession que vous devez embrasser.

C'est Dieu, mes chers amis, qui a voulu que votre père vous aimât avec tant de tendresse ;

et il veut qu'à votre tour vous l'aimiez du fond du cœur et que vous soyez à son égard très-obéissants et très-respectueux.

En voyant votre père qui est si bon et si généreux, pensez à celui qu'il représente, c'est-à-dire à Dieu, qui est le père de tous les hommes, qui vous aime plus encore que vos parents ne peuvent vous aimer et qui vous destine à un bonheur qui ne finira jamais. Invoquez-le souvent pour les auteurs de vos jours.

Dites-lui, de toute la ferveur de votre âme : « Mon Dieu, bénissez mon bon père et ma tendre mère, et faites que je sois toujours leur honneur et leur consolation par ma conduite. »

5.—LES BONS ANGES.

Ame.	Danger.	Poitrine.
Ciel.	Esprit.	Qualité.
Compagnie.	Louange.	Très-Haut.
Corps.	Paradis.	Yeux.

Le bon Dieu, mes chers enfants, n'a pas, comme vous, un corps ; il est un pur esprit. Il a créé les anges, qui sont aussi de purs esprits, et qu'il a doués des plus admirables qualités.

Les anges sont plus beaux que tout ce que nous pouvons voir ou imaginer sur la terre. Ils voient Dieu et chantent ses louanges. Ils sont heureux

en le contemplant. Ils l'aiment de tout leur cœur, et accomplissent tout ce qu'il leur ordonne. Envoyés vers nous, ils nous secourent dans nos dangers.

Les anges nous aiment beaucoup; ils désirent que nous soyons très-vertueux, afin de mériter d'aller avec eux dans le paradis.

Quand Dieu veut appeler à lui un enfant sage, il dit aux anges: «Allez chercher cette âme.» Alors les anges volent sur la terre, et l'enfant ferme les yeux, laisse tomber sa tête sur sa poitrine et cesse de respirer. Son âme quitte son petit corps pour s'envoler au ciel en la compagnie des anges, et chanter avec eux les louanges du Très-Haut.

Chers enfants, priez pour que, au moment de votre mort, les anges emportent votre âme au ciel.

Le bon Dieu vous a donné un ange gardien, qui vous accompagne partout, qui veille sur vous, et vous garde comme un frère aîné garde son petit frère.

Aimez bien votre ange gardien, et invoquez-le avec la plus entière confiance. Dites-lui:

Veillez sur moi, quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit;
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse;

A mes côtés, marchez sans cesse ;
Parlez-moi le long du chemin ;
Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

MME. TASTU.

6.—L'AMOUR FILIAL.

Bruit.	Créancier.	Nuit.
Caresse.	Echeveau.	Sommeil.
Carré.	Infirmité.	Veau.
Chaumière.	Litière.	Vieillesse.

Une mère disait à son fils : « Ta tendresse me rend heureuse, mon ami. Nous sommes pauvres, nous n'avons rien au monde que cette chaumière et notre petit jardin. J'ai perdu mon mari, je n'ai plus de parents, je suis souvent tourmentée par des créanciers de ton père. Tout ce qu'il a laissé de dettes me regarde, parce que je me suis engagée pour lui. J'ai cinquante-neuf ans, et je commence à souffrir des infirmités de la vieillesse ; eh bien ! quand tu es près de moi, quand je te vois, que je t'entends, je suis jeune, riche, bien portante, je retrouve tout ce que j'ai perdu ; une seule de tes caresses me fait oublier dix ans de chagrin, et quand tu m'appelles ta mère, j'éprouve un plaisir cent fois au-dessus de toutes les peines que j'ai souffertes... »

—Il y a trois heures que tu lis, va te dissiper un peu.

Samuel.—Non, ma mère, je suis bien aise de rester ici.

La mère.—C'est que j'ai quelque chose à faire.

Samuel.—Quoi donc ?

La mère.—Je voudrais aller sarcler ce petit carré de légumes qui est auprès de la clôture.

Samuel.—Il est sarclé.

La mère.—Comment cela donc ? Il ne l'était pas hier au soir.

Samuel. — C'est vrai. Mais comme il n'y a rien de plus fatigant à votre âge que de se tenir baissé pendant deux heures à arracher de mauvaises herbes, je me suis levé ce matin avant le jour, et j'ai sarclé le petit carré.

BIBLIOTHÈQUE C.I.M.E. 1964 Séminaire de Québec

La mère.—C'est égal, mon ami, va-t-en ; j'ai beaucoup filé cette semaine, il faut que je dévide mon fil en écheveau : cela ne me fatigue pas, et je n'ai pas besoin de toi.

Samuel.—Votre fil est en écheveau. J'avais les bras un peu engourdis ce matin d'avoir sarclé dans la rosée : pour les dégourdir, j'ai dévidé votre fil, ensuite j'ai été chercher votre vache, que le vacher n'avait pas ramenée hier au soir Je l'ai mise dans notre étable ; j'ai donné de la litière fraîche au petit veau ; vous n'avez rien à

faire qu'à vous tranquilliser, et je ne veux pas m'en aller.

La mère.—Mais écoute. Je suis un peu fatiguée, et je voudrais dormir; tu ne peux pas dormir pour moi, et si tu restes, tu me réveilleras.

Samuel.—Je ne vous réveillerai point, parce que je vais lire mon histoire du Canada; et en lisant des yeux, je ne ferai point de bruit.

La mère.—Si fait, si fait.

Samuel.—Non, non, ma mère.

La mère.—Nous allons voir, je t'avertis que je dors.

Samuel.—Bonne nuit, maman.

La mère fit semblant de dormir, pensant que c'était le seul moyen de le faire sortir; mais Samuel continuait à lire et la regardait de temps en temps. Après un assez long silence, il se leva, s'approcha doucement de sa mère et lui dit à voix basse :

« Dors, dors, ma bonne et tendre mère. J'ai tant de plaisir à te voir reposer ! Quand j'étais petit enfant, tu ne me quittais pas; tu veillais sur mon sommeil; il est bien juste qu'à mon tour je veille aussi sur le tien, et que je rende à ta vieillesse tous les soins que tu donnas à ma première enfance. Dors, ma bonne mère, dors. »

7.—L'AMOUR FRATERNEL.

Amour.	Famille.	Maître.
Arbre.	Frère.	Maladie.
Branche.	Histoire.	Pensée.
Chrétien.	Maison.	Sœur.

L'enfant bien élevé aime beaucoup ses frères et ses sœurs. « Eh ! comment, se dit-il, ne les aimerais-je pas ? Nous avons les mêmes parents, qui veulent que nous soyons très-unis de cœur ; nous avons vu le jour dans la même maison ; nous avons été élevés ensemble ; nous sommes comme les branches d'un même arbre. »

Oh ! combien un père et une mère seraient désolés si on leur disait : « Vos enfants ne s'aiment pas ; ils sont divisés, brouillés entre eux ! »

« Non, je ne causerai jamais cette peine à mes bons parents. Ne sais-je pas d'ailleurs que ce serait offenser le divin Maître, qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres. »

« Je veux donc aimer cordialement mes frères et mes sœurs, et le montrer en partageant avec eux tout ce que j'aurai, en les aidant dans leur travail, en les consolant dans leurs peines, en supportant leurs défauts, en leur cédant volontiers, en priant pour eux, en leur donnant au besoin de bons conseils.

« Ainsi, nous serons tous très-unis, et l'on dira

de notre famille comme autrefois des premiers chrétiens : « Ils n'ont tous qu'un même cœur. »

Que ces pensées, chers enfants, soient aussi les vôtres. Aimez bien vos frères et vos sœurs, et témoignez-le par votre conduite.

Voici, sur ce sujet, une petite histoire, qui montre ce que peut inspirer l'amour pour sa famille.

Un jeune homme était gravement malade. Son père et sa mère se tenaient au pied de son lit : ils étaient bien tristes, et par moment ils pleuraient.

Là se trouvait aussi un autre de leurs enfants, âgé de neuf ans, et qui ressentait dans son cœur une vive peine causée par la maladie de son frère, et par l'affliction de son père et de sa mère. Il eut la pensée de s'adresser au bon Dieu, qui vient toujours en aide à ceux qui le prient. Il se retira dans un coin de la maison, et se mettant à genoux, il dit :

« Mon Dieu, je vous en supplie, ayez pitié de mon frère et rendez-lui la santé ! S'il faut que l'un de nous meure, faites que ce soit moi plutôt que lui, car il est grand et fort, et peut aider mon père et ma mère, tandis que moi, je suis petit et faible, et je ne puis rien faire pour eux. »

Le père et la mère l'avaient écouté, et ils pleuraient plus abondamment en voyant que

leur fils aîné était si malade, et que le plus jeune était si bon, si dévoué.

Mais bientôt ils furent consolés : le bon Dieu avait eu pour agréable la prière de l'enfant ; le malade guérit et la joie régna de nouveau dans la pieuse famille.

8—LES BONBONS.

Adolphe.	Cornet.	Oncle.
Amitié.	Dragée.	Plaisir.
Boîte.	Fête.	Promenade.
Bonbon.	Gourmandise.	Réputation.

Lorsque vous étiez tout petits, et que votre papa et votre maman revenaient de quelque fête, ils vous apportaient un cornet ou une boîte de bonbons, que vous receviez avec beaucoup de plaisir. Peut-être en est-il encore de même aujourd'hui.

Les bonbons ne sont pas faits seulement pour le plaisir qu'on trouve à les manger, mais aussi pour nous être un moyen de montrer notre amitié aux personnes de notre connaissance. Vous allez le comprendre par une petite histoire :

Adolphe avait reçu un cornet de bonbons de l'un de ses oncles. Déjà il commençait à les manger ; mais son oncle lui dit : « Où sont tes frères et ta petite sœur ?

—A la promenade, répondit-il.

—Quand ils ont des bonbons, les mangent-ils seuls, sans t'en faire part ?

—Oh ! non, mon oncle, ils les partagent avec moi.

—Mais alors, mon petit ami, ne dois-tu pas faire de même ? »

A ces mots, Adolphe rougit ; il eut honte de sa gourmandise et de son égoïsme. Il fit aussitôt plusieurs parts de ses bonbons ; et, allant à la rencontre de ses frères et de sa sœur, il les leur distribua, ne réservant pour lui que trois ou quatre dragées.

Il éprouva en son cœur une douce joie, et comprit qu'un plaisir est doublé quand on le partage avec les personnes qu'on aime.

9.—L'ENFANT QUI PENSE A SA MÈRE.

Aîné.	Foyer.	Pain.
Appétit.	Misère.	Paroissien.
Curé.	Monsieur,	Portion.
Faim.	Montréal.	Viande.

Un curé des environs de Montréal avait fait venir chez lui trois enfants de l'un de ses paroissiens réduit à la plus affreuse misère. Il voulait les faire habiller. Le froid était rigoureux : les trois enfants transis.

Le bon curé leur dit de s'approcher du foyer, et leur fait apporter du pain et un peu de viande. Les deux aînés mangent leur portion de bon appétit; le troisième regardait la sienne d'un air bien satisfait, mais il n'y touchait pas: « Quoi! mon enfant, lui dit le curé, tu ne manges pas?— Non, Monsieur, répondit-il; je garde mon pain et ma viande pour ma mère qui est malade.— Mange toujours, mon petit ami, j'enverrai ce qu'il faut à ta maman.—Oh! non, je ne mangerai pas, je veux lui porter ce que voilà, car maman est malade. »

A ces derniers mots, les yeux de l'enfant se remplissent de larmes. « Ta mère, mon petit, ne manquera de rien, reprit le curé; mais, crois-moi, mange, tu dois avoir faim.—Oui, j'ai faim; mais maman est malade.—Eh bien! tiens, voilà du pain et de la viande que tu porteras toi-même; mais je veux que tu manges ce que je t'ai donné.

—Dans ce cas-là, Monsieur, je mangerai bien mon pain sec: ma viande, je veux la garder pour maman. »

De tels exemples d'amour filial ne sont pas rares; le nombre des enfants qui *pensent à leur mère* est sans doute encore assez grand: il est bon cependant, mes jeunes amis, de vous raconter ces faits, afin que vous en conserviez toujours un précieux souvenir.

10—LA FÊTE D'UN PÈRE,

Bonheur.	Couronne.	Joie.
Bruit.	Déjeuner.	Œil.
Chambre.	Fleur.	Père.
Chef.	Jardin.	Veille.

C'était la veille de la fête d'un père de famille ; ses deux plus jeunes enfants allèrent secrètement cueillir les plus belles fleurs du jardin ; ils en firent une jolie couronne, sans que le père les vît ; puis, attendant le lendemain, ils ne purent, pour ainsi dire, fermer l'œil de toute la nuit.

Au point du jour, ils entrèrent dans la chambre de leur père, à petits pas et sans bruit, pour ne pas le réveiller ; et, portant ensemble la couronne de fleurs, ils la posèrent bien doucement sur son lit, afin qu'il ne s'en aperçût pas. Le bon père les vit bien, mais il fit semblant de dormir.

Le matin, le père sortit de sa chambre, tenant à la main la belle couronne, et dit : « Où sont les petits anges qui m'ont couronné cette nuit pendant que je dormais ? » Et les enfants se jetèrent à son cou, et l'embrassèrent pleins de joie.

On fit ensuite la prière, et tous invoquèrent avec ferveur le saint patron du chef de la famille.

Le déjeuner servi, le père trouva à sa place une lettre magnifiquement écrite : c'était l'œuvre de son fils aîné, nommé Alfred, qui était en pension pour faire ses études.

Le père sourit en la lisant, et des larmes de bonheur mouillèrent le papier.

Alors les deux petits enfants lui dirent : « N'est-ce pas, cher papa, que vous nous aimez, quoique nous ne puissions pas encore vous écrire une jolie lettre comme notre frère ? »

Le père les prit dans ses bras, et les pressant contre son cœur : « Chers enfants, leur dit-il, ne croyez pas que votre don me soit moins précieux que celui d'Alfred. Je sais que vos petits cœurs battent pour moi aussi bien que le sien. Je sais aussi que vous faites tout ce que vous pouvez pour m'être agréable, et que chaque jour vous priez le bon Dieu de me bénir dans mon travail. Continuez, et vous aurez fait beaucoup pour le bonheur de votre père et de toute la famille. »

11.—LA SOURIS IMPRUDENTE.

Approche.	Lard.	Piége.
Attrape.	Machine.	Réglette.
Brique.	Moyen.	Souris.
Chiffre.	Péril.	Trou.

Une souris sortant de son trou vit une grosse brique levée à moitié. « Oh ! oh ! dit-elle, voilà une attrape. Que les hommes sont malins ! Ils placent sous une brique trois petites réglettes disposées comme le chiffre quatre ; ils attachent

à l'une d'elles un peu de lard, et ils nomment cela un piége à souris.

« Mais ils ne m'y prendront pas. Je sais fort bien que si je me laissais aller à manger de ce lard, les réglettes tomberaient et, avec elles, la brique qui m'écraserait. Aussi je me garderai bien de toucher au lard : je ne me permettrai tout au plus que de le flairer.

Et ce disant, elle approche, approche encore, flaire le lard, et, à la fin, elle le heurte de la tête et fait tomber la machine.

Elle n'avait pas pensé que le vrai moyen d'échapper à un piége, c'est d'en éviter l'approche, et qu'il est dit que *celui qui s'expose au péril y périra.*

12.—LES CONSEILS DU GRAND-PAPA.

Accident.	Conseil.	Puits.
Allumette.	Désagrément.	Recommandation.
Balcon.	Pétard.	Robert.
Caractère.	Pommier.	Vue.

Le petit Robert était d'un caractère turbulent et léger. On ne pouvait le perdre de vue sans craindre qu'il ne lui arrivât quelque accident. Son grand-papa, qui l'aimait beaucoup, lui faisait de sages recommandations. Il lui disait :

« Robert, ne mange point de fruits qui ne soient mûrs.

« Ne bois pas de l'eau fraîche quand tu es en sueur.

« N'approche pas du puits, ni de la rivière.

« Ne te penche pas sur le balcon, ni sur la croisée.

« Ne touche jamais à une arme ; ne t'amuse point avec de la poudre, des capsules, des pétards, ni avec des allumettes.

« Ne t'arrête pas dans la rue. N'approche point des gens qui se disputent ou se battent : il pourrait t'en arriver de sérieux désagréments.

« Ne reste pas près d'une porte, car on pourrait l'ouvrir subitement et te blesser.

« Ne t'approche pas des chevaux, parce qu'ils pourraient te lancer une ruade... »

Le plus souvent l'enfant suivait ces conseils, et il s'en trouvait bien ; mais parfois il les méconnaissait, et alors il avait toujours sujet de s'en repentir.

Son grand-papa, l'ayant un jour conduit à la campagne, s'assit au pied d'un pommier dont les fruits étaient encore tout verts, et là il s'assoupit, pendant que l'enfant s'amusait à courir après les sauterelles et les papillons.

Robert, s'apercevant qu'il n'est pas surveillé, s'approche doucement de l'arbre, se met à cueillir des pommes et à les manger.

Son grand-papa ne l'avait pas vu ; mais le bon Dieu l'avait vu, et il allait le punir par sa faute

même. A peine le petit gourmand eut-il mangé quelques pommes, qu'il se sentit fatigué.

Alors il réveilla le vieillard, et lui dit : « Bon papa, je suis malade ; emmenez-moi, je vous prie, à la maison.

—Qu'as-tu donc, mon enfant ?

—Bon papa, j'ai mangé des pommes vertes, malgré votre défense : pardonnez-moi. »

Le grand-papa le ramena avec peine à la maison ; tous les soins y furent prodigués au malade ; mais il souffrit de la fièvre pendant une dizaine de jours, et apprit ainsi par lui-même que la docilité aux conseils des gens expérimentés fait la sûreté de l'enfance et de la jeunesse.

13.—LES ALLUMETTES.

Brin.	Entrée	Paille.
Cadavre.	Etincelle.	Perte.
Champ.	Ferme.	Récolte.
Douleur.	Fumée.	Tas.

Un fermier, resté veûf, avait quâtre enfants en bas âge ; souvent il les laissait seuls à la maison, pour aller travailler dans les champs ou pour aller à la ville voisine vendre ses récoltes.

Un jour qu'il était absent, ses enfants s'amusaient à l'entrée d'une petite cour où il avait remisé de la paille. Ils avaient à leur disposition

des allumettes phosphoriques, et se faisaient un jeu de les frotter contre le mur pour les enflammer.

Or il arriva qu'une de ces allumettes tomba à terre, au milieu de quelques brins de paille, qui s'enflammèrent et communiquèrent le feu au tas le plus rapproché.

A cette vue, les enfants sont effrayés, et courent se cacher dans un coin, au fond de la cour, au lieu de sortir de la ferme pour crier *au feu !*

Bientôt une épaisse fumée s'élève en colonne au-dessus de la maison ; on sonne le tocsin au village, et tous les habitants accourent sur le lieu du sinistre.

Grâce à leur prompt secours, on ne tarda pas à être maître du feu. La perte semblait peu considérable, et l'on se félicitait d'avoir empêché l'incendie de se communiquer aux bâtiments.

Cependant on était inquiet ; on savait le fermier absent, mais on savait aussi que ses enfants étaient restés, et l'on ne les voyait point paraître.

Tout à coup des personnes qui remuaient la paille de la cour, pour achever d'éteindre l'incendie, poussent un cri de terreur : elles avaient mis à découvert les corps des enfants ; hélas ! ce n'étaient plus que quatre cadavres à demi consumés.

Peu après le fermier arrive ; il apprend quel malheur vient de le frapper. Il éclate aussitôt en cris de douleur, et déplore avec les accents du désespoir d'avoir laissé ses enfants sans surveillance.

Terrible leçon, tout à la fois pour les parents et pour les enfants ! Profitez-en, mes chers amis, et prenez pour maxime de ne jamais jouer avec le feu, vous souvenant qu'il suffit d'une étincelle pour produire un grand incendie.

14.—LA POIRE A POUDRE.

Animal.	Gangrène. (*a*)	Oreille.
Carnier.	Grain.	Poire.
Chasse.	Effet.	Poudre.
Détonation.	Julienne.	Valentin.

M. de Vilmar, arrivant de la chasse, posa son carnier sur un meuble et s'éloigna. Ses enfants, Valentin et Julienne, entrèrent comme il sortait.

Valentin courut au carnier en disant : « Il faut que je voie si papa a fait bonne chasse...Ah ! j'aperçois de longues oreilles ; ce sont celles d'un lièvre. »

Puis il tira à lui ces oreilles, et montra à Julienne toute la tête de l'animal. En s'amusant ainsi, il fit tomber la poire à poudre.

(*a*) On prononce *cangrène*.

A cette vue, il poussa un cri de joie : « Ma sœur, dit-il, papa a laissé la poire à poudre; il faut faire des feux d'artifice.

—Oui, répondit Julienne, faisons des feux d'artifice. »

Valentin versa alors un peu de poudre dans le creux de sa main, et en jeta quelques grains dans le feu, et cela fit comme un petit éclair.

Ensuite il en mit sur la table et en approcha un papier allumé : un nouvel éclair se produisit; ce jeu les amusait beaucoup.

Julienne, qui ignorait les terribles effets de la poudre, prit en main la poire ; elle la pencha sur le papier qui brûlait encore. Il en tomba quelques grains de poudre qui s'enflammèrent, mais qui, hélas ! mirent le feu à ce qui restait dans la poire. Aussitôt une sinistre détonation se fit entendre, et les deux petits imprudents furent renversés comme frappés par la foudre.

Quand on les releva, ils étaient dans un état affreux : leur figure était brûlée et leur corps tout meurtri; la main avec laquelle Julienne tenait la poire était si grièvement blessée, qu'il fallut la couper pour empêcher la gangrène de s'y mettre ; Valentin avait un œil crevé.

Ainsi ils furent un bien triste exemple, rappelant à tous cette maxime « qu'il faut éviter jusqu'à l'apparence même du péril. »

15.—BLANCHE DE CASTILLE ET SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Blanche.	Fidèle.	Occasion.
Crainte.	France.	Reine.
Dieu.	Horreur.	Roi.
Eglise.	Louis.	Vertu.

Blanche de Castille était une reine de France, douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Elle avait plusieurs enfants, dont elle dirigeait elle-même l'éducation. Elle les élevait dans la crainte de Dieu et la pratique de la religion chrétienne.

L'aîné s'appelait Louis, et il était destiné à succéder au roi son père. Blanche avait pour lui des soins tout particuliers. Elle profitait de toute occasion pour lui inspirer l'horreur du péché et l'amour de la vertu ; car elle avait bien plus à cœur de le voir aimé du bon Dieu qu'honoré des hommes.

Un jour, elle le fit venir auprès d'elle ; et, après l'avoir embrassé, elle lui dit ces admirables paroles : « Mon fils, vous savez combien je vous aime ; et cependant, malgré toute l'affection que j'ai pour vous, j'aimerais mieux vous voir expirer sous mes yeux, que d'apprendre que vous eussiez commis un péché mortel. »

Le jeune prince n'oublia jamais cette sage leçon ; il en fit la règle de sa conduite. Devenu roi, il

fut, sur le trône, un modèle de toutes les vertus, et mérita le titre de *saint*, que lui a décerné l'Eglise, et sous lequel l'invoque la piété des fidèles.

16.—PRIÈRE D'UN ENFANT.

Attention.	Jeunesse.	Piété.
Cieux.	Lumière.	Reconnaissance.
Foi.	Moment.	Soir.
Genou.	Paul.	Titre

Le petit Paul avait reçu de sa maman un joli livre, qu'elle avait acheté pour lui. Il aimait beaucoup à le lire, quoique ce lui fût un peu difficile.

Voulant en témoigner sa reconnaissance, il dit à sa mère : « Maman, que puis-je faire qui vous soit agréable ?—Pour le moment, lui répondit-elle, je ne te demande que de lire avec attention le livre que je t'ai donné, et de dire avec piété les prières qu'il contient. »

Alors Paul ouvrit son livre, et vit écrit en haut d'une page : PRIÈRE D'UN ENFANT. Aussitôt il se mit à genoux auprès de sa mère, qui le regardait avec bonheur, et il lut ces paroles qui étaient placées au-dessous du titre :

Notre Père des cieux, Père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin ;
Mais à tant de bontés vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné : la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,
Et mon père et ma mère, et ma famille entière :
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse !
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux ;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse,
Et puisse leur enfant les contenter sans cesse
Pour être aimé d'eux et de vous.

MME. TASTU.

17.—ON NOUS VOIT.

Allée.	Jardin.	Poirier.
Arbuste.	Ombre.	Propriétaire.
Fidélité.	Permission.	Sylvestre.
Gazon.	Plante.	Verger.

Sylvestre et Louis avaient obtenu la permission de se promener dans un jardin. Le propriétaire leur avait dit : « Visitez tout ; mais ne touchez à rien. »

Ils parcoururent une à une les allées, en examinant les plantes, les arbustes et surtout les fleurs. Ils arrivèrent ensuite dans un petit verger, où ils

s'assirent à l'ombre d'un poirier chargé de fruits mûrs. Alors Sylvestre dit à Louis : « Assurons-nous que personne ne nous voit.

— Et pourquoi ? reprit celui-ci.

S.— C'est afin de pouvoir cueillir deux ou trois de ces belles poires.

L. —Comment ! nous manquerions à ce point de fidélité et de reconnaissance envers le propriétaire qui nous a permis d'entrer ici ! Que penserait-il de nous s'il venait à le savoir ?

S. —Mais il n'en saura rien, car personne ne nous voit.

L. — Tu te trompes. Il y a quelqu'un qui en ce moment même nous regarde.

S. — Eh ! qui donc, je te prie ?

L. — C'est celui qui a créé ces arbres et ces fruits, ce gazon et ces fleurs : c'est Dieu. »

A ces mots, Sylvestre se sentit vivement impressionné. Il garda un moment le silence, puis il dit à Louis : « Tu as raison ; Dieu nous voit. Je te remercie de m'en avoir fait souvenir ; et je veux comme toi respecter sa présence, et ne jamais me permettre ce qu'il défend. »

Le propriétaire du jardin, qui avait entendu ce petit dialogue, en fut touché jusqu'aux larmes ; il donna même aux deux enfants plus de poires que Sylvestre n'en avait désiré.

18.—DIEU CRÉATEUR.

Agneau.	Clarté.	Pierre.
Bois.	Etoile.	Pluie.
Blé.	Lune.	Tonnerre.
Chaleur.	Neige.	Vent.

C'est Dieu, mes chers enfants, qui a fait le soleil avec sa chaleur et sa vive lumière, la lune avec sa douce clarté, le monde et tout ce qu'il renferme.

C'est lui qui a parsemé la terre d'arbres et de fleurs, et le ciel d'étoiles brillantes. Rien de cela ne peut être notre ouvrage, car notre pouvoir ne s'étend pas jusque-là.

L'homme jette sur le sol le blé ou tout autre grain et le recouvre de terre ; mais ce n'est pas lui qui le fait germer et croître : c'est Dieu.

L'homme fait des meubles, bâtit des maisons ; mais ce n'est pas lui qui a fait le bois ou la pierre dont il se sert : c'est Dieu.

Ce n'est pas l'homme, c'est Dieu qui fait tomber la neige ou la pluie, qui fait souffler les vents et gronder le tonnerre.

Sa providence étend ses soins à l'homme et aux animaux. Il donne à l'agneau la laine qui le défend du froid et à l'oiseau son doux plumage.

Le ciel, la terre, la mer, tout est l'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté.

Vous êtes donc, chers enfants, des créatures de Dieu : il vous a donné la vie et tous les autres

biens ; il vous a faits à son image et rendus capables de le connaître et de l'aimer.

Aimez-le, ce bon père, aimez-le de tout votre cœur; et, après cette vie de la terre, il vous donnera la vie du ciel.

19.—LES DONS DE DIEU.

Air.	Linge.	Retour.
Campagne.	Madame.	Robe.
Etoffe.	Nourriture.	Soie.
Gouvernante.	Religieuse.	Ver.

Madame Louise de France, fille de Louis XV, avait eu pour gouvernante, durant le premier âge, une religieuse qu'elle affectionnait beaucoup. Or un jour elle lui adressa ingénument cette demande : « Vous savez, ma chère sœur, que j'aime bien le bon Dieu, et que tous les jours je lui donne mon cœur ; mais, dites-moi, je vous prie, ne me donnera-t-il rien en retour ?

— Eh quoi ! lui répondit la religieuse, ne savez-vous pas que c'est de Dieu que vient tout ce que vous avez et tout ce que vous pouvez avoir?

« La nourriture que vous prenez chaque jour, c'est lui qui vous l'envoie, car les hommes ne peuvent faire du blé ni des fruits.

« Il en est de même de vos vêtements; c'est Dieu qui vous les donne. Le linge que vous portez

est fait d'une plante appelée *lin*, que Dieu a fait croître pour vous dans la campagne. Les belles étoffes dont on vous fait des robes sont tissées avec de la soie, et c'est Dieu qui l'a fait filer pour vous par un insecte nommé *ver à soie.*

« Tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, c'est de ce bon père que vous le tenez. Vous lui devez l'air que vous respirez, la lumière qui vous éclaire, la terre qui vous porte et le ciel qui vous couvre. Ce cœur même que vous lui offrez tous les jours, c'est un cœur qu'il vous a donné, et qu'il ne vous a donné que pour le lui offrir.

« Vous le voyez, le bon Dieu vous a comblée de ses dons ; et il fera plus encore pour vous sur la terre. Eh bien ! tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'il vous réserve dans le ciel, et qui sera certainement votre partage si vous l'aimez toujours. »

La princesse, qui n'avait alors que cinq ans au plus, comprit ces enseignements, et les grava si bien dans son esprit et dans son cœur, qu'elle fut toute sa vie un admirable modèle de reconnaissance envers Dieu.

Madame Louise mourut en odeur de sainteté le 23 décembre 1787 à Saint-Denis, au couvent des Carmélites, où elle avait pris le voile, sous le nom de sœur Thérèse de Saint-Augustin.

20.—MAXIMES ET CONSEILS.

Action.	Œuvre.	Richesse.
Bouche.	Or.	Sagesse.
Commencement.	Propreté.	Seigneur.
Exemple.	Religion.	Innocence.

Aimez Dieu par-dessus toute chose et le prochain comme vous-même. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

Le Seigneur regarde les bons et les méchants, et il rendra à chacun selon ses œuvres. Partout Dieu nous voit : sachons respecter sa présence.

Dieu se plaît à donner, mais il veut qu'on le prie. Le bien que l'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, Dieu s'en souvient et le récompense.

Sans religion, il n'est point de véritable vertu

On connaît l'arbre à ses fruits et l'homme à ses œuvres.

La sagesse est plus précieuse que l'or. Une bonne éducation est une véritable richesse.

L'enfant poli, prévenant et serviable est aimé de tous. La propreté entretient la santé.

La nature et la religion élèvent ensemble la voix pour dire à l'enfant : « Aime et honore ton père et ta mère. »

Sans l'innocence il n'y a ni repos ni bonheur.

Les bonnes actions cachées sont les plus estimables. Toute bonne action nous cause du plai-

sir; toute mauvaise action nous donne des remords. Ne remets pas à demain les bonnes actions qne tu peux faire aujourd'hui.

Dieu bénit la main qui travaille.

La paresse rend tout difficile, tandis que l'amour du travail rend tout aisé.

L'oisiveté est la mère de tous les vices : qui ne fait rien n'est pas loin de mal faire.

Le meilleur temps pour s'instruire est celui du jeune âge.

N'allez pas avec les méchants, ils vous rendraient comme eux. Le mauvais exemple nuit à la santé de l'âme comme l'air empesté nuit à celle du corps.

Le chemin de la vertu est le seul qui conduise au bonheur.

Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu on vous fît à vous-même. Conduisez-vous envers les autres comme vous désirez qu'on se conduise envers vous.

Si un autre fait mieux que vous, ne lui portez pas envie, mais tâchez de l'imiter.

Soyez sincères en toutes vos paroles : que jamais le mensonge ne souille votre bouche. On ne croit plus un menteur, même lorsqu'il dit la vérité.

Le bonheur des méchants comme un torrent

s'écoule. Il vaut mieux souffrir le mal que de le faire. La religion fait notre consolation en ce monde et prépare notre félicité en l'autre.

21.—EXEMPLES DU TRAVAIL.

Bougie.	Fourmi.	Passereau.
Bec.	Miel.	Prairie.
Cierge.	Nid.	Rose.
Feuillage.	Parterre.	Suc.

« Où vas-tu, gentille abeille, qui voles en bourdonnant sur le parterre en fleur ? Tu joues sans cesse, soit en te reposant sur les roses, les œillets et les lis, soit en te balançant sur les ailes du zéphyr. (*a*)

— Non, enfant, je ne joue pas : je travaille. Je recueille le suc des fleurs, et je le porte dans la ruche pour en faire le miel qui est si doux, et la cire dont on fait des bougies et des cierges. »

« Où vas-tu, petit passereau ? Tu voles où il te plaît ; tu te reposes à l'ombre du feuillage et sur l'herbe fraîche de la prairie. Oh ! tu t'amuses ; la vie est pour toi une fête continuelle.

—Non, enfant, je ne m'amuse pas ; je vais chercher des brins de paille et de la laine pour faire mon nid. Ensuite, quand mes petits seront

---

(*a*) *Zéphyr*, vent doux et agréable.

éclos, je serai constamment en quête ou en chasse pour prendre dans mon bec des graines et des insectes, que je leur donnerai à manger. »

« Et toi, petite fourmi, que fais-tu ? Je te vois toujours aller et venir dans le chemin. Ah ! tu passes tes jours à te divertir.

—Non, enfant, je ne me divertis pas : je travaille. J'amasse des provisions pour l'hiver. Je devrai alors m'enfermer dans le sein de la terre ; et si je ne me pourvoyais pas maintenant du nécessaire, je me trouverais dans la disette et je mourrais de faim. »

Ainsi l'abeille travaille pour former le miel et la cire. Le passereau travaille pour faire son nid et nourrir ses petits. La fourmi travaille pour ne pas mourir de faim pendant l'hiver.

Ce sont là des exemples que le bon Dieu a donnés à l'homme, lequel, dit la sainte Bible, « est créé pour travailler comme l'oiseau pour voler. »

22.—LE MIEL ET LA CIRE.

Carreau.	Lendemain.	Provision.
Cellule.	Multitude.	Ruche.
Cire.	Ouvrière.	Trompe.
Gorge.	Parquet.	Veillée.

Le petit Paul s'était enrhumé en marchant nu-pieds sur les carreaux. Comme il toussait beau-

coup, sa mère lui faisait prendre du miel, afin de lui adoucir la gorge.

Un jour, il lui dit : « Maman, d'où vient le miel, qui est si doux et qui me fait tant de bien ?

M. — C'est, mon cher enfant, un produit des abeilles, que l'on appelle aussi des mouches à miel.

— Mais, chère maman, comment des mouches peuvent-elles nous donner du miel ? »

La mère ne lui répondit pas ; mais le lendemain elle le conduisit dans un jardin ; elle lui fit remarquer les abeilles qui allaient de fleur en fleur, butinant sur chacune avec leur petite trompe, et s'envolant ensuite vers la ruche.

« Ce sont là, lui dit-elle, les petites ouvrières du bon Dieu, chargées par lui de recueillir les sucs et la poussière des fleurs et d'en faire du miel et de la cire. »

Elle le fit ensuite approcher d'une ruche.

« Voici, dit-elle, où se rendent les abeilles avec leurs provisions. Là elles forment, avec de la cire, une multitude de petites cellules appelées alvéoles, et elles y déversent le miel qu'elles ont cueilli sur les fleurs.

« Le moment venu où les approvisionnements sont finis, on prend dans la ruche une certaine partie des rayons, et l'on sépare le miel d'avec la cire.

— Maman, demanda encore Paul, je désirerais bien savoir quel usage on fait de la cire ?

M. — On l'emploie à une multitude de choses. On s'en sert pour faire briller les parquets et les meubles, pour enduire les toiles appelées toiles cirées, pour confectionner des statues, pour sceller ou cacheter des lettres, pour fabriquer les bougies qui nous éclairent à la veillée, et les cierges que l'on fait brûler dans l'église sur le saint autel ou devant l'image de la très-sainte Vierge.

« Le jour de ta première communion, tu porteras en main un cierge de cire.

« Tu le vois, mon cher enfant, les abeilles sont très-utiles, et concourent, à leur manière, à glorifier le bon Dieu, qui est le premier auteur de tout bien. »

23.—LES QUATRE SAISONS.

Automne.	Fraîcheur.	Parfum.
Châtaigne.	Gerbe.	Pays
Eté.	Hiver.	Printemps.
Figue.	Juin.	Saison.

Une année se divise en quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Le printemps commence le 21 mars. Pendant cette saison, les jours vont toujours en augmen-

tant : la terre, réchauffée par le soleil, produit des herbes et des plantes de toutes sortes ; les arbres se couvrent de feuilles et ensuite de fleurs, qui embaument l'air de leur doux parfum ; les oiseaux construisent leurs nids et réjouissent l'homme par leurs chants mélodieux ; les travaux des champs reprennent toute leur activité.

L'été commence le 21 juin. C'est la saison la plus chaude. Les rayons du soleil sont très ardents : aussi l'homme et les animaux recherchent-ils l'ombre et la fraîcheur. Les plantes qui ne sont pas arrosées se dessèchent et meurent. Pendant cette saison les blés achèvent de mûrir. Quand ils sont mûrs, les moissonneurs les coupent, les lient en gerbes et les mettent à l'abri, jusqu'au moment de les battre et de vanner pour séparer la paille d'avec le grain.

L'automne commence le 21 septembre. Cette saison est très-agréable et très-riche à cause des fruits qu'elle nons donne.

C'est en automne qu'on récolte les pommes, les poires, les châtaignes, les noix, les pêches, les prunes, les figues, et surtout le raisin. On voit les joyeux vendangeurs suivre avec ordre les ceps de vignes, et en détacher les grappes, que l'on porte ensuite dans une cuve. Là, le jus du raisin se purifie, et devient le vin, dont l'usage est si général et dont la France tire tant de profit, par les envois qu'elle en fait à l'étranger.

En général, c'est aussi dans cette saison que l'on récolte la pomme de terre, qui est une si précieuse ressource pour la table du pauvre, en même temps qu'elle peut faire l'ornement de la table du riche.

A l'automne succède l'hiver, qui commence le 21 décembre. C'est la saison des neiges et des glaces. Les jours sont très-courts ; le soleil n'a plus que de faibles rayons ; les arbres sont dépouillés de leurs feuilles ; les petits oiseaux ont quitté nos campagnes et sont allés dans des pays chauds.

Les pauvres ont beaucoup à souffrir pendant l'hiver ; mais le bon Dieu vient à leur aide en suscitant des personnes charitables qui, pour son amour, leur font d'abondantes aumônes.

24.—LES FLEURS ET LES FRUITS.

Benoit.	Chose.	Lin.
Bétail.	Epi.	Lit.
Bonsoir.	Farine.	Pantalon.
Bouquet.	Légume.	Sommeil.

Un enfant nommé Benoit accompagnait son père, qui visitait ses prairies et ses champs. « Papa, disait-il, je n'aime pas ces longues herbes, ces épis, ces choux, ce lin. Oh ! les fleurs sont bien plus belles. Si j'étais maître, je voudrais en semer partout.

P. — Dis-moi, mon enfant, quand l'heure de dîner est arrivée, que manges-tu à table ?

B. — Du pain, de la viande, des légumes et des fruits, que maman veut bien me donner.

P. — Et quand tu as sommeil, le soir, que fais-tu ?

B. — Je fais ma prière ; ensuite je me couche entre mes deux draps, et je m'endors après avoir dit : « Bonsoir, papa ; bonsoir, maman. »

P. — Si, lorsque tu as faim, l'on ne mettait sur la table qu'un bouquet de fleurs, serais-tu content ?

B. — Oh ! non, papa, car on ne mange pas les fleurs.

P. — Si, quand tu as sommeil, on te faisait à terre un lit de fleurs, t'y coucherais-tu ?

B. — Oh ! non, papa, car vous m'avez dit que l'odeur des fleurs est nuisible, et que coucher dans une chambre où il y en aurait beaucoup, pourrait donner la mort.

P. — Eh bien ! mon enfant, l'herbe des prés sert pour élever et engraisser le bétail, et le bétail est ensuite vendu au boucher, qui nous livre la viande.

« Ces épis que tu vois dans ce champ, renferment les grains de froment, dont la farine sera employée à faire du pain.

« Ce lin fournira du fil, dont on tissera de la

toile pour faire des draps de lit, des chemises, des pantalons de travail.

« Vouloir tout semer en fleurs serait, tu le comprends, sacrifier l'utile et le nécessaire à ce qui n'est qu'agréable. Il suffit de cultiver des fleurs dans notre jardin pour l'agrément ; mais il est sage d'employer nos autres terres à la culture des choses qui peuvent plus directement fournir à nos besoins. »

25.—BONNE CONDUITE ET POLITESSE.

Application.	Fidélité.	Querelle.
Autorité.	Journée.	Réveil.
Complaisance.	Ordre.	Soumission.
Déférence.	Profession.	Vieillard.

L'enfant bien élevé remplit avec fidélité et bonheur ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même.

Dès son réveil, il offre à Dieu son cœur. Après s'être habillé, il s'agenouille auprès de son lit et récite pieusement la prière du matin, consacrant ainsi par la religion le commencement de la journée.

Il souhaite ensuite le bonjour à ses parents, et les aide dans leur travail ou s'applique à étudier ses leçons.

Au déjeuner, ainsi qu'au dîner et au souper, il

est fidèle à réciter le bénédicité et les grâces; il se met à la dernière place, mange proprement et poliment, ne demande rien, à moins qu'on ne l'ait oublié ; et, dans ce cas même, il ne le fait qu'en termes respectueux et très-convenables.

Il honore son père et sa mère, et leur obéit avec joie comme aux représentants de Dieu, se proposant d'imiter l'enfant Jésus dans sa soumission à la très-sainte Vierge, sa mère, et à saint Joseph.

L'enfant bien élevé est bon et prévenant pour ses frères et ses sœurs ; il les aime cordialement et partage volontiers avec eux tout ce qu'il a.

Il est également bon pour ses camarades ; non-seulement il n'a jamais de querelle avec eux, mais il s'en fait de plus en plus aimer par sa douceur, son honnêteté et sa complaisance.

Il se plaît à rendre service, et se montre en même temps très-reconnaissant de tout ce qu'on fait pour lui.

Il honore et respecte profondément les prêtres, les magistrats et les autres personnes d'autorité Il est rempli d'attention et de déférence pour les vieillards. Il aime et respecte ses professeurs, et leur obéit exactement.

Il se rend directement à l'école, afin d'avoir le temps de se reposer un peu avant la prière.

En classe, il prend part à tous les exercices de

piété avec respect et modestie. Il emploie quelques minutes à repasser ses leçons de mémoire, afin de les réciter avec aplomb et justesse. Il garde le silence et l'ordre, et ne se fait remarquer que par son attention aux leçons, et par son application à l'étude. Il tient propres et en bon état ses livres, ses cahiers et tous ses autres effets.

S'il lui arrive de commettre une faute, il ne cherche point à la cacher par un mensonge ; mais il l'avoue ingénument, en demande pardon et tâche de ne plus s'en rendre coupable.

Dans les récréations, il évite tout rapport avec les enfants mal élevés ou vicieux, et ne se choisit que des compagnons vertueux et polis, car il sait que l'on devient tel que ceux qu'on fréquente.

Dans l'église, il témoigne toujours le plus religieux respect, se rappelant qu'elle est la maison de Dieu, qui y réside pour écouter nos prières. Il assiste avec piété et recueillement à la messe, aux vêpres et au salut, et prie tout particulièrement pour son père et sa mère.

A la maison, il est la joie de toute la famille par son obéissance et son amabilité. On voit par toute sa conduite qu'il a pris pour règle cette maxime de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Agissez envers les autres comme vous voudriez que l'on agît envers vous. »

26.—LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Accueil.	Condition.	Léopard.
Altesse.	Ecureuil.	Pied.
Chêne.	Forêt.	Science.
Chevreuil.	Hasard.	Secret.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse :
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de Son Altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : « Je te donne la vie ;
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaieté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
Soit, j'y consens : monte.—J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence ;
L'ignorance du mal fait toute ma science ;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.

Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime:
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père:
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaieté vient bientôt de notre caractère. »

FLORIAN.

27.—LE PAPIER.

Agrafe.	Chiffon.	Hotte.
Boucle.	Crochet.	Morceau.
Bouton.	Débris.	Objet.
Balayures.	Dos.	Rue.

« Maman, demandait un jour le petit Paul, quel est cet homme qui porte une hotte sur le dos et qui cherche, avec un crochet, dans les balayures déposées sur la rue ?

M. — C'est un chiffonnier : il ramasse les vieux papiers et les morceaux d'étoffe déchirés.

P. — Mais que peut-il faire de ces vieux papiers et de ces chiffons dont personne ne veut plus ?

M. — Il en tire un profit assez grand ; il les vend pour faire du papier.

P. — Commt ! le papier, qui est si propre, si beau, si fin, si blanc, est fait de débris ramassés dans les balayures !

M. — Oui, mon enfant, le papier est fait de vieux chiffons que l'on soumet à différentes opérations.

« Tout d'abord on les trie, on les choisit, et en même temps l'on en ôte tout ce qui serait étranger, tels que boutons, agrafes, boucles...

« En second lieu, on les soumet à une machine qui les secoue fortement, afin de les débarrasser de toute la poussière dont ils sont chargés.

« Cela fait, on les lave, on les lessive, et on les soumet à une seconde machine qui les coupe, les divise, les broie, en sorte que l'on a une sorte de bouillie ou de pâte très-délayée, et qui, étant ensuite blanchie par divers procédés, devient comme du lait.

« On étend cette pâte sur des toiles métalliques, et en se séchant elle forme ce qu'on appelle du papier fait à la main.

« Mais, le plus souvent, on la soumet à une troisième machine composée de toiles métalliques et de cylindres ; et là, elle s'égoutte, s'égalise, se sèche, s'affermit et sort sous la forme d'un très-beau papier appelé papier à la mécanique.

« Les chiffons de beau linge servent à faire du papier fin ; tandis que ceux de gros linge servent à faire du papier commun.

P. — C'est vraiment admirable, chère maman. Oh ! jamais je n'aurais pensé que mon joli livre de messe eût été fait avec de vieux chiffons.

M. — Il en est pourtant ainsi. Le bon Dieu fait croître le lin et le chanvre dans les champs ; le fil de lin et le fil de chanvre nous servent à faire des vêtements et du linge ; puis, quand ces objets sont usés, l'industrie les transforme en papier, sur lequel on imprime des histoires et des images, ou dont nous nous servons pour y écrire nous-mêmes nos pensées. »

28.—LE LIVRE.

Basane.	Ensemble.	Pagination.
Brochure.	Feuillet.	Phrase.
Couverture.	Mot.	Reliure.
Cylindre.	Numéro.	Syllabe.

La mère de Paul avait expliqué à celui-ci tout ce qui avait rapport à un joli petit livre qu'elle lui avait donné. Voulant s'assurer qu'il avait été attentif, elle lui dit : « Voyons si tu me répèteras la leçon d'hier.

— Oh ! bien volontiers, maman, et vous verrez que je n'en passerai pas un mot.

« Mon livre est fait de papier, qui lui-même provient de chiffons broyés et lavés. Il est formé d'un grand nombre de feuillets et d'une couverture. Les deux côtés d'un feuillet se nomment *pages*.

« Sur la première page du livre se trouve le

titre ; en tête de chacune des autres, il y a un numéro d'ordre, et l'ensemble de ces numéros s'appelle *pagination.*

« Une page contient plusieurs phrases.

« Les phrases se composent de mots ; les mots de syllabes, et les syllabes, de lettres.

« Les lettres de mon livre n'ont pas été écrites à la main, mais imprimées.

« La couverture ou reliure de mon livre est en basane gaufrée, c'est-à-dire en peau de mouton tannée sur laquelle on a empreint un joli dessin.

« Tous les livres ne sont pas reliés en basane ; il y en a qui le sont en carton, d'autres en parchemin, d'autres en toile, d'autres en une sorte de peau de chèvre appelée maroquin. Quelque-uns sont simplement couverts en papier : on les appelle des *brochures.*

M. — Très-bien, mon enfant. Tu as parfaitement retenu mes explications. Il ne me reste plus qu'à les compléter.

« Celui qui compose un livre se nomme *auteur*, et celui qui l'imprime, *imprimeur.* L'ouvrier qui en assemble les feuilles et le couvre est un *relieur*, ou si la couverture n'est qu'un simple papier, un *brocheur.* Le marchand qui vend des livres est un *libraire*, et si c'est lui-même qui les a fait imprimer, il en est l'*éditeur.*

« Aie bien soin de ton livre, évite de le salir et de le déchirer ; applique-toi à le lire avec atten-

tion, afin de bien comprendre tout ce qui y est contenu.

P. — Merci, maman, je me souviendrai de vos explications et de vos conseils, et vous verrez que j'aurai bien soin de mon livre, et que je me ferai un bonheur de le lire et de l'étudier. »

29.—L'ÉGLISE PAROISSIALE.

Baptistère.	Confessionnal.	Orgue.
Beauté.	Jésus-Christ.	Patrie.
Chaire.	Messe.	Purgatoire.
Chapelle.	Office.	Temple.

L'église est la maison de Dieu, le temple de Jésus-Christ, un lieu saint où les fidèles se réunissent pour prier et assister aux offices.

On y remarque le chœur, le grand autel, les stalles, la table de communion, les vitraux peints, des tableaux de toute grandeur, des chapelles latérales, des bancs, des confessionnaux, la chaire à prêcher, le baptistère...

C'est là que l'on porte le petit enfant pour le faire baptiser : il devient alors l'enfant de Dieu, qui le revêt de la robe d'innocence et le destine à son paradis.

C'est là, mes chers amis, que vous avez reçu la grâce sanctifiante, qui fait toute la beauté de votre âme.

Les enfants pieux se font un bonheur d'aller à l'église pour assister à la messe, aux vêpres et au salut, ou simplement pour y faire leur prière. Oh! combien ils aiment les belles cérémonies des jours de fête ! Qu'ils sont heureux de contempler les riches ornements et les brillants luminaires, d'entendre les joyeuses volées des cloches, les chants sacrés et les harmonies de l'orgue !

Avec quelle attention ils écoutent le prêtre, qui, du haut de la chaire, enseigne la parole de Dieu aux paroissiens !

Montrez, mes bons amis, que vous êtes des enfants pieux ; et quand vous êtes dans l'église, pensez à Jésus-Christ, qui y fait sa demeure ; évitez la dissipation, gardez le silence. Soyez modestes, recueillis, et priez avec ferveur pour vous, pour vos parents, pour votre patrie, et aussi pour les âmes du purgatoire.

Heureux les enfants qui sont fidèles à ces devoirs ! Le divin Sauveur les regarde avec amour ; il les bénit et leur accorde toutes les grâces qu'ils lui demandent.

L'église nous présente aussi de salutaires enseignements par son extérieur. Sa hauteur, et plus encore celle du clocher, nous dit d'élever nos pensées et nos désirs vers le ciel, où Dieu réside dans sa gloire et fait le bonheur des saints. La croix qui est au sommet de l'édifice, nous rappelle

que Jésus-Christ est le maître et le dominateur du monde, qu'il a conquis en mourant pour nous sur le Calvaire.

30.—L'ÉCOLIER.

Application.	Garçon.	Oiseau.
Abeille.	Haie.	Paille.
Chemin.	Laine.	Pain.
Côté.	Mousse.	Village.

Il y avait un enfant tout petit; car, s'il avait été plus grand, j'ose croire qu'il eût été plus sage. Sa maman l'envoya un jour à l'école. Le temps était fort beau: le soleil brillait sans nuages, et les oiseaux chantaient sur les buissons. Le petit garçon aurait mieux aimé courir dans les champs, que d'aller se renfermer avec ses livres. Il demanda à sa jeune sœur, qui le conduisait à l'école, si elle voulait jouer avec lui; mais elle lui répondit: « Mon ami, j'ai autre chose à faire que de jouer. Lorsque je t'aurai conduit à l'école, il faudra que j'aille à l'autre bout du village chercher de la laine à filer pour ma mère; autrement elle resterait sans travailler, et elle n'aurait pas d'argent pour acheter du pain. »

Un moment après il vit une abeille qui voltigeait d'une fleur à l'autre. Il dit à sa sœur: « J'aurais bien envie d'aller jouer avec l'abeille. »

Mais elle lui répondit que l'abeille avait autre chose à faire que de jouer ; qu'elle était occupée à voler de fleur en fleur pour y ramasser de quoi faire son miel ; et l'abeille s'en retourna vers sa ruche.

Le petit garçon continua son chemin, et vit au pied d'une haie un petit oiseau qui sautillait légèrement. « Le voilà qui joue tout seul, dit-il ; il sera peut-être bien aise que j'aille jouer avec lui. »

—Oh ! pour cela, non, répondit sa jeune sœur ; cet oiseau a bien autre chose à faire que de jouer. Il faut qu'il ramasse de tous côtés de la paille, de la laine et de la mousse, pour construire son nid. »

En effet, au même instant, l'oiseau s'envola, tenant dans son bec un grand brin de paille qu'il venait de trouver ; et il alla se percher sur un grand arbre où il avait commencé à bâtir son nid dans le feuillage.

Enfin le petit garçon rencontra un cheval au bord d'une prairie. Il voulut aller jouer avec lui ; mais il vint un laboureur qui emmena le cheval, en disant au petit garçon :

« Mon cheval a bien autre chose à faire que de jouer avec vous, mon enfant. Il faut qu'il vienne m'aider à labourer mes terres ; autrement le blé ne pourrait pas y venir, et nous n'aurions pas de pain. »

Alors le petit garçon se mit à réfléchir et se dit bientôt à lui-même :

« Tout ce que je viens de voir a autre chose à faire que de jouer ; il faut bien que j'aie aussi à faire quelque chose de mieux. Je vais aller tout droit à l'école, et apprendre mes leçons. »

Il alla tout droit à l'école, apprit ses leçons à merveille, et reçut les louanges de son maître. Ce n'est pas tout : son papa, qui en fut instruit, lui donna le lendemain une récompense pour avoir eu tant d'application.

Je vous demande à présent si le petit garçon fut bien aise de n'avoir pas perdu son temps à jouer.

Dieu veut que chacun travaille suivant ses forces et sa condition.

31.—MAXIMES ET CONSEILS.

Aveugle.	Chose.	Regard.
Avis.	Défaut.	Représentant.
Bien.	Paix.	Tobie.
Charité.	Pauvre.	Visage.

Faites le bien devant Dieu et devant les hommes. Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes. Ne cherchons la félicité que dans la paix, l'innocence et les œuvres de la charité.

Il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir. Qui donne aux pauvres donne à Dieu.

Le saint homme Tobie disait à son fils : « Pense à Dieu tous les jours de ta vie ; garde ses commandements et évite le péché. Ne détourne point ton visage du pauvre, afin que Dieu ne détourne point de toi ses regards. Donne beaucoup si tu as beaucoup et peu si tu as peu, mais donne de bon cœur... Nous sommes pauvres ; mais ne crains rien, car nous aurons toujours un grand bien si nous craignons Dieu. »

Enfants, écoutez les avis de votre père et de votre mère, et suivez-les, car votre père et votre mère sont pour vous les représentants de Dieu.

Le père qui aime son fils le corrige de ses défauts ; s'il ne le corrigeait pas, il montrerait qu'il ne l'aime pas.

Respecte les cheveux blancs, cède la place à la vieillesse et ne lui dispute jamais les égards qui lui sont dus. Sers de guide à l'aveugle et tends la main à celui qui tombe.

La bonne réputation vaut mieux que les grandes richesses. Bien mal acquis ne profite jamais. La balance trompeuse est en abomination aux yeux du Seigneur. Il vaut mieux éprouver une perte que de faire un gain honteux. « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme ? »

Que nul mauvais discours ne sorte de votre bouche. On ne se repent jamais d'avoir peu parlé ni peu mangé. Il n'est pas difficile de blâmer les défauts des autres : la difficulté est de se corriger des siens.

Que le soleil ne se couche point sur votre colère. Celui qui rend le mal pour le mal n'agit pas en véritable chrétien.

Celui qui aime les festins sera dans l'indigence. Les premiers à table sont souvent les derniers au travail.

Un homme sans éducation est comparable à un corps sans âme. Ne dérange jamais autrui pour ce que tu peux faire toi-même.

La perte du temps est irréparable. Travailler est un devoir et un honneur.

Paresseux, allez à la fourmi ; considérez sa conduite et rougissez de la vôtre. Pendant que vous dormez ou que vous vous croisez les bras, l'indigence s'avance à grands pas. Si vous étiez laborieux, votre moisson serait abondante, et la misère fuirait loin de vous.

La terre la plus fertile ne produit que des ronces si le laboureur la néglige : il en est de même de nos facultés de l'esprit et du cœur ; elles restent stériles si on ne les cultive par l'éducation.

32.—LE LINOT.

Avantage.	Mariage.	Pivert.
Don.	Mésange.	Roitelet.
Fils.	Paquet.	Témoignage.
Linotte.	Phénix.	Voisinage.

Une linotte avait un fils
Qu'elle adorait, suivant l'usage ;
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Etaient pour cet enfant épuisés chaque jour

Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant,
Tranchait du petit important
Avec les oiseaux de son âge ;
Persiflait la mésange ou bien le roitelet,
Donnait à chacun son paquet,
Et se faisait haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disait : « Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas ! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage ;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage. »
A tout cela notre linot
Répondait par quelque bon mot.
La mère en gémissait dans le fond de son âme.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : « Laissez aller votre fils au grand bois,
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. » Vous jugez des alarmes

De la mère, qui pleure et frémit du danger;
Mais le jeune linot brûlait de voyager:
Il partit donc malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur,
Et, deux jours après, une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restait encor la vanité secrète
De se croire excellent chanteur;
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur:
Bref, il retourna chez sa mère,
Doux, poli, modeste et charmant.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire.

FLORIAN.

33.—HABITATIONS.

Abri.	Edifice.	Menuisier.
Ardoise.	Fondation.	Peintre.
Atmosphère.	Habitation.	Plâtrier.
Charpentier.	Intempérie.	Tranchée.

Nous habitons dans des maisons, où nous sommes à l'abri de la pluie, du vent et des autres intempéries de l'atmosphère.

Pour construire une maison, il faut tout d'abord creuser des tranchées jusqu'à ce que l'on ait atteint le roc ou un sol assez consistant pour supporter les fondations. On maçonne ensuite celle-ci, d'où dépend, pour ainsi dire, toute la solidité de l'édifice.

Quand les fondations sont faites, on élève les murs, mais en menageant des ouvertures pour les portes et les fenêtres. Dès qu'un étage est construit, les charpentiers établissent au-dessus des poutres très-solides, sur lesquelles devront reposer les planchers de l'étage supérieur.

Quand les murs sont achevés, les charpentiers posent la charpente du toit, lui donnant une pente suffisante pour l'écoulement des eaux; ils clouent au-dessus des planches légères appelées voliges. Ils cèdent ensuite la place aux couvreurs, qui posent les tuiles ou les ardoises destinées à empêcher la pluie de pénétrer dans l'intérieur.

En outre des maçons, des charpentiers et des couvreurs, il faut le concours des menuisiers, des serruriers, des plâtriers, des peintres..., agissant tous sous la direction soit de l'entrepreneur, soit de l'architecte.

Il est des pays où les hommes habitent dans des cabanes de branches d'arbres, d'autres où ils demeurent en des cavernes creusées dans la pierre ou dans la neige, d'autres où ils s'abritent sous des tentes portatives.

Ces tentes sont formées de pièces de toile tendues sur des cordes, et attachées par un bout à des piquets plantés en terre.

Les soldats ont parfois une habitation de ce genre. Ils dressent des tentes en les disposant avec ordre, et ils construisent ainsi et très-vite comme une espèce de ville que l'on nomme un *camp*, et qui peut être aisément transportée d'un lieu à un autre.

Les anciens patriarches habitaient sous des tentes. Ils considéraient que nous ne sommes ici-bas que des voyageurs, et ils se disaient : « Ce n'est pas la peine de nous construire de splendides demeures sur cette terre, qui n'est pour nous qu'un lieu de passage pour arriver au ciel. »

34.—FUMÉE ET VAPEUR.

Assiette.	Flamme.	Goutte.
Bout.	Fossé.	Henri.
Eau.	Fumée.	Rivière.
Firmament.	Gaz.	Rosée.

Comme Henri sautait un fossé, son mouchoir, qui sortait de sa poche, tomba dans l'eau et fut bientôt tout trempé.

L'enfant put néanmoins le retirer et le porter à la maison. Il le remit à sa mère, qui l'étendit sur une corde devant la cheminée.

Pendant que le mouchoir séchait, Henri, qui le considérait, dit à sa mère : « Maman, je vois de la fumée s'élever du mouchoir.

M. — Comment sais-tu que c'est de la fumée ?

H. — Je remarque, maman, que c'est la même chose.

M. — Allume cette chandelle. Mets un peu au-dessus de la flamme un bout de papier blanc. Que remarques-tu ?

H. — Je remarque, maman, que la fumée de la flamme noircit le papier, le dessèche et bientôt le brûlerait.

M. — La fumée a donc pour effet de noircir et de dessécher. Voici un autre bout de papier blanc ; mets-le au-dessus de ce qui s'élève de ton mouchoir, et examine si la même chose se produit.

H. — Je vois qu'il ne se noircit pas, et qu'au lieu de se dessécher il devient tout humide.

M. — Prends encore cette assiette froide, et mets-la au-dessus comme tu as fait pour le papier.

H. — Je remarque qu'elle devient humide, et qu'il s'y forme de petites gouttes comme celles de la rosée.

M. — Tu vois donc que ce qui s'élève de ton mouchoir n'est pas de la fumée, comme tu disais ; mais de l'eau, qui, par l'effet de la chaleur, s'est transformée en une espèce d'air ou gaz appelé *vapeur*.

H. — Merci, maman. J'ai compris. Désormais je dirai *vapeur* et non *fumée*, pour désigner l'eau que le feu change en gaz et dont il fait une espèce de petit nuage.

M. — Tu as raison d'employer ce mot nuage; car tous les nuages que nous voyons au firmament ne sont que de la vapeur d'eau que le soleil et le vent ont fait élever de dessus la mer, les lacs, les fleuves, les rivières.

35.—PAINS DONNÉS AUX ENFANTS.

Argent.	Choix.	Français
Avidité.	Disette.	Pain.
Bénédiction.	Ecart.	Rigueur.
Bienfaiteur.	Epoque.	Vingtaine.

A une époque de disette, un homme riche appela chez lui une vingtaine d'enfants des plus pauvres familles, et leur dit: « Dans ce papier, il y a pour chacun de vous un pain. Venez chaque jour chercher la même portion jusqu'au moment où le bon Dieu adoucira la rigueur des temps. »

Les enfants se précipitèrent avec avidité sur le panier, prirent chacun un pain, après s'être disputé les plus beaux, et sortirent sans même remercier leur bienfaiteur. Un seul, le petit

François, dont les vêtements, quoique très-misérables, étaient pourtant d'une grande propreté, s'était tenu modestement à l'écart. Lorsque tous les autres eurent fait leur choix, il alla prendre le dernier pain (c'était naturellement le plus petit) ; puis il salua l'homme charitable, lui baisa respectueusement la main et sortit pour regagner doucement sa demeure.

Le lendemain, tous les enfants revinrent, et agirent avec la même grossièreté. Le pauvre François ne put obtenir qu'un pain plus petit de moitié que les autres. Lorsqu'il fut rentré chez lui, sa mère malade s'empressa d'entamer ce pain. Il en tomba une quantité de pièces d'argent toutes neuves. La pauvre femme, très-surprise, dit à son fils :

« Va sur-le-champ rendre cet argent, qu'on aura sans doute mêlé par mégarde à la pâte. »

François obéit à sa mère ; mais l'homme généreux lui dit aussitôt : « Non, non, cher enfant, ce n'est pas par mégarde que cela s'est fait. J'ai enfermé cet argent à dessein dans le plus petit des pains, afin qu'il vous échût en partage. Je l'ai fait pour vous récompenser. Restez toujours frugal, modeste et doux comme vous l'êtes aujourd'hui : celui qui aime mieux se contenter de la plus petite part que de se quereller pour obtenir la plus grande, se prépare de plus riches béné-

dictions que si son pain était réellement rempli d'or.

C'est pour le bon Dieu seul que l'aumône se fait ;
L'homme parfois l'accepte avec indifférence ;
Mais l'enfant doux et pur qui reçoit un bienfait
Saura toujours payer par la reconnaissance.

SCHMID.

36.—LA MESSE PAROISSIALE.

Affaire.	Evangile.	Récolte.
Credo.	Ombrage.	Respect.
Destinée.	Prône.	Sacrifice.
Dimanche.	Raisin.	Sortir.

C'était le matin d'un beau jour de dimanche ; les cloches, sonnant à toute volée, appelaient les fidèles à la messe ; les villageois en habit de fête se rendaient à l'église ; j'y entrai avec eux et je fus très-édifié de leur silence et de leur recueillement dans le lieu saint.

Tous suivaient les prières de la messe ou récitaient dévotement le chapelet.

Après l'évangile, M. le Curé monta en chaire, pour faire le prône.

Entre autres paroles, je me rappelle celles-ci :

« Mes frères, nous ne sommes sur la terre que pour connaître, aimer et servir le bon Dieu.

« C'est là notre fin, notre destinée.

« Ceux qui ne servent pas le bon Dieu ne font pas la seule chose pour laquelle ils existent. Ils sont comme une vigne qui ne donnerait point de raisin, comme un arbre qui ne produirait ni fruit ni ombrage.

« Aimons ce bon Maître et pratiquons sa religion ; et il nous en récompensera en nous comblant de ses bénédictions sur la terre, et en nous admettant après notre mort dans son paradis. »

Il entonna ensuite le *Credo*, que tous les assistants chantèrent ensemble.

On continua le saint sacrifice ; et jusqu'à la fin les bons villageois montrèrent le même respect, la même piété.

Au sortir de l'église, ils se formèrent par groupes sur la place ; et là ils parlaient de leurs affaires, et surtout de leurs récoltes. On voyait à l'air de leur visage qu'ils étaient contents et heureux. Je compris que le bonheur se trouve dans la simplicité, le travail et la fidèle pratique de la religion.

EXERCICES.

1. Pourquoi les cloches sonnaient-elles le dimanche matin ?—2. Que faisaient les fidèles pendant la messe ?—3. Que fit M. le Curé après l'évangile ?—4. Quelle est notre destinée sur la terre ?—5. Comment Dieu nous récompensera-t-il, si nous l'avons aimé et servi pendant cette vie ?—6. Que fit M. le Curé après le sermon ?—7. Que disaient les fidèles, au sortir de l'église ?—8. Que voyait-on sur leur visage ?—9. Où se trouve le bonheur ? etc.

37.—L'HIRONDELLE ET L'UN DE SES PETITS.

Appât.	Fureur.	Humain.
Bâton.	Glu.	Humeur.
Conseil.	Hirondelle.	Raison.
Destin.	Histoire.	Vaurien.

« Mon fils, disait un jour l'hirondelle tremblante
A l'un de ses petits volant aux environs,
Je vois là-haut certains bâtons,
Qui m'alarment pour vous ; quelque main malfaisante
Les mit là pour bonnes raisons.
Ne vous y frottez pas, croyez-en votre mère.
J'ai vécu ; je connais ces perfides humains :
Leur race est occupée à dépeupler la terre,
Fuyez ; à leur fureur dérobez vos destins :
Je vous donne, mon fils, un conseil solutaire.
—Bah ! dit l'autre tout bas, voilà de ses chansons !
Propos de vieille radoteuse.
Je ne puis plus voler, que son humeur grondeuse
Ne me fasse aussitôt essuyer vingt sermons.
Je ne comprends pas quel mystère
Peut rendre dangereux les bâtons que voilà.
J'en aurai le cœur net. » D'une aile téméraire,
Le drôle à l'instant y vola.
Il y fut pris : ces bâtons, dit l'histoire,
Étaient enveloppés de glu.
Il y demeura suspendu,
Bien honteux, comme on peut le croire.
Un enfant arriva qui saisit le vaurien :
Sa liberté fut pour jamais perdue.
Cet appât, dans le fond, ne lui plaisait en rien :
Mais c'était chose défendue.

AUBERT.

38.—CE QUE PEUT LE PETIT ENFANT.

Attentif.	Dieu.	Petit.
Caractère.	Ecole.	Réprimande.
Cœur.	Lit.	Sage.
Davantage.	Mère.	Tournier.

Pour le bon Dieu que puis-je faire ?
Je suis si petit, si petit !
Voici ce que mon cœur me dit :
J'aimerai bien ma bonne mère :
Je puis l'aimer quoique petit.

Pour Dieu que puis-je faire encore ?
Puisque c'est Dieu qui nous bénit,
Je prierai bien, près de mon lit,
Ce bon Dieu que ma mère adore :
On peut prier quoique petit.

Et puis-je faire davantage ?
A l'école où l'on me conduit,
Attentif à tout ce qu'on dit,
Je m'efforcerai d'être sage :
On peut l'être quoique petit.

Et quoi d'autre enfin ?—si ma mère
Me réprimande ou m'avertit,
J'y veillerai quoique petit,
Pour corriger mon caractère :
C'est comme cela qu'on grandit.

TOURNIER.

38 (*bis*).—BIENFAITS DE DIEU.

Tout l'univers est plein de sa magnificence,
Qu'on l'adore en tous lieux, qu'on l'invoque à jamais !
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

*
* *

Il donne aux fleurs leur aimable parure,
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

*
* *

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure,
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

JEAN RACINE.

DEUXIÈME PARTIE.

39.—LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.

Un grand-papa donnait une leçon d'histoire naturelle à ses deux petits-fils, Emile et Jean. Il leur disait : « Toutes les choses, mes chers enfants, que nous pouvons voir, entendre ou toucher, peuvent se ranger en trois classes que l'on appelle les trois règnes de la nature. »

S'adressant ensuite à Emile, il lui dit : « Ramasse un caillou et remarques-en les caractères.

E. — Je vois que c'est un corps dur et pesant.

G.-P. — Si on le mettait en terre, germerait-il et croîtrait-il ?

E. — Oh ! non, grand-papa, car il n'y a que les plantes qui puissent germer et croître dans la terre.

G.-P. — Très-bien, mon enfant ! Une plante, un arbre, a la vie et peut, en effet, naître ou germer, croître et mourir : tandis qu'une pierre ne le peut pas.

« Mais une plante peut-elle de soi-même se mouvoir, tourner, marcher ?

E. — Non, grand-papa : elle est de sa nature inerte, et demeure immobile.

G.-P. — En est-il de même d'un papillon, d'une mouche, d'un oiseau ?

E. — Non, grand-papa : ils volent et ils marchent.

G.-P. — Si vous touchiez un arbre et un papillon, le sentiraient-ils ?

J. — Le papillon le sentirait, mais non pas l'arbre.

G.-P. — Remarquez bien cette différence entre le caillou, qui n'a pas la vie, l'arbre, qui a la vie, mais qui n'a pas le mouvement ni la sensibilité, et le papillon, qui se meut et qui sent.

« Les cailloux, les pierres, la terre, le fer, l'or, l'argent, et toutes les autres choses qui n'ont pas la vie, composent le règne *minéral*.

« Les arbustes, les arbres, les fleurs, et en général toutes les plantes, ainsi que les choses que l'on en extrait, composent le règne *végétal*.

« Les papillons, les vers, les serpents, les poissons, les oiseaux, les chiens, les chats, et tous les autres animaux, composent le règne *animal*.

« Avez-vous compris ?

— Oh ! oui, répondirent ensemble Emile et Jean.

G.-P. — Je vais m'en assurer. A quel règne appartient la matière dont on fait une chaise ?

E. — Une chaise est faite de bois et de paille : elle appartient au règne végétal.

G.-P. — Très-bien répondu.

« Et une serrure ?

E. — Une serrure est en fer ; elle appartient au règne minéral.

J. — Oh ! moi, grand-papa, dit le petit Jean, je sais des choses qui n'appartiennent à aucun de ces trois règnes.

G.-P. — Lesquelles donc, mon cher enfant ?

J. — Mon pantalon et mon chapeau.

G.-P. — Tu te trompes : ton pantalon est de drap, et l'on fait le drap avec la laine des moutons. Ton chapeau est de feutre, et l'on fait le feutre avec des poils de lièvre et de lapin.

J. — Oh ! je comprends ; ils appartiennent au règne animal.

G.-P. — Retenez bien cela. Tout ce que nous pouvons voir ou toucher peut être classé dans un des trois règnes de la nature.

« Cependant il convient de faire exception pour l'homme : créé à l'image de Dieu, il ne peut être mis sur le même rang que les animaux. Il pense et il parle, et par cela seul il est bien plus au-dessus de l'animal que celui-ci n'est au-dessus de la plante.

« Les végétaux et les animaux ont été faits pour l'homme et n'existent que dans le temps. L'homme a été fait pour Dieu et vivra dans l'éternité. »

EXERCICES.

1. A qui un grand-papa donnait-il une leçon d'histoire naturelle ?—2. En combien de classes peut-on ranger toutes les choses que nous pouvons voir, entendre ou toucher ?—3. A quel règne appartiennent une pierre, un arbre, un papillon, un poisson et un chat ?—4. A quel règne appartient une serrure ?—5. Dans quel règne peut-on ranger un pantalon de drap et un chapeau de feutre ?—6. Pourquoi l'homme ne doit-il pas être mis sur le même rang que les animaux ?—7. Pour qui les végétaux et les animaux ont-ils été faits ?—8. Pour qui l'homme a-t-il été créé ? etc.

---

40. — LE BLÉ.

Isidore accompagnant son père dans une promenade, le priait de vouloir bien lui expliquer les différents travaux des gens de la campagne. Celui-ci, très-satisfait de voir que son fils aimait à s'instruire, appela son attention sur la culture du blé.

Il lui fit tout d'abord remarquer une charrue traînée par des bœufs, et ailleurs une autre traînée par des chevaux, et lui expliqua comment cet instrument pénètre dans la terre, la retourne et la dépose sur le côté, en laissant après soi un profond sillon.

« Le travail qui se fait maintenant, lui dit-il, est ce qu'on nomme le *labour* ou *labourage*. Il a pour but d'attendrir la terre pour qu'elle puisse

être pénétrée par la pluie, et que les racines des plantes s'y développent aisément.

« Après le labour, vient l'*ensemencement* ou le *semis:* le cultivateur prend à poignées le grain destiné à cette fin, et le jette en l'éparpillant avec le plus d'égalité possible : c'est ce qu'on appelle *semer à la volée.*

« Au semis, succède un léger labour ; et à celui-ci, le *hersage.* On attelle un cheval à une sorte de grand râteau à dents de fer appelé *herse*, et l'on parcourt avec vitesse tout le champ, afin de briser les mottes de terre et d'égaliser le sol. Dans le même but, on emploie quelquefois, après la herse, un grand *rouleau* qui achève d'égaliser le terrain et qui l'affermit.

» Là finit le premier travail du laboureur. Il se retire en se reposant sur la divine Providence du soin de faire germer et développer les grains qu'il a semés. Son espérance n'est point vaine.

« Par l'effet de la chaleur, de la lumière et de l'humidité, chaque grain se ramollit, et il en sort d'en bas une petite racine qui s'enfonce dans la terre, et d'en haut une petite tige qui cherche l'air et la lumière.

« La plante se nourrit d'abord d'une partie du grain, ramollie par l'humidité ; elle prend ensuite dans la terre et dans l'air les aliments dont elle a besoin.

« Quand le blé a levé, les champs paraissent

verts comme des prés ; les tiges montent et présentent bientôt un épi, qui, sous l'action du soleil, mûrit et devient jaune comme de l'or.

« C'est alors le temps de la moisson. On coupe les tiges avec des faux ou des faucilles ; on en fait des javelles, et, de celles-ci, des gerbes que l'on met à l'abri de la pluie ; le moment venu, on bat les épis avec des *fléaux*, ou on les froisse à la mécanique, afin d'en détacher le grain. On *vanne* celui-ci pour en ôter les débris de paille et les petites pierres qui y sont encore mêlés, et on le met dans des sacs que l'on remise au grenier.

« Le blé est ensuite porté au moulin. Là on le broie entre deux meules de pierre, et il se réduit en farine et en son. Celle-là sert à faire du pain, des gâteaux, des pâtisseries, et celui-ci à nourrir les animaux de la ferme.

« Tu vois, mon enfant, combien coûte de travaux et de soins le pain qui nous nourrit, et combien nous avons sujet de bénir le bon Dieu qui en est le premier auteur, et à qui nous le demandons par ces paroles de notre prière : « Notre Père, qui êtes aûx cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. »

EXERCICES.

1. Qu'est-ce que le labour ?—2. Qu'est-ce que le semis ?—3. Qu'est-ce qu'une herse ?—4. Qui est-ce qui fait germer les grains ?—5. Comment se nourrit le blé ?—6. Pourquoi vanne-t-on le grain ?—7. A quoi sert la farine de blé ?—8. A qui devons-nous demander notre pain quotidien ?

41.—LE PAIN.

Isidore, qui avait toujours le même désir de s'instruire, dit à sa mère : « Papa a été bien bon ; il m'a expliqué tout ce qu'on fait pour obtenir le blé, la farine et le son ; mais il ne m'a pas dit comment on fait le pain.

M. — Quant à cela, mon enfant, je puis te l'expliquer. Ecoute, et tâche de bien retenir.

« On prend de la farine, on la verse dans une sorte de coffre ou de caisse appelée *pétrin* ou *huche ;* on l'écarte sur les côtés, afin de ménager un vide au milieu ; on y verse de l'eau tiède et on délaie, avec un peu de farine, le *levain* qui doit faire fermenter la pâte.

I. — Mais, interrompit Isidore, je ne sais pas ce que c'est que le levain.

M. — On désigne sous ce nom toute matière propre à exciter la fermentation. Parfois l'on emploie à cet effet de la levûre de bière, mais le plus souvent on fait usage d'un peu de pâte conservée d'une cuisson précédente. En la mélangeant avec la nouvelle pâte, il se forme en celle-ci une sorte de gaz qui, ne pouvant s'échapper, produit une multitude de petits trous comme ceux d'une éponge.

« Quand le levain a été délayé, et que l'on a une pâte un peu ferme, on couvre celle-ci pour

conserver la chaleur et faciliter la fermentation.

« Le lendemain, on la délaie dans de l'eau chaude légèrement salée, et l'on fait le *pétrissage*. C'est un travail très-pénible, qui s'effectue en brassant la pâte, en la fatiguant de toutes manières et en y introduisant peu à peu le reste de la farine.

« Le pétrissage fini, on laisse reposer la pâte une heure ou deux pour qu'elle achève de lever. On la découpe ensuite en morceaux ou *pâtons* plus ou moins gros, que l'on place dans des corbeilles saupoudrées de farine ou de son.

« Pendant ce temps, on a dû chauffer le four ; quand il est prêt, on y introduit les pâtons à l'aide d'une pelle plate munie d'un long manche, et on les y laisse une heure environ ; c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on reconnaisse à l'aspect de la croûte que la cuisson est faite. On a alors des *pains*, tels que ceux que nous mangeons ; mais on ne peut encore en faire usage, car tout pain chaud est indigeste. Il faut attendre qu'ils soient un peu *rassis*.

« Voilà, mon cher enfant, comment on obtient cet aliment, qui est notre principale nourriture, et au sujet duquel je te ferai deux recommandations :

« Ne mange jamais ton pain dans l'oisiveté : ce serait une honte et un vol fait à la société.

« Sois attentif et docile à la parole de Dieu, que l'on t'enseigne à l'église ou au catéchisme, car elle est l'aliment de l'âme comme le pain est l'aliment du corps. »

---

42. — LES CÉRÉALES.

Isidore accompagnant une seconde fois son père à la campagne, lui demanda : « N'est-ce qu'avec le blé qu'on peut faire de la farine ?

P. — On peut, lui répondit-il, en faire également avec les autres céréales.

I. — Mais, papa, qu'appelle-t-on céréales ?

P. — On désigne sous ce nom toutes les plantes à graines farineuses pouvant servir à notre nourriture. Les principales sont : le blé ou froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs, le sarrasin, le riz.

« Le *blé* occupe le premier rang, parce que c'est de la farine de froment que l'on fait le meilleur pain. On utilise le son pour la nourriture des animaux domestiques, et le chaume ou la paille pour la nourriture, ou tout au moins pour la litière, des chevaux et des bêtes à cornes.

« Le *seigle* vient en second lieu ; c'est une plante plus élevée que le froment et que l'on cultive en des pays froids. Coupée verte, elle est un des meilleurs fourrages. Arrivée à matu-

rité, elle donne un grain abondant dont on fait de la farine ou dont on nourrit la volaille. Le chaume ou paille est employé pour la nourriture des chevaux et des bœufs ; on s'en sert aussi pour confectionner des chapeaux, des chaises, des paillassons, des tapis...

« L'*orge* donne un grain qui est une excellente nourriture pour les bestiaux, et qui sert aussi à la fabrication de la bière. Sa farine, mélangée avec celle de froment, produit un assez bon pain. Les gruaux, c'est-à-dire les grains dépouillés de leur écorce, sont utilisés pour des potages au lait ou au bouillon. La paille est employée pour fourrage sec et pour litière.

« L'*avoine* en grains sert à la nourriture des chevaux, qui en sont friands. On en fait aussi de très-bonne bouillie. La paille constitue un fourrage sec fort estimé.

« Le *maïs*, appelé à tort blé de Turquie, puisqu'il est originaire d'Amérique, a une tige très-forte atteignant jusqu'à six pieds, des feuilles grandes, des épis allongés, des grains jaunes, arrondis et bien nourris.

« Les grains sont employés pour engraisser les oiseaux de basse-cour ; la farine, appelée vulgairement farine jaune, sert à préparer des potages et une bouillie nommée *gaude*, l'un et l'autre très-nourrissants. Mélangée avec de la farine

de froment, elle peut être utilisée pour faire des pains et des gâteaux.

« On emploie les feuilles de maïs pour remplir les paillasses de lit, ou encore pour servir de litière.

« Le *sarrasin*, que l'on appelle aussi blé noir, ne ressemble en rien au froment; sa graine est noirâtre, et elle produit cependant une farine assez blanche, qui, mêlée avec celle du froment, donne un pain de bonne qualité. Le sarrasin sert surtout pour la nourriture de la volaille ; on en fait aussi d'excellents gâteaux.

« Le *riz* se cultive dans les pays chauds et dans des endroits très-humides. On l'assaisonne au lait ou à la graisse ; on en fait de la bouillie, des potages, des gâteaux, etc. On en utilise la paille pour confectionner les chapeaux appelés chapeaux d'Italie.

« Telles sont, mon cher Isidore, les principales céréales ; elles ont, tu le vois, chacune leur utilité, et nous sont un juste sujet de glorifier Dieu, qui les a données à l'homme. »

43.—A DEMAIN.

Un jour que le temps était très-favorable pour cultiver la terre, Lambin le paresseux demeurait cependant oisif et les bras croisés. « Demain,

disait-il, je labourerai, car la saison s'avance, et je sais que si je négligeais de cultiver mon champ, je n'aurais point de récolte, et par suite point de nourriture. »

Le lendemain, il se lève dès le point du jour et se dispose à atteler ; mais un de ses amis arrive et l'invite à un repas de famille. Il hésite un instant, puis il accepte, en disant : « Un jour plus tard, ce n'est pas une affaire : demain j'irai labourer. »

Le troisième jour, le soleil s'était levé, mais Lambin restait couché dans sa chambre ; il avait mal à la tête et à l'estomac, parce qu'il s'était enivré la veille, et il disait : « Reposons-nous un jour ; demain dès l'aurore je serai au travail. »

Le lendemain, le temps avait changé et s'était mis à la pluie ; force fut donc de rester à la ferme.

Le jour suivant, le soleil se montrait, et Lambin se sentait plein de courage ; mais, hélas ! son cheval était indisposé et incapable de faire aucun travail pénible avant deux ou trois jours.

Le cheval guéri, son maître alla tout d'abord au marché des environs, et le lendemain à la noce d'un de ses parents.

Il fit si bien que, lorsqu'il laboura, la saison de semer était passée, et en conséquence il ne fit, pour ainsi dire, point de récolte.

Il n'avait pas compris cette maxime de sagesse : « Travaillez pendant les heures dont vous disposez aujourd'hui, car vous ignorez les empêchements qui peuvent survenir demain. »

44—LA POMME DE TERRE. (*a*)

La *pomme de terre* est ainsi nommée parce qu'elle a, assez généralement, la grosseur et la forme d'une pomme et qu'elle croît dans la terre, où elle est attachée à la racine de la plante qui la produit.

Originaire d'Amérique, elle fut apportée en Europe vers l'an 1550; mais sa culture ne s'y développa point : on méconnaissait ses bonnes qualités, et on lui en attribuait de mauvaises.

Vers la fin du XVIIIe siècle, un savant économiste français, M. Parmentier, vint à bout de persuader la multitude que la pomme de terre est un aliment très-sain, et dès lors la culture s'en fit partout en France et au Canada.

On la sème ordinairement au printemps. On ouvre avec la charrue une tranchée, et l'on y dépose à la main, de distance en distance, un morceau de pomme de terre ayant un ou plusieurs germes. On trace ensuite à côté un autre

(*a*) Vulgairement nommée *patate*.

sillon, dont la terre se déverse sur le précédent, et que l'on ensemence et recouvre de la même manière.

Quand les tiges ont poussé, on sarcle le champ, c'est-à-dire qu'on en arrache les mauvaises herbes; l'on accumule aussi un peu de terre au pied de chaque tige.

La récolte des pommes de terre se fait vers la fin de l'été ou en automne.

Ce tubercule est tout à la fois le pain du pauvre et une précieuse ressource pour la table du riche. Il sert presque autant que le blé à la nourriture de l'homme. On le prépare de mille manières : au beurre, au lait, en salade ou simplement à l'eau, et toujours il a un goût agréable et conserve ses propriétés nutritives.

La pomme de terre est également très-utile pour nourrir et engraisser les animaux domestiques. On en retire aussi de l'amidon, et une sorte de farine appelée *fécule*, dont la cuisine fait un fréquent usage.

C'est évidemment un produit précieux, et un nouveau sujet pour nous de bénir la divine Providence, qui, en le donnant à l'homme, lui a mis en mains un moyen efficace de suppléer aux disettes de céréales et de se prémunir contre la famine.

45.—INSECTES NUISIBLES AUX RÉCOLTES.

Un jour qu'Isidore était à la campagne, il prenait plaisir à considérer un petit papillon blanc qui voltigeait au-dessus des épis encore verts. Mais tout à coup un moineau se précipite sur l'insecte et le dévore.

« Oh ! le méchant oiseau ! s'écrie aussitôt l'enfant. Si je l'attrapais, je le tuerais.

P. — Eh ! pourquoi, mon cher ami ? lui demanda son père.

I. — Papa, ce moineau vient de saisir au vol un joli petit papillon et l'a dévoré.

P. — Oh ! l'utile oiseau, quels services il rend !

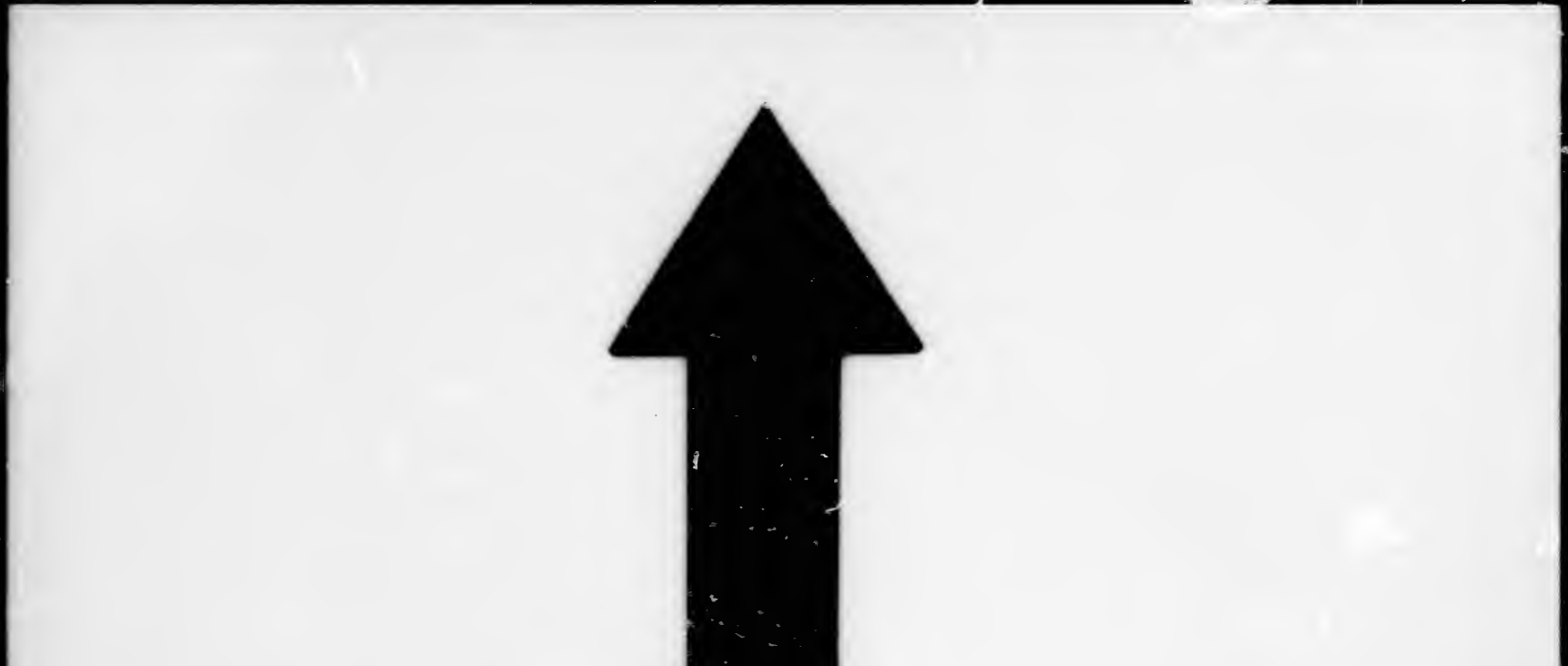
I. — Et lesquels, s'il vous plaît, papa ?

P. — Tu l'apprendras par les explications que je vais te donner :

« Tu sais que les rats, les souris, les mulots font parfois de terribles ravages dans les champs et dans les greniers où l'on enserre le grain.

« Au-dessous de ces rongeurs, il y a un nombre infini d'insectes plus redoutables encore ; et tout d'abord les sauterelles, les hannetons, les courtilières.

« Les sauterelles, pondant cent cinquante à deux cents œufs, se multiplient effroyablement, et font en certains pays des invasions telles que la terre en est couverte, et que bientôt il n'y reste



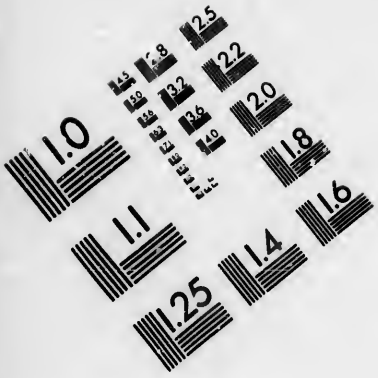
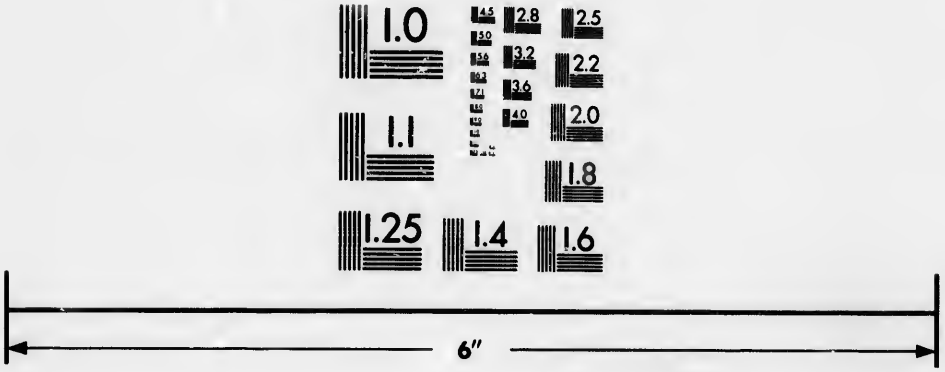
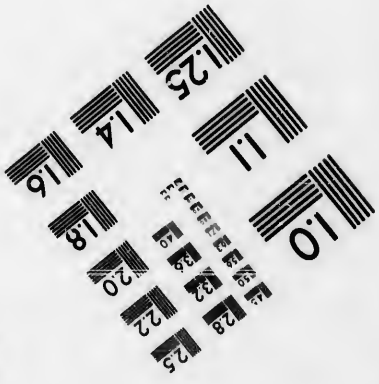


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

plus une seule herbe dans les champs ni une seule feuille sur les arbres.

« Le hanneton, qui pond jusqu'à cinquante à soixante-dix œufs, est, deux à trois ans, une larve appelée ver blanc, qui ronge les racines des plantes. Devenu insecte parfait, il sort de terre pour se nourrir de verdure. Or, dans ces deux états, il produit des dégâts considérables, qui parfois sont la ruine la plus complète des récoltes.

« La courtilière ou taupe-grillon pond de deux cents à deux cent cinquante œufs. Elle se tient de préférence dans les champs de blé et dans les jardins potagers, creusant des galeries en tous sens et coupant les racines partout sur son passage.

I. — Mais, papa, ces insectes sont de véritables fléaux.

P. — Et pourtant ce n'est, pour ainsi dire, que l'avant-garde d'une innombrable armée. Il existe des milliers d'espèces d'insectes, dont chacune peut devenir une calamité pour tout un pays.

« Un papillon, comme celui que ce moineau vient de prendre, pond jusqu'à deux cents œufs. De chacun de ces œufs éclot une chenille ; et ainsi il donne naissance à deux cents insectes qui ne se nourriront que de verdure.

« Il existe de tout petits papillons de nuit qui s'abattent sur le blé des greniers, percent une centaine de grains et déposent en chacun un œuf.

La chaleur fait éclore celui-ci, et il en sort un insecte appelé charançon, qui dévore toute la partie farineuse.

« Les charançons se métamorphosent ensuite en papillons, qui, à leur tour, attaquent les grains restants, en sorte qu'au bout de quelques mois le blé se réduit à n'être plus que du son.

« On ne peut énumérer les espèces de larves, de chenilles, de pucerons ou autres insectes nuisibles aux récoltes, et l'on sait d'autre part que chacune se multiplie avec une incroyable rapidité.

« Tout le travail de l'agriculteur serait donc perdu si la Providence n'avait placé le remède à côté du mal. A cette fin, elle a créé des animaux qui vivent surtout d'insectes nuisibles.

« Parmi ces protecteurs de nos récoltes, il faut nommer la chauve-souris, le crapaud, la grenouille, le lézard, la chouette et les oiseaux de nuit, le hérisson, la musaraigne, la taupe...

I. — Comment, papa, tous ces vilains animaux sont nos protecteurs ?

P. — Oui, mon enfant, mais, hélas ! on le méconnaît ; on leur fait une guerre insensée.

« Avec eux se présentent un très-grand nombre d'oiseaux, et nommément l'hirondelle, le martinet, la mésange, le pinson, la linotte, la fauvette, le merle, la corneille, le bouvreuil, l'al-

louette, la grive, et aussi le moineau, qui, comme tu l'as vu, est un adroit chasseur.

« On a calculé qu'un couple de moineaux portent à leurs petits jusqu'à quatre cents vers ou chenilles dans un seul jour, et un couple de mésanges jusqu'à quinze cents.

« Nous pouvons, avec raison, envisager les oiseaux de nos champs comme des soldats créés de Dieu pour nous défendre des myriades d'insectes nuisibles, et nous sauver ainsi de la famine et de la mort. »

46.—LES DÉNICHEURS.

Un petit village était entouré de toute une forêt d'arbres fruitiers.

Au printemps, ces arbres se couvraient de fleurs et exhalaient le parfum le plus suave. Toutes sortes d'oiseaux, gais, vifs, sémillants, chantaient et nichaient dans les branches ou dans les haies des enclos.

En automne, les arbres étaient surchargés de fruits, et l'on récoltait en abondance des pommes, des poires, des prunes, des nèfles, des marrons, des noix...

Mais quelques méchants enfants se mirent à ôter les nids. Les oiseaux en furent effarouchés, et tous abandonnèrent peu à peu ces lieux inhos-

pitaliers. Bientôt on n'en entendit plus chanter ni dans les vergers ni dans la campagne ; partout régnait un silence mélancolique.

Cependant les chenilles, dont auparavant ils se nourrissaient, se multiplièrent d'une manière prodigieuse ; elles dévorèrent les feuilles ; et l'été était à peine commencé, que déjà les arbres étaient dénudés comme en plein hiver ; l'on ne récolta que quelques fruits, qui, pour la plupart, étaient déjà piqués des vers.

Telles furent les suites désastreuses de la mauvaise action de ces enfants. Ils n'avaient pas réfléchi que la Providence a créé les petits oiseaux non-seulement pour nous réjouir par leur chant et la beauté de leur plumage, mais, plus encore, pour nous aider à détruire les insectes nuisibles et à conserver ainsi nos récoltes.

D'autre part, combien ne furent-ils pas cruels envers le père et la mère des petits oiseaux qu'ils dénichaient ! Leur conduite annonçait un mauvais cœur et donnait lieu de leur appliquer ce proverbe : « L'enfant insensible aux cris de l'oiseau pleurant sa couvée, en viendra jusqu'à être insensible aux larmes mêmes de sa mère. »

Voici, au sujet de l'utilité des petits oiseaux, une autre histoire fort remarquable :

Le trop fameux Frédéric, roi de Prusse, aimait beaucoup les fruits, et tout particulièrement les cerises. Voyant que les moineaux en prenaient

sur les arbres de ses jardins, il se prit de colère et ordonna de tuer ces oiseaux et de détruire tous leurs nids.

Cet ordre fut exécuté dans toute une province, et Frédéric s'attendait à ce que la prochaine récolte de cerises fût très-abondante ; or il arriva qu'elle fut médiocre et presque nulle.

La deuxième année, non-seulement il n'y eut plus de cerises, mais il n'y eut presque point d'autres fruits : les chenilles, les vers, les pucerons dévoraient tout.

Le roi comprit enfin que les déprédations des moineaux ne sont rien auprès des services qu'ils rendent ; il retira l'arrêt qui les condamnait, et voulut qu'on en fît venir des autres provinces.

On vit, dès lors, les chenilles diminuer de nombre de jour en jour, et les arbres fruitiers reprendre leur vivacité et leur fécondité.

Ce fait confirme la vérité de ce proverbe :

« L'oiseau peut vivre sans l'homme ; mais l'homme ne peut vivre sans l'oiseau. »

47. — MAXIMES ET CONSEILS.

L'Evangile est la règle du chrétien, selon laquelle nous serons jugés.

Un sage disait : « Je crains Dieu ; et après Dieu je ne crains que celui qui ne le craint pas. »

La piété élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. Les jours donnés à Dieu ne sont jamais perdus. Le Seigneur exauce les prières des justes. Il hait la langue menteuse et déteste celui qui sème la discorde.

Mieux vaut cent fois la pauvreté qu'une fortune mal acquise. Le vol est un vice abject, qui dégrade ceux qui le commettent, et couvre de honte leur famille.

Ménagez le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. Les impressions reçues dans la jeunesse demeurent jusque dans la vieillesse.

La paix de l'âme contribue beaucoup à la santé du corps. L'ennui est une maladie dont le travail est le remède.

Ne laissez rien perdre, et méfiez-vous des petites dépenses : souvenez-vous que plusieurs peu font un beaucoup. Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comment on gagne, mais surtout comment on épargne. Avant d'écouter votre caprice, consultez votre bourse.

Qui ne sait pas économiser, arrivera bientôt à l'indigence. La prodigalité mène droit à la ruine. Qui achète le superflu vendra un jour le nécessaire.

Soyez attentifs à tout : il n'y a pas de meilleurs yeux que les nôtres pour voir nos affaires.

Avec de la persévérance on vient à bout de tout : goutte à goutte l'eau ronge la pierre.

Partout il faut travailler: on n'a rien sans peine.

Un métier vaut un fonds de terre.

Labourez pendant que le paressseux dort, et vous aurez du blé pour vous et pour les acheteurs.

Qui veut la fin doit vouloir les moyens.

Mieux vaut ne manger que du pain noir et avoir la paix avec soi et les autres, que de faire bonne chère et être inquiet et troublé.

Le bonheur le plus doux est celui que l'on partage avec ses parents et avec les malheureux.

On court, hélas ! bien loin pour chercher le bonheur ;
Et l'innocent le trouve dans le fond de son cœur.

---

48. — LE MERLE ET LE VER-LUISANT.

Pendant une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver-luisant
Se pavanait dans l'épaisseur de l'ombre,
Et s'enivait d'orgueil en se considérant :
« Sur ce globe, où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi ;
Des insectes je suis le roi ;
Eh ! qui d'entre eux pourrait entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi !
Est-ce la noire abeille ou la sèche fourmi ?
Ces orbes éclatants qui versent la lumière,
Pour briller empruntent mes feux ;
Et l'astre qu'adore la terre
N'est que le ver-luisant des cieux. »

Comme il parlait, d'une branche voisine
Un merle fond soudain, et gobe l'orgueilleux.
« Ton éclat cause ta ruine,
Pauvre insecte ! Moins lumineux,
Tu pouvais vivre, enseveli sous l'herbe :
Que je te plains d'être né si superbe !
L'obscurité t'eût rendu plus heureux ! »

DORAT.

---

49. — L'HOMME ET LES ANIMAUX.

Tous les animaux ont été créés pour l'homme ; mais plusieurs ne lui sont pas soumis. Dieu l'a voulu ainsi pour le punir de s'être révolté contre lui en commettant le péché. Cependant il y en a un grand nombre qui sont à son service. Le cheval, l'âne, le chameau, le bœuf l'aident dans ses travaux ; la vache, la chèvre, la brebis, l'ânesse lui donnent leur lait ; le bœuf, le mouton, le porc, et bien d'autres lui fournissent la viande.

Les poules et les canes lui donnent des œufs. Les poissons le nourrissent de leur chair. L'abeille lui procure le miel et la cire ; et la brebis, la laine, dont il se fait des vêtements. Les vers à soie lui fournissent ces fils si précieux dont il tisse les plus belles étoffes.

Les oiseaux le récréent par leurs chants variés, et protégent ses récoltes en détruisant les insectes nuisibles.

Maître des animaux, l'homme peut en disposer pour son usage ; mais il ne lui est pas permis de les tuer ni de les maltraiter sans une évidente nécessité.

Les hommes tuent certains animaux parce qu'ils ont besoin de leur chair pour se nourrir, et d'autres parce qu'ils en souffriraient des dommages.

Les animaux se tuent les uns les autres. Ainsi les loups dévorent les moutons ; les éperviers dévorent les souris et les petits oiseaux. A leur tour, les petits oiseaux tuent les vers, les chenilles, les mouches. Mais les uns et les autres ne tuent que pour se nourrir et non pour s'amuser.

Aussi l'on ne comprend pas pourquoi de méchants enfants se font un jeu de frapper les animaux, de prendre des mouches et de leur arracher les ailes, d'enlever de petits oiseaux de leur nid, où ils étaient si bien, et où leur pauvre mère ne les retrouvera plus quand elle viendra leur apporter leur nourriture.

On ne comprend pas non plus les hommes qui maltraitent leurs chevaux, leurs bœufs ou leurs autres animaux domestiques. En agissant ainsi, ils les irritent, les rendent indociles et même dangereux.

La brutalité envers les animaux dénote un mauvais cœur ; elle est condamnée par la religion, elle est aussi punie par les lois.

Les animaux demestiques sont nos serviteurs et nos amis ; traitons-les comme tels, et à leur occasion, bénissons le bon Dieu, qui les a créés si forts et si dociles, et qui nous les a assujettis.

---

50. — LE CHEVAL, L'ANE ET LE BOEUF.

Trois enfants, Louis, Emile et Alfred parlaient vivement entre eux. Leur grand-papa leur en ayant demandé le sujet : « C'est, répondit Louis, que nous sommes divisés sur cette question : *Quel est le plus utile des animaux ?* Alfred dit que c'est le bœuf ; Emile prétend que c'est l'âne ; et moi je soutiens que c'est le cheval.

— Eh bien ! reprit le vieillard, exposez tour à tour vos raisons, et nous déciderons ensuite, s'il y a lieu. A Louis de commencer.

L. — Le cheval est le plus utile des animaux. Il est tout à la fois très-fort et très-docile. Que de services ne rend-il pas à la guerre, à la chasse, et plus encore dans les travaux de l'agriculture et de l'industrie !

« Ici il transporte son cavalier avec la vitesse du vent, et en affrontant le feu du canon et la mort ; là il traîne des pièces d'artillerie et des caissons. Ailleurs, on l'attelle à des voitures, à des camions, à des chariots chargés de poids énormes. A la campagne, on s'en sert pour labou-

rer, et il le fait très-vite et très-bien. Il est pour l'homme un infatigable serviteur, en même temps qu'un compagnon et un ami.

« On utilise sa peau pour en faire un excellent cuir ; ses os, pour obtenir le noir animal ou noir de fumée ; son crin, pour garnir des matelas, ou pour confectionner des bijoux, des brosses, des chasse-mouches, des balayettes...

« Il est évident qu'il mérite la première place ; et je suis sûr, grand-papa, que vous en jugerez ainsi.

G.-P. — Avant de rien conclure, il faut écouter les raisons de tes frères, et d'abord celles d'Emile.

E. — L'âne est, je le sais, déprécié dans l'opinion ; mais cela n'empêche pas que ce ne soit l'un des animaux qui, d'une part, rendent le plus de services à l'homme, et qui, de l'autre, lui coûtent le moins.

« Cet animal est fort et patient. Il porte de lourds fardeaux, et souvent dans les pays de montagnes, dans des chemins étroits, pierreux, escarpés. Il traîne des voitures relativement très-lourdes. S'il ne peut autant que le cheval, il est, par contre, bien plus facile à nourrir. On peut lui donner des feuilles, de la paille, du mauvais foin. Il semble rechercher les herbes inutiles, et surtout les chardons.

« Sa chair est bonne à manger. Sa peau est utilisée pour confectionner des cribles, des peaux

de tambour, du parchemin épais, des fourreaux d'épée...

« Je crois donc, grand-papa, que tout bien considéré, il peut avoir la première place pour l'utilité.

G.-P.—Je suis content de t'entendre plaider en faveur d'un animal contre lequel on est évidemment injuste. Mais écoutons maintenant Alfred

A.—Le bœuf est, par excellence, le domestique de la ferme. Il est tout à la fois fort, docile et persévérant, et se prête admirablement à tous les travaux de la campagne. Il est utilisé surtout pour labourer : rien n'égale sa patience et sa constance dans ce travail, qui est tout à la fois le plus important et le plus pénible.

« Sa chair est l'aliment le plus sain et le plus nutritif ; elle fait un bouillon excellent. Sa peau tannée devient un cuir très-solide, que l'on emploie de préférence pour faire des semelles de souliers de travail. On utilise ses cornes pour confectionner des manches de couteaux, des peignes, des tabatières et une multitude d'autres objets. On extrait de ses pieds et de la moëlle de ses os une huile très-propre à conserver les chaussures.

« En résumé, il ne vit que pour l'homme, et après sa mort il lui sert tellement, que l'industrie en utilise jusqu'aux derniers restes.

« Aussi, grand-papa, je ne puis comprendre qu'on lui conteste le premier rang.

G.-P. — Je vous ai écouté avec plaisir, mes bons amis, et j'hésite à prononcer entre vous. En certaines contrées montagneuses, c'est l'âne qui rend le plus de services, en d'autres c'est le bœuf, en d'autres c'est le cheval ; de même que dans le nord de la Russie, c'est le renne ; et dans les déserts de l'Asie et de l'Afrique, le chameau et le dromadaire.

« Vous pouvez garder chacun votre opinion. Toutefois, à cause de l'excellence de la viande de bœuf, j'incline pour mettre cet animal avant les deux autres. »

---

51. — AUTRES ANIMAUX DOMESTIQUES.

La *vache* ne peut travailler autant que le bœuf ; mais elle compense cette infériorité par son lait, qu'elle nous donne en abondance, et dont on fait du beurre et du fromage ou que l'on consomme en nature. Sa viande est un excellent aliment ; sa peau sert à faire un cuir solide et souple, employé de préférence pour les empeignes de souliers de travail. La chair du *veau* est une nourriture très-saine et fort délicate.

La *brebis*, ainsi que le *mouton*, se plaît à pâturer sur des coteaux et sur les plateaux élevés. Son

lait, très-nutritif, sert à fabriquer des fromages fort estimés. Sa chair est tendre et d'un goût agréable. Sa peau se transforme en basane et en parchemin. Sa graisse, mêlée avec de la graisse de bœuf, constitue le suif, dont on fabrique des chandelles. Sa laine, que l'on tond chaque année, est utilisée pour faire du drap, de la flanelle, des tricots, des couvertures, etc.

Il semble que cet animal n'ait rien reçu du Créateur que pour le rendre à l'homme.

La *chèvre* est précieuse surtout à cause de son lait, dont on fait le même usage que de celui de la brebis, mais qu'elle nous donne en plus grande abondance. On utilise son poil pour faire des étoffes, et ses cornes pour confectionner, comme avec celles du bœuf, une multitude d'objets.

Le *porc* se nourrit de tout: glands, herbages, racines, carottes, pommes de terre, vers blancs, sauterelles, escargots, fruits gâtés, épluchures, eaux grasses, tout lui est bon. Il fournit à la consommation des aliments d'un goût agréable, mais en général peu digestes: tels sont le lard, les jambons, les saucisses, les boudins, les rillettes, le saindoux...

Le *lapin* a aussi son utilité: sa chair est nutritive et en même temps très-digeste. Sa peau est employée pour faire de la colle-forte, et son poil pour fabriquer des chapeaux de feutre.

Le *chien* est pour l'homme l'ami le plus fidèle,

le serviteur le plus dévoué et le gardien le plus vigilant.

Le *chat* nous défend contre les rats et les souris, ces terribles rongeurs qui détruiraient tout si on ne les détruisait eux-mêmes.

Ainsi Dieu nous a assujetti, en assez grand nombre, des animaux très-utiles ; c'est là une attention de sa providence dont il faut le remercier et le bénir, et qui nous est un nouveau sujet de l'aimer de tout notre cœur.

---

52. — OISEAUX DE BASSE-COUR.

Il y a des oiseaux domestiques, plus ordinairement appelés oiseaux de basse-cour. Les principaux sont : le coq, la poule, le dindon, la cane, l'oie, le pigeon, le paon.

Le *coq* et la *poule* se nourrissent de graines, de vers et autres insectes, de miettes de pain, de verdure, de son préparé... Leur habitation est appelée *poulailler*. Elle doit être sèche, souvent nettoyée et mise à l'abri des attaques du renard, de la fouine, de la belette, du putois, ainsi que des rats.

Les poules pondent surtout au printemps et en été ; elles peuvent, à l'âge de trois ans, donner en moyenne 80 œufs par année ; mais ce nombre va ensuite en diminuant. Une poule peut couver 12 à 15 œufs à la fois ; elle les échauffe en restant dessus 21 jours, presque sans sortir.

Quand les *poussins* sont éclos, la mère les mène avec elle, leur donne les soins les plus attentifs, et les défend contre tout ce qui pourrait leur nuire.

La chair du coq et de la poule constitue un des aliments les meilleurs et les plus délicats.

Le *dindon*, appelé aussi *coq d'Inde*, est le plus gros des oiseaux domestiques. On le nourrit de toutes sortes d'aliments, et surtout de pommes de terre cuites, de glands et de farines de peu de valeur

La *dinde* pond environ 40 œufs par année. Elle a aussi beaucoup de soins pour ses *dindonneaux*, qui, d'abord faibles et délicats, sont bientôt robustes et en état de se suffire par eux-mêmes.

Le *canard*, la *cane* et l'*oie* sont des oiseaux nageurs, qui se plaisent dans les mares et sur les ruisseaux.

Les *pigeons* se nourrissent de toutes sortes de grains, et surtout d'orge, de seigle, de maïs, d'avoine. La chair des *pigeonneaux* est très-saine et d'un goût fort agréable.

Le *paon* est, pour ainsi dire, un oiseau de luxe. Il se fait remarquer par son riche plumage et sa démarche fière : on en a fait le symbole ou l'image de l'orgueilleux.

Les oiseaux domestiques ne profitent au culti-

vateur qu'autant que celui ci en prend soin. Il en est de cela comme de toute chose : on n'a rien sans peine.

LES PLUMES.

Un enfant nommé Ernest écoutait sa mère qui lui parlait des oiseaux de basse-cour. Quand elle eut fini, il lui dit : « Je sais, maman, que les poules, les canes, les oies sont très-utiles, car leurs œufs sont fort nourrissants et leur chair est délicieuse. Mais à quoi servent les plumes ?

— Mon enfant, lui répondit-elle, on les emploie à différents usages. Il en est de fortes dont on se sert pour écrire, ou encore dont on fait des plumeaux pour épousseter les meubles.

« Quant aux autres, ainsi que celles des petits oiseaux, on en remplit des oreillers et parfois on en fait des matelas.

« Les lits de plume sont moelleux, mais ils s'échauffent trop facilement.

— Maman, reprit Ernest, je désirerais bien avoir un lit de plume.

— Les lits de plume, mon cher ami, sont malsains pour les enfants : il leur faut des lits de paille ou de crin.

« Toutes les choses sont utiles, car le bon Dieu n'a rien créé sans but, mais c'est à l'homme de chercher l'emploi qu'on en doit faire. »

53.—LE CASTOR.

Ce petit animal, qu'on trouvait autrefois dans presque toutes les forêts du Canada, et qui fut pendant longtemps, à cause de son excellente fourrure, une de nos principales sources de richesse, est devenu fort rare depuis quelques années, bien qu'on le rencontre encore parfois en certaines parties de ce pays. Les chasseurs lui ont fait une guerre acharnée, sans merci ni trève, tandis que les défrichements l'ont forcé à émigrer sans cesse vers le nord de ce continent. Néanmoins, ses excellentes qualités, et surtout l'importance dont il a joui si longtemps, méritent qu'on en étudie la vie et les habitudes. D'ailleurs, il est encore aujourd'hui d'un prix inestimable : il fournit à la médecine le *castoréum*, remède excellent ; au commerce, des *peaux* qui servent de fourrures, et un *poil* dont on fait un excellent feutre avec lequel on fabrique des chapeaux qui prennent eux-mêmes le nom de *castors*.

Le castor a rarement plus de deux pieds de long sur quatorze pouces de haut : ses formes sont lourdes et ramassées ; son pelage, bien fourni, est d'un roux tirant sur le noir. Il a les doigts des pieds de derrière unis par une membrane, et une grande queue ovale, aplatie horizontalement et couverte d'écailles. Sa chair

est un comestible plus ou moins bon, mais sa queue forme, dit-on, un mets excellent.

L'été, le castor habite des terriers qu'il creuse sur le bord des fleuves, des rivières et des lacs; et l'hiver, des huttes qu'il se construit sur le bord ou au milieu des eaux. Ces huttes ou *chaussées* ont généralement deux étages, l'un sous l'eau, pour ses provisions, l'autre au-dessus, pour son habitation. Dans les eaux courantes, il place en avant de sa demeure des *écluses* ou digues solidement construites.

Pour asseoir les fondements de l'édifice qu'il veut élever, il commence par couper plusieurs arbres de diverses grosseurs. Il les ronge au pied, de manière à les faire tomber dans la rivière où il a résolu de se faire une demeure. Ensuite, il coupe avec ses dents les branches superflues, et enlève l'écorce, qui empêcherait le bois de se durcir. Puis il va chercher, souvent fort loin, de la terre argileuse (terre *glaise*); il en remplit tous les interstices restés vides, et, se servant de sa queue comme d'une truelle, il bat cette terre, la rend compacte et unie, maçonne le tout avec une solidité et une perfection qui égalent presque les travaux de l'homme. En un mot, il exécute des ouvrages si parfaits, il y a tant de calcul dans ses plans, tant de précision dans leur exécution, qu'on ne saurait lui refuser une intelligence supérieure à celle des

animaux ordinaires. Mais il ne déploie ses rares talents que dans un état de pleine liberté ; s'il vient à craindre les poursuites de l'homme, il ne songe plus à bâtir et il vit solitaire.

Le castor est moins fin, cependant, que le renard, moins prudent que l'éléphant, moins spirituel que le chien ; il commerce difficilement avec l'homme ; ses qualités sont, pour ainsi dire, tout intérieures, et il ne les développe que dans ses rapports avec ceux de son espèce. Il fut longtemps regardé en Europe comme un animal peu industrieux, et dédaigné par les savants eux-mêmes, qui n'avaient pas suffisamment étudié ses habitudes. Aujourd'hui que des observateurs plus exacts nous ont révélé ses talents, il est devenu le symbole du travail, de l'activité et de l'industrie. C'est pour cette raison qu'il figure, avec l'érable, dans les armes nationales des Canadiens-Français.

EXERCICES.

1. Pourquoi le castor a-t-il été pendant longtemps une source de richesses pour le Canada ? 2. Pourquoi y a-t-il peu de castors aujourd'hui ? 3. Que fait-on avec la peau du castor ? 4. Où habite le castor, l'été ? 5. Quel édifice se construit le castor ? 6. Comparez le castor au renard, à l'éléphant et au chien. 7. De quoi le castor est-il le symbole ?

54.—LA LOUTRE.

La loutre occupe peut-être le premier rang parmi les animaux à fourrure du Canada. C'est un animal essentiellement aquatique et très-bon nageur. Sa tête est plate et large, et son museau terminé par un mufle, dans lequel sont percées les narines ; son cou se confond avec la tête, tant il est gros ; son corps, assez allongé, est soutenu par des jambes très-courtes et des pieds palmés ou à membranes comme ceux du canard. La loutre est d'un brun noirâtre en dessus et d'un gris blanchâtre en dessous, tirant sur le jaune sous la gorge ; sa fourrure est assez belle, surtout quand les grands poils en sont arrachés ; elle se vend assez cher aux chapeliers, qui en font des toques, des casquettes, etc.

On range la loutre parmi les animaux carnassiers ; elle est cependant plus avide de poisson que de toute autre nourriture, et, de ce côté, elle se trouve préparée en quelque sorte par la nature à la chasse qu'elle doit exercer ; car, sans être amphibie, elle peut rester très-longtemps entre deux eaux, et, sans venir respirer, elle remonte ou descend les rivières à des distances considérables. Qui verrait sa figure ignoble et ses mouvements difficiles, et entendrait son cri monotone et sans aucune expression, se persuaderait aisément qu'elle doit être rangée parmi

les animaux les plus stupides ; elle est cependant industrieuse, et montre des talents qui méritent de fixer l'attention. Comme le castor, elle se construit une demeure, et, avec de petits morceaux de bois liés au moyen d'herbes et de terre, elle élève à quelque distance du sol un plancher qui la préserve de l'humidité : c'est dans ce magasin qu'elle entasse des poissons dont on retrouve la tête et les principales arêtes, qu'elle ne rejette jamais au dehors.

Comme on ne rencontre point la loutre dans la mer, il arrive parfois que, la glace venant s'emparer des eaux douces, elle est privée de poisson ; alors elle vit d'herbes qu'elle va chercher sous la neige.

On raconte de la loutre un trait de sensualité qui prouve son instinct, mais qui tendrait à nous la faire considérer comme servant de type à la mollesse. Plusieurs naturalistes prétendent qu'elle commence toujours par remonter les rivières, afin de n'avoir plus qu'à s'abandonner au fil de l'eau lorsqu'elle est rassasiée de sa proie ; et quelques-uns ont avancé qu'elle semblait éprouver, dans cette promenade de digestion, une sorte de jouissance.

55. — LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans. (*a*)

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit:
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussitôt.;
Et le citadin de dire:
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi;

(*a*) *Reliefs d'ortolans* signifie ici les restes d'un plat d'oiseaux de passage appelés ortolans, dont la chair a un goût exquis.

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

LA FONTAINE.

---

56. — LES ARBRES.

On distingue dans un arbre les racines, le tronc, les branches avec leurs rameaux, les feuilles, les fleurs et les fruits.

Les racines s'enfoncent dans la terre pour y puiser les sucs nécessaires à la nourriture de la plante. Le tronc sort de terre et s'élève vers le ciel : il est fort et supporte généralement sans faiblir les branches et les rameaux.

Les feuilles ont deux faces assez différentes : celle de dessus est lisse, afin que l'eau de pluie en découle avec facilité ; celle de dessous est terne et mate et couverte de petites ouvertures appelées *pores* ou *stomates*.

Par les pores, l'arbre aspire l'air dont il a besoin, comme nous l'aspirons par la bouche et le nez : les arbres et tous les autres végétaux ont ainsi des organes pour se nourrir et pour respirer.

La sève est à l'égard de la plante ce que le sang est à l'égard de l'animal.

Les fleurs donnent la graine, et la graine peut reproduire la plante.

Tous les arbres, toutes les plantes ont leur utilité : c'est à l'homme d'étudier les propriétés de chacune et de s'en servir pour ses besoins.

Il y a des arbres de toutes dimensions.

Les plus grands de notre pays sont : le chêne, le hêtre, l'orme, l'érable, le sapin, le peuplier, le charme, le frêne, le noyer, le pin, le bouleau, l'épinette, le merisier...

Les principaux arbres fruitiers sont : le pommier, le poirier, le cerisier, le prunier, le noyer, le noisetier, etc. La vigne est cultivée presque partout en France et elle constitue une des plus grandes ressources de ce beau pays.

57.—LE CHÊNE, LE NOYER, LE POMMIER ET L'ÉRABLE.

Dans une classe, on avait donné pour devoir de répondre par écrit et avec développement à cette question : « Quel arbre de nos contrées est le plus utile ? »

Or, il arriva que les quatre premiers élèves furent d'opinion différente : Charles se prononça pour le chêne, Laurent pour le noyer, Alexandre pour le pommier, et Jean-Baptiste pour l'érable.

Voici comment ils traitèrent le sujet.

I.—Le Chêne.

« Le chêne est le plus majestueux et le plus fort des arbres ; il pousse lentement et peut vivre plusieurs siècles.

« Son bois est très-dur et ne pourrit point dans l'eau : aussi est-il d'un usage général.

« Les charpentiers, les tonneliers, les menuisiers le travaillent de mille manières. On en fait des navires, des bateaux, des ponts, des tonneaux, des cuves, des affûts de canon, des poutres, des portes, des croisées, des bancs, des tables, des armoires, des boiseries, des parquets.... Comme il n'est pas moins beau que solide, on ne le peint généralement pas : on se contente de le faire briller au moyen de cire et de vernis.

« Tout dans le chêne a son utilité : les branches sont un très-bon combustible ; l'on en fait aussi du charbon de bois ; les fruits ou les glands servent à engraisser certains animaux domestiques ; l'écorce, séchée et moulue, devient le *tan*, que l'on emploie pour transformer les peaux en cuir.

« Le *tanneur* en met sur celles-ci une quantité déterminée, et l'arrose de temps à autre, et il en sort une substance appelée *tannin*, qui pénètre les peaux et leur donne les qualités du cuir.

« Il est des chênes sur lesquels on récolte la noix de galle, qu'emploient les teinturiers. Il en

est d'autres dont l'écorce se couvre de liége, et que l'on appelle pour cette raison *chêne-liége*.

« Je ne sache pas qu'aucun autre arbre présente autant d'avantages, et c'est pourquoi je n'hésite point à proclamer le chêne le roi des forêts, le premier des végétaux. »

CHARLES.

II.—Le Noyer.

« Le noyer est un arbre éminemment précieux à cause de son bois et de son fruit.

« Son bois est utilisé pour confectionner des meubles de toutes sortes ; on l'estime tant, qu'on le découpe en feuilles très-minces pour en faire des placages, et en donner au moins l'apparence aux meubles qui sont de bois différent.

« Le menuisier, l'ébéniste, le tourneur, le sculpteur, le sabotier, le travaillent avec prédilection. On en fait des armoires, des tables, des bois de lit, des commodes, des secrétaires, des cadres, des boiseries, des parquets...

« Cet arbre est également précieux pour son fruit. Les noix sont, en effet, un dessert fort estimé. Surtout elles fourniissent une huile abondante, dont on fait usage pour la friture et l'assaisonnement, et pour l'entretien des lampes.

« N'est-ce pas assez pour placer le noyer au premier rang des arbres utiles ? »

LAURENT.

III.—LE POMMIER.

« Le pommier devrait être appelé le roi des arbres. Au printemps, il se couvre de très-belles fleurs et fait ainsi l'ornement des vergers et des jardins. En été, il offre une ombre très-saine, où l'on peut s'abriter contre les feux du soleil. En automne, il ploie sous le poids des fruits et semble inviter l'homme à les cueillir.

« Cet arbre occupe peu de place, ne nuit à rien et produit néanmoins beaucoup : car qui peut dire quelle quantité de pommes on récolte dans notre pays, et quelle en est l'utilité ?

« On les emploie comme dessert ; on en fait des confitures et de la gelée ; on en extrait de l'alcool.

« En certaines contrées, et notamment en Normandie, on en extrait le cidre, qui, après le vin et la bière, est la meilleure des boissons.

« Pour ces motifs, je le préfère à tous les arbres. »

ALEXANDRE.

IV.—L'Érable. (*a*)

« Le chêne, le noyer et le pommier sont assurément trois arbres précieux ; cependant, je leur préfère l'érable, parce que, outre les qualités des précédents, elle possède certains avantages qui lui sont propres et qui lui donnent une plus grande valeur relative.

« L'érable jouit, aussi bien que le chêne, d'une haute stature et d'un port élégant ; elle croît le plus souvent dans les terrains ingrats, rocailleux, impropres à la culture, et forme de belles et verdoyantes forêts.

« Son bois est dur, compacte, et très-souvent veiné. L'érable *veinée* ou *piquée* est supérieure même, comme coup-d'œil, au noyer tendre.

« Les ébénistes et les tourneurs en font de beaux meubles. Toutes les fois qu'on emploie le noyer, on peut d'ailleurs facilement y substituer l'érable. Dans la construction des vaisseaux, on peut même faire entrer l'érable avec avantage.

(*a*) Le genre du mot *érable* ne semble pas encore tout à fait fixé. En France, on fait ce mot du masculin, tandis que les Canadiens l'emploient très-souvent au féminin, surtout en poésie. Or, comme c'est l'arbre national du Canada, nous croyons qu'on peut, sans inconvénient, lui donner le genre adopté en ce pays.

« Les armuriers s'en servent pour la monture des fusils, et les luthiers en font des éclisses de violon, de basse, etc.

« L'érable est particulièrement employée au Canada comme bois de chauffage ; c'est le meillenr combustible dont on puisse faire usage.

« Mais ce qui contribue surtout à donner à l'érable une valeur inappréciable, c'est la sève limpide et sucrée qu'on en retire, principalement aux Etats-Unis et au Canada. Par l'évaporation, cette liqueur, d'un goût exquis, produit un sucre gris rougeâtre, dur, un peu transparent et d'une saveur agréable. Raffiné, le sucre d'érable est préférable, sans contredit, au sucre de canne. On le trouve sur toutes les tables au Canada, comme le mets le plus populaire et le plus recherché.

« A demi évaporé, la sève d'érable se change en un *sirop* bien supérieur à tous ceux de l'Europe et des contrées les mieux douées sous ce rapport. On en fait, en outre, au moyen d'un procédé fort simple, un excellent dessert connu au Canada sous le nom de *tire*, et que les étrangers nous envient.

« L'érable, enfin, est l'emblême de la force et de l'abondance ; c'est l'arbre national du Canada ; et, aux grandes processions de la Fête-Dieu et de la St. Jean-Baptiste, (patron des Canadiens-Français), on s'en sert pour orner les rues

des villes et des villages, ainsi que les églises et les édifices publics.

« A tous ces titres, l'érable doit être, je pense, placée avant le chêne, le noyer et le pommier.

JEAN-BAPTISTE.

Le maître ne se prononça point entre les quatre compétiteurs ; il les laissa libres de garder leur opinion ; seulement il loua leur travail, et leur donna à chacun une récompense proportionnée à leurs efforts.

EXERCICES.

1. Pourquoi préférez-vous l'érable au chêne, au noyer et au pommier ? 2. Où croît l'érable ? 3. Quelles sont les qualités de ce bois ? 4. A quoi les ébénistes, les tourneurs, les armuriers emploient-ils l'érable ? 5. A quoi l'érable est-elle surtout employée au Canada ? 6. De quoi l'érable est-elle l'emblême ? etc.

---

58. — LE VIN.

Le petit Paul demandait un jour à son père : « Avec quoi fait-on le vin ?

— Avec du raisin, répondit celui-ci.

— Papa, ajouta l'enfant, je voudrais bien voir comment on s'y prend.

— Sois bien sage, lui dit le père, et je t'emmènerai avec moi aux prochaines vendanges. »

Paul s'étant très-bien comporté à la maison et

en classe, son père tint la promesse qu'il lui avait faite.

Arrivés dans la vigne, ils virent une vingtaine de vendangeurs parcourant chacun deux rangées de ceps; ils se mêlèrent avec eux, et les aidèrent à cueillir le raisin.

Paul observa ensuite qu'on portait celui-ci dans une grande cuve et qu'on le foulait pour l'écraser.

Trois jours après, il entra, avec son père, dans le cellier; il entendit un bruit sourd dont il ne pouvait se rendre compte.

Voulant en connaître la cause, il monta sur un tonneau vide d'où il pouvait découvrir l'intérieur de la cuve; il pencha la tête au-dessus de celle-ci; mais au même instant il sentit une odeur pénétrante et éprouva un certain malaise.

Son père ne le laissa là qu'une demi-minute, et l'ayant fait descendre, il lui donna une explication de ce qui se passait.

« Dès que le raisin est dans la cuve, lui dit-il, il se produit un travail appelé fermentation, qui a pour effet de transformer le jus, de liqueur sucrée en boisson alcoolique; pendant que ce travail s'opère, il se dégage une sorte d'air appelé acide carbonique qui, s'élèvant au-dessus du liquide, cause le bouillonnement que nous entendons. Il n'est pas, comme l'air ordinaire, bon à respirer; tout au contraire, il peut étouffer et

donner la mort. Aussi ne faut-il pas, comme tu viens de le faire, mettre la tête au-dessus d'une cuve en ébullition. »

Trois jours se passèrent encore, et l'on jugea que la fermentation avait été suffisante. On soutira le vin, dont on remplit des tonneaux; ensuite on retira de la cuve le marc, (*a*) c'est-à-dire, l'ensemble des grappes, des graines et des pepins, et on le porta sous le pressoir pour en extraire le jus qui y était encore contenu.

Paul observait tout, et il était très-content de voir ainsi par lui-même comment l'homme se procure une si précieuse boisson.

---

59. — JARDIN ET PLANTES POTAGÈRES.

Le jardin du château est clos de mur. Il est divisé en grands carrés affectés chacun à une culture particulière. Ces carrés sont subdivisés en planches parallèles assez étroites et séparées par de petits sentiers, pour qu'on puisse exécuter aisément les semis, le sarclage et l'arrosage.

On y cultive surtout des plantes potagères, telles que les asperges, les artichauts, les navets, les salsifis, la chicorée, les oignons, les melons, les tomates, les épinards...

En bordure, on sème certaines petites plantes

(*a*) On prononce *mar*.

propres à fixer la terre, et entre autres le persil, le cerfeuil, l'oseille, le fraisier, le serpolet, l'hysope.

Les plates-bandes ou bordures des allées sont consacrées à la culture des fleurs et de quelques arbrisseaux. Parmi les premières, on remarque des roses, des dahlias, des géraniums, des tulipes, des balsamines, des pensées, des œillets. Parmi les arbrisseaux, on remarque des groseilliers, des framboisiers, et un grand nombre de poiriers nains.

Les murs les mieux exposés au soleil sont tapissés de vigne; les autres le sont d'espaliers, c'est-à-dire de pommiers, de poiriers, de pêchers et de cerisiers, dont les branches sont étendues et fixées en forme de treillage.

Dans un angle, on a construit une maisonnette pour y remiser les instruments de jardinage, dont les principaux sont: la bêche, le râteau, le cordeau, le plantoir, l'arrosoir, le sarcloir, la ratissoire. A l'angle opposé, on a construit de belles serres pour y conserver, pendant l'hiver, des fleurs et des plantes que le froid ferait périr.

Les jardiniers donnent aux plantes potagères les soins les plus assidus; ils les garantissent contre la gelée au moyen de paillassons; ils les placent au besoin sous des châssis et des cloches en verre pour hâter la maturité.

Ils ensemencent de manière que les nouveaux produits soient prêts à être cueillis dès que les précédents sont épuisés.

Les plantes potagères pourraient être classées selon la partie dont on fait usage.

Il en est dont on mange la racine ou la partie charnue qui y est attenante ; tels sont le navet, la pomme de terre, la carotte, le salsifis, l'oignon.

Il en est dont on mange les fleurs ; tels sont les artichauts et les choux-fleurs.

Il en est dont on mange les fruits. De ce nombre sont les melons, les potirons, les tomates.

En d'autres, comme dans les fèves, les haricots, les pois, les lentilles, on mange les graines.

En d'autres enfin, on mange la tige ou les feuilles. A cette catégorie appartiennent la laitue, la chicorée, le cardon, le céleri, les épinards, les asperges, l'oseille.

Un jardin bien entretenu est tout à la fois une beauté qu'on ne se lasse pas d'admirer, et une précieuse ressource pour les besoins de la vie.

60.—CURIOSITÉ ET GOURMANDISE.

Dieu a créé l'homme pour être heureux, mais à la condition de mériter son bonheur par le bon usage de sa liberté. C'est pourquoi il soumit

nos premiers parents à une épreuve dans le paradis terrestre, en leur disant : « Vous pouvez manger des fruits de tous les arbres de ce jardin, à l'exception de ceux de « l'arbre de la science du bien et du mal... »

Adam et Ève, cédant aux suggestions du démon, désobéirent à Dieu, qui les punit en les chassant du paradis terrestre, et en les condamnant, ainsi que leur postérité, au travail, aux misères de la vie et à la mort.

Déplorons cette chute dont nous subissons les conséquences ; mais gardons-nous néanmoins d'en mépriser les auteurs ; car à leur place nous aurions peut-être agi de même.

A ce sujet on raconte l'anecdote suivante.

Un roi, se promenant dans une forêt, entendit à quelque distance une conversation fort animée ; désirant en connaître l'objet, il s'approche doucement et écoute caché derrière un grand arbre. C'était un charbonnier et sa femme qui se plaignaient des misères de la vie et murmuraient contre nos premiers parents, disant que, s'ils eussent été à leur place, ils n'auraient pas succombé à la tentation.

Le prince les laissa dire sans les interrompre ; ensuite il s'approcha, et feignant de n'avoir rien entendu, il leur dit : « Vous paraissez malheureux, mais si vous voulez, je changerai votre sort. Venez avec moi. »

L'air et le ton de voix de l'inconnu les persuadèrent, en sorte que, quittant leur travail, ils le suivirent jusqu'à la lisière de la forêt, où il les fit entrer avec lui dans la voiture qui l'attendait. Après les avoir fait conduire en son palais, il pourvut à tous leurs besoins et mit à leurs ordres de nombreux serviteurs.

Plusieurs semaines se passent ainsi dans l'abondance et la joie ; le charbonnier et sa femme se félicitent de leur sort et bénissent le roi qui les a retirés de leur premier état.

Celui-ci les appelle un jour et leur dit : « Vous voyez de quels avantages vous jouissez ici. Eh bien ! il ne tient qu'à vous d'en jouir toujours et même d'en rendre participants vos enfants. Je ne mets à cette faveur qu'une condition. Vous pouvez manger de tout ce qui vous sera servi; toutefois je vous défends de toucher à un vase d'or fermé qui sera placé au milieu de la table.»

La condition est acceptée avec reconnaissance. Au premier repas, le vase d'or paraît, en effet, au milieu du service et frappe vivement les regards des convives, mais surtout de la femme. Au repas suivant, elle le considère avec encore plus d'attention et conçoit un vif désir de voir ce qu'il contenait. Ce désir, non combattu, finit par entraîner sa volonté. « Depuis un mois que ce vase est sous mes yeux, dit-elle à son mari, tous les mets me sont insipides ; je serais heu-

reuse si je pouvais seulement voir ce qu'il contient : d'ailleurs mon intention n'est pas d'en manger.

—Gardez-vous d'une telle pensée, répond le mari, car il nous en arriverait malheur.

—Mais, reprit-elle, nous pouvons bien toucher à ce vase sans qu'on nous aperçoive. Je vais regarder au-dedans, après quoi je serai satisfaite. »

Le mari, n'ayant pas le courage de la mécontenter, soulève lui-même le couvercle, pendant qu'elle avance la tête pour regarder. Mais au même instant une souris sort du vase entr'ouvert, bondit sur la table, puis sur le parquet et se met à courir dans le salon.

La faute devenait évidente. Le roi en est instruit, et s'adressant aux coupables, il leur reproche d'un ton sévère leur désobéissance, et ajoute : « Vous mériteriez une terrible punition. Néanmoins je me bornerai à vous replacer dans la condition dont je vous ai tirés.

« Retournez à votre premier état, et désormais songez bien plus à vous condamner vous-mêmes qu'à murmurer contre nos premiers parents, qui, à votre place, eussent probablement été plus fidèles que vous. »

61.—LES PLANTES ET LEUR UTILITÉ.

Les plantes vivent de la terre, de l'air et de la lumière, et servent surtout à entretenir la vie de l'homme et des animaux.

Quels avantages ne nous procurent-elles pas! Les céréales, les légumes, les fruits nous servent de nourriture.

Le sainfoin, le trèfle, la luzerne et les autres *plantes fourragères* servent à nourrir et à engraisser les bestiaux. Les pommes de terre, les betteraves, les carottes, les navets se cultivent aussi pour le même objet dans une multitude de localités et sont désignés sous le nom de *racines fourragères.*

On extrait de la betterave un sucre excellent, et qui rivalise avec celui de la canne à sucre.

La vigne, le pommier, le poirier, l'orge et le houblon nous fournissent plus ou moins directement nos boissons les plus générales: le vin, le cidre, le poiré, la bière.

Le lin, le chanvre et le cotonnier sont des *plantes textiles* servant à nous faire des vêtements.

L'olivier, le colza, l'œillette, et aussi le noyer, le hêtre, le lin, le chanvre sont des *plantes oléagineuses* servant à nous donner de l'huile, que l'on extrait de leur fruit ou de leur graine.

La garance, le safran, l'indigotier, le campêche sont des *plantes tinctoriales*, c'est-à-dire servant pour la teinture.

Les *arbres forestiers* nous procurent du bois pour nous chauffer, et des poutres, des solives, des planches pour construire des navires, des maisons, des meubles.

Les fleurs nous récréent par leur éclat et leur parfum.

Une multitude de plantes et de fleurs sont *médicinales*, contribuant à nous guérir ou du moins à nous soulager dans nos maladies.

Et ainsi, depuis le plus petit brin de mousse jusqu'au chêne le plus majestueux, chaque plante n'existe en définitive que pour l'homme, et lui est un sujet de bénir et de remercier Dieu, à qui il doit rendre hommage au nom de toutes les créatures.

62.—LE POMMIER SAUVAGE.

Un enfant se plaignait de ce qu'on l'obligeait à travailler pour s'instruire : il eût préferé jouer et faire toutes ses volontés.

Son père le mena un jour dans un bois voisin et s'arrêta devant un pommier sauvage, dont les fruits étaient petits comme des noisettes et si âpres qu'on ne pouvait les manger.

« Papa, dit l'enfant, pourquoi ce pommier ne porte-t-il pas de si belles pommes que ceux de notre jardin ? Est-ce qu'il n'est pas de la même espèce ?

—Il est bien de la même espèce ; mais il y a une différence qui explique tout : c'est qu'il a été abandonné à lui-même, tandis que les nôtres ont été greffés et sont cultivés avec soin par le jardinier.

« C'est là, mon cher enfant, une image de ce qui t'arriverait si l'on ne cultivait pas tes facultés de l'esprit et du cœur : tu serais comme ce pommier du bois ; tu ne produirais rien de bon, et tu semblerais un sauvage parmi les personnes bien élevées. »

La leçon fut comprise, et l'enfant se montra dès lors un modèle de travail et d'application à l'étude.

63.—PLANTES TEXTILES.

Les plantes qui peuvent être utilisées pour tisser des étoffes, sont nommées plantes textiles. On en cite trois principales : le lin, le chanvre, le cotonnier.

Le lin s'élève à la hauteur d'environ trois pieds ; sa tige est très-mince ; ses feuilles sont petites et allongées ; ses fleurs sont bleues et donnent

naissance à la graine, dont on extrait de l'huile, ou qui, réduite en farine, est employée comme médicament.

Le chanvre s'élève plus haut que le lin ; la tige en est plus grosse ; la graine, nommée chènevis, s'emploie pour élever les petits oiseaux, qui en général en sont très-friands ; on peut aussi en extraire de l'huile.

L'écorce du chanvre, ainsi que celle du lin, est composée de fibres ou fils adhérents à la tige ; mais on peut aisément les en détacher après avoir fait séjourner la plante dans l'eau pendant un certain temps.

L'écorce détachée s'appelle filasse.

La filasse est d'abord lavée, nettoyée et sèchée ; puis teillée ou peignée pour en séparer les matières étrangères et les fils trop petits ou l'*étoupe ;* elle est ensuite filée soit au fuseau, soit au rouet, soit plus encore à la mécanique.

Le fil de lin, comme le fil de chanvre, est employé par le tisserand pour faire de la toile. Celle-ci, après avoir été blanchie, est utilisée pour faire des chemises, des draps de lit, des serviettes, des nappes, des pantalons d'été, des blouses... Le fil de lin très-fin sert à confectionner la dentelle.

Le cotonnier est une plante originaire de l'Inde et que l'on cultive dans des pays chauds ; le fruit contient un duvet blanc que l'on a appelé

coton et qui, après quelques travaux préparatoires, peut être filé et tissé.

On en fait des étoffes de toutes sortes, depuis les plus grosses toiles d'emballage jusqu'aux mousselines les plus légères. Les plus renommées de ces étoffes sont le calicot, le nankin, la percale, les indiennes, les rouenneries.

Les villes de France les plus importantes sous le rapport de l'industrie cotonnière sont Rouen, Roubaix, Lille et Tarare.

64.—LES VERS A SOIE.

Henri s'étant très-bien comporté à la maison et à l'école, son père voulut le récompenser: « Voici, mon cher enfant, lui dit-il, un petit cadeau.

H.—Oh ! merci, papa ; quelle jolie boîte !... Mais, papa, il n'y a que des feuilles et de vilaines petites chenilles toutes noires.

P.—Tu te trompes, Henri ; ce sont de jolis vers à soie, qu'il faudra nourrir quelques jours.

H.—Puis-je leur donner des feuilles de choux?

P.—Ils ne les mangeraient pas : la seule nourriture qui leur convienne est la feuille de mûrier blanc. »

Henri observa que ses vers changèrent trois ou quatre fois de peau et de couleur dans l'espace

d'un mois ; qu'ensuite ils cessèrent de manger ; il en fit la remarque à son père, qui lui dit :

« Tes vers ont pris toute la nourriture dont ils avaient besoin, et sont sur le point de donner leur soie. Place maintenant au-dessus d'eux de petites branches, le long desquelles ils puissent monter. »

Henri fit ce qu'on lui disait, et il vit les vers monter dans le branchage et y filer chacun un cocon ovale, dans lequel ils s'enveloppaient.

Quatre jours s'étant écoulés, l'enfant, qui n'observait plus aucun mouvement dans le branchage, crut que tous ses vers étaient morts ; mais son père lui dit : « Tes vers ne sont pas morts ; ils ont seulement passé à l'état de chrysalide, et y demeureront une quinzaine de jours. Tu verras alors quelle transformation ils auront subie.

« Mais auparavant prends ce cocon qui me paraît le plus beau ; mets-le dans l'eau chaude pour dissoudre la gomme qui lie les replis du fil et pour faire périr l'insecte. »

Le lendemain on dévida le cocon, et l'on obtint un fil presque imperceptible et très long.

« C'est, dit le père d'Henri, en réunissant plusieurs de ces fils que l'on forme un fil de soie propre à être utilisé.

« Après avoir été nettoyée et filée, la soie est portée chez le teinturier, qui lui fait prendre la

couleur convenue ; de là, elle est remise entre les mains du tisseur, qui en confectionne des étoffes ; celles-ci, après avoir subi un ou plusieurs apprêts, sont utilisées pour faire des robes, des foulards, des rideaux et des tentures de luxe, des ornements d'autel, des dais, des chasubles, des chapes, etc. »

Deux semaines après, Henri, désirant savoir ce qu'il était advenu de ses vers, s'écria tout joyeux : « Papa, venez voir ; la chambre est remplie de petits papillons blancs. Oh ! qu'ils sont beaux !

P.—Mais as-tu regardé les cocons de tes vers à soie ?

H.—Non, papa ; je ne me suis préoccupé que de ces papillons.

P.—Allons les voir.

H.—En voici un qui est troué, et de plus il est vide. En voici un autre qui est également troué et vide. Papa, ils sont tous de même.

P.—C'est que le ver, qui était passé à l'état de chrysalide, s'est maintenant transformé en papillon ; il a percé le cocon pour en sortir, coupant ainsi la soie qui, par suite, n'a presque plus de valeur.

« Voilà donc tes vers devenus de jolis papillons. Ils vivront encore une dizaine de jours : pendant ce temps, ils déposeront leurs œufs ou

graines, d'où l'été prochain il sortira de nouveaux vers à soie.

H.—Oh ! combien c'est merveilleux !

P.—Il en est ainsi de tout ce que Dieu a fait. Partout se manifestent sa sagesse et sa providence. »

65.—L'ÉCOLIER ET LE VER A SOIE.

Dans un collége, un écolier
Peu studieux et n'aimant guère
A feuilleter l'histoire et la grammaire,
S'ennuyait d'être prisonnier.
L'enfant avait un ver à soie,
Son amusement et sa joie.
Un jour, le regardant qui filait son cocon,
Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,
Il disait : « Mon ami, ta sottise est extrême ;
A quoi bon t'enfermer toi-même ? »
Le ver lui répondit : « Ce n'est pas sans raison
Qu'à filer je mets mon étude ;
Pour fruit de mon travail et de ma solitude,
Je serai bientôt papillon. »

Leçon où la sagesse brille,
Et dont le sens est assez clair :
S'il n'avait pas filé, ce ver
Serait toujours resté chenille.

66.—L'INDUSTRIE DU FER.

A trente lieues de Montréal, sur la rive gauche du fleuve St. Laurent, se trouve la vallée du St. Maurice, fort remarquable sous le rapport de l'industrie du fer. Henri ayant prié son père de l'y conduire, celui-ci le voulut bien et se fit un plaisir de lui expliquer les travaux successifs qu'exige la préparation de ce précieux métal.

Tout d'abord, il lui fit remarquer des blocs de terre et de pierre d'un jaune brun, apparaissant comme du fer rouillé. « Ceci, lui dit-il, est ce qu'on appelle *minerai de fer ;* c'est un mélange ou plutôt une combinaison de fer avec d'autres substances. Ce minerai est très-lourd, et cela est un signe qu'il contient beaucoup de fer.

« Où trouve-t-on ce minerai ? demanda Henri.

P.—Dans la terre, et généralement à une certaine profondeur. On désigne sous le nom de *mineurs* les ouvriers qui l'extraient.

H.—Mais, papa, comment dégager le fer d'avec la terre du minerai ?

P.—Regarde cette usine : c'est ce qu'on appelle un haut fourneau. Là on déverse d'en haut, dans un grand four, le minerai mélangé avec une quantité de charbon déterminée ; en même temps on allume et on entretient par-dessous un feu très-ardent, que l'on active par de puissants ventilateurs ou machines soufflantes.

Il arrive alors que les matières étrangères se consument avec le charbon et s'en vont en fumée ; sinon elles se durcissent et forment une sorte de pierre ou de crasse ; quant au fer, il devient liquide, coule et s'amasse à la partie inférieure du fourneau dans un bassin appelé creuset, et forme ce que l'on appelle de la *fonte*.

H.—Mais comment le retirer sans démolir à chaque fois le fourneau ?

P.—On fait avec du sable des rigoles partant du pied du fourneau et conduisant à des moules qui sont aussi en sable. On ouvre le trou de coulée, percé dans le creuset ; alors la fonte jaillit, tombe dans les rigoles, coule en ruisseaux de feu, et va se refroidir et se durcir dans les moules.

« On fond de nouveau ce produit, et alors on en peut faire des poêles, des marmites, des grilles...

H.—Pourrait-on en faire des clous, des verrous, des serrures ?

P.—Non, car la fonte est cassante. Il faut la soumettre à une autre opération nommée *affinage*, et qui s'accomplit dans une usine désignée généralement sous le nom de grande forge.

« On allume un feu très-ardent, et l'on met au sein du foyer les blocs de fonte que l'on veut transformer en fer,

Quand un bloc est chauffé au rouge blanc, on le retire et on le place sous un énorme marteau, appelé *martinet* ou *pilon*, qui est mû par l'eau ou par la vapeur, et qui, en le frappant, en fait sortir les matières étrangères et le *laitier*, ou mauvais fer, en même temps qu'il en unit étroitement les particules.

« On forge ainsi de grosses barres, que l'on soumet ensuite à l'action d'autres marteaux pour les allonger.

« Après les avoir de nouveau chauffées, on les fait passer au laminoir, c'est-à-dire entre des cylindres en mouvement, qui les saisissent, les compriment, les étendent en les amincissant.

« Au sortir des grandes forges, le fer peut désormais être utilisé pour toutes sortes d'objets, car il est pliant et s'étend sous le marteau.

« Une multitude d'artisans le travaillent à leur tour ; tels sont : le forgeron, le maréchal ferrant, le serrurier, le quincaillier, le mécanicien, le taillandier, l'armurier, le cloutier, le fabricant de pelles... »

Le père d'Henri lui fit visiter ensuite un grand nombre d'ateliers et d'usines, en lui expliquant au fur et à mesure ce qui s'y faisait.

Il lui fit remarquer comment on fabrique l'acier, qui, au fond, n'est que du fer mélangé avec du charbon de bois, de la suie, de la cendre et du sel, que l'on chauffe par degrés jusqu'à une

très-haute température et que l'on trempe ensuite brusquement dans de l'eau froide.

Entre autres usines, ils visitèrent une forge où en trois coups de pilon un bloc de fer rouge était transformé en une roue de wagon qu'il ne restait qu'à ajuster et à polir. Ailleurs, ils virent forger un arbre d'hélice pour un vaisseau à vapeur : cette pièce pesait 40,000 livres ; le chauffage seul avait exigé pour plus de 1,500 piastres de charbon.

L'enfant ne pouvait se lasser d'admirer le génie de l'homme façonnant ainsi à son gré, par le feu et le travail, une matière aussi dure que le fer, et en fabriquant un nombre infini d'objets.

67.—HISTOIRE D'UN CLOU.

Le père d'Henri voulant s'assurer que l'enfant avait compris ce qu'il lui avait expliqué, lui demanda s'il pourrait narrer l'histoire d'un objet en fer, d'un clou par exemple.

« Oh ! oui, papa, répondit celui-ci ; et j'espère bien ne rien omettre d'essentiel.

P.—Eh bien ! voici un clou, dis-moi ce que tu en sais.

H.—Ce clou est en fer. La substance dont il est fait n'existait qu'à l'état de parcelles ou molécules

combinées ou mélangées avec d'autres matières, et formant avec celles-ci du minerai de fer.

« Ce minerai était à une certaine profondeur sous terre ; il a été extrait par des ouvriers mineurs, puis lavé et exposé au soleil. De là, on l'a transporté vers une usine pour le fondre. On l'a jeté dans un haut fourneau avec une certaine quantité de charbon.

Alors, sous l'action d'un feu très-ardent, activé par des ventilateurs ou machines soufflantes, le minerai s'est décomposé ; les matières étrangères se sont réduites en fumée, ou se sont durcies et ont formé une sorte de pierre ; le fer est devenu liquide, a coulé au fond du fourneau, et s'est rendu dans ce qu'on nomme le creuset.

« L'opération terminée, on a ouvert le trou de coulée, par lequel le fer fondu est sorti en jet ardent, a sillonné dans le sable comme un ruisseau de feu, et s'est arrêté dans un petit fossé où il s'est refroidi.

« Ce n'était encore que de la fonte, qui, grossière et cassante, ne pouvait être travaillée sous le marteau.

« On l'a transportée vers une seconde usine, nommée grande forge. Là, chaque bloc destiné à être transformé en fer a été chauffé au rouge blanc, et placé sous un pilon ou énorme marteau mû par l'eau ou la vapeur, et qui, le frappant

dans tous les sens, l'a débarrassé du laitier ou mauvais fer, et l'a façonné en une grosse barre.

« Celle-ci a été soumise à l'action des laminoirs, qui, la comprimant, l'ont amincie et allongée, et en ont fait des tiges d'un quart de pouce de diamètre.

« Un marchand de fer a acheté ces tiges et les a revendues aux cloutiers, qui devaient les utiliser.

« Voici maintenant comment ce clou a été confectionné. L'ouvrier a placé un bout d'une tige de fer dans le feu d'une petite forge, et l'a laissé chauffer une ou deux minutes; puis il l'a porté sur l'enclume où il l'a façonné en pointe. Cela fait, il l'a séparé du reste de la tige en appuyant celle-ci sur un tranchant d'acier et en frappant un fort coup de marteau.

« Reprenant avec des tenailles le bout détaché, il l'a placé, la pointe en bas, dans une sorte de moule, et a frappé par-dessus trois ou quatre coups de marteau pour façonner la tête, et un par-dessous pour le faire sortir du moule. Tout était terminé. Il ne restait qu'à le livrer au commerce, en compagnie de milliers d'autres fabriqués de la même manière. »

68.—LE CUIVRE, LE PLOMB.

Après le fer, les métaux les plus importants sont le cuivre, le plomb, l'étain, le zinc, l'argent et l'or.

Le *cuivre* est de couleur rouge, et se travaille aisément sous le marteau. On en confectionne des chaudrons, des casseroles, des alambics, des tuyaux, des garnitures de meubles, des pièces de monnaie...

Ce métal, bien nettoyé, est plus brillant que le fer, et paraît comme de l'or. Joseph l'avait remarqué, et il disait à sa mère : « Maman, pourquoi n'avons-nous que des casseroles en fer? Celles en cuivre sont bien plus jolies.

—C'est vrai, lui répondit-elle, mais elles présentent un sérieux danger; car si on ne les nettoie pas très-bien, il s'y forme une espèce de rouille nommée *vert-de-gris*, qui est un poison. Aussi a-t-on vu souvent des personnes et même des familles entières périr pour avoir mangé des aliments qu'on avait laissés séjourner dans des casseroles en cuivre.

« Par le même motif, il faut prendre garde de ne jamais porter à la bouche un objet de ce métal, un sou par exemple. Un enfant avait eu cette imprudence, et avait tenu quelques instants dans la bouche une pièce de cinq centins; il en éprouva peu après d'affreuses coliques, et aurait

succombé si sa mère ne lui eût vite fait prendre de l'eau tiède et de l'huile pour le faire vomir, puis un blanc d'œuf battu dans de l'eau, pour arrêter les effets du poison.

Le *plomb* est d'un blanc bleuâtre assez brillant; mais il se ternit au contact de l'air, devient gris et à la fin noirâtre. C'est un métal très-lourd, mais peu dur, que l'on peut réduire en lames aussi minces que des feuilles de papier. Il fond plus facilement que le cuivre. On s'en sert pour faire des tuyaux, des gouttières, des balles de fusil, du petit plomb de chasse...

Il n'est point par lui-même un poison, cependant il altère certains liquides et les rend très-nuisibles. On a remarqué qu'il en est ainsi du vin, de la bière, du cidre, dès qu'ils ont séjourné quelque temps dans des vases ou des tuyaux de plomb.

Un enfant désirant s'instruire demandait un jour à son père comment on pouvait faire le plomb de chasse?

« C'est, lui répondit-il, bien facile de te l'expliquer.

« Voici deux balles de fusil qui, comme tu sais, sont de plomb. Faisons-les fondre dans une grande cuiller en fer. Voici en second lieu une passoire qu'il faut aussi un peu chauffer.

« Maintenant, remplis d'eau froide un baquet que tu placeras en bas, dans la cour, sous la fenêtre. »

Tous ces préparatifs terminés, le père, ouvrant la fenêtre, dit à l'enfant : « Approche et regarde : je verse dans la passoire le plomb fondu, et comme il est liquide, il passe par les trous et forme des gouttelettes ; celles-ci s'arrondissent en tombant et se durcissent au moment où elles entrent dans l'eau froide. Elles se déposent ainsi au fond du baquet sous forme de petites boules à peu près de même diamètre que les trous de la passoire. »

L'enfant remercia son père, et, avec sa permission, renouvela lui-même l'expérience, qui l'avait fort intéressé.

69.—L'ÉTAIN, LE ZINC, L'OR ET L'ARGENT.

L'*étain* est un métal ressemblant au plomb, mais plus dur, plus sonore, et se ternissant moins au contact de l'air. Il n'a point les inconvénients du cuivre ni du plomb, qui peuvent empoisonner ; aussi l'emploie-t-on pour faire des assiettes, des plats, des cuillers, des fourchettes, des gobelets, et pour en mettre une couche sur les ustensiles de cuisine en cuivre ou en fer : c'est là ce que l'on appelle *étamer*. L'ouvrier qui fait ce travail est désigné sous le nom d'*étameur*.

On étame aussi des feuilles de fer très-minces, et l'on a alors ce que l'on nomme du *fer-blanc*.

En fondant ensemble le cuivre et l'étain, on

obtient l'alliage appelé *bronze*, qui est très-dur, résiste parfaitement à l'air, et dont on fait des canons, des cloches, des statues, et une multitude d'objets, tels que candélabres, pendules, sonnettes.

Le *zinc* est un métal qui ressemble au plomb et à l'étain, et qui résiste très-bien à l'eau : aussi s'en sert-on pour couvrir les maisons, pour confectionner des gouttières, des baignoires, des bassins, des seaux, des tuyaux...

On peut couler le zinc comme la fonte de fer et de cuivre, et en faire des statuettes, des pendules, des encriers, ou plutôt une multitude d'objets, qui, étant ensuite dorés ou bronzés, semblent être, en effet, d'or ou de bronze.

En fondant ensemble le cuivre et le zinc, on obtient l'alliage appelé *laiton* ou cuivre jaune, dont on confectionne des instruments de musique des roues d'horloge, des boutons, des bijoux de toutes sortes, et une espèce de fil servant à faire des cordes de piano, et à tisser de la toile métallique.

L'*or* et l'*argent* sont deux métaux précieux, que l'on trouve le plus souvent à l'état de parcelles mélangées avec de la terre et d'autres matières étrangères.

L'or est jaune, très-lourd, susceptible d'être réduit en feuilles bien plus minces que celles du papier même le plus léger, et avec lesquelles l'on

fait ce que l'on nomme la *dorure*. On peut avec un demi-dragme de ce métal obtenir un fil de six à neuf mille pieds de long.

L'or est employé pour confectionner des bijoux de prix, des montres, des chaînes, des bracelets... On en fait aussi des pièces de monnaie de différente valeur.

L'argent est moins estimé que l'or, bien qu'il soit fort recherché. On en confectionne des bijoux, des montres, des services de table, des garnitures de meubles, des médailles... On en fait également des pièces de monnaie.

L'argent doré s'appelle *vermeil*. On confectionne en vermeil une multitude d'objets, et particulièrement des vases sacrés destinés pour le service des autels.

70.—LE MARTEAU.

Un forgeron, nommé Pierre, n'avait pas voulu prêter son marteau à trois de ses compagnons de travail, Jean, François et Joseph, qui successivement le lui avaient demandé.

Or il arriva qu'il brisa le manche du sien.

S'adressant à Jean, il lui dit : « Prête-moi ton marteau, car mon fer est prêt à être frappé, tandis que le tien commence à peine à chauffer.

—Tu m'as refusé dans un cas semblable, ré-

pondit Jean ; ne trouve pas mauvais que j'agisse de même envers toi. »

Alors Pierre se tourne vers François et lui fait la même demande. Celui-ci, lui reprochant sa faute, lui dit : « Tu n'as pas voulu me prêter ton marteau, mais je veux être meilleur que toi : tu peux te servir du mien. »

Pierre fut vivement blessé de ces paroles, et il était résolu de retirer son fer du feu, plutôt que de se servir du marteau de François. Mais Joseph le prévint, en lui disant avec bonté : « Pierre, voici mon marteau : je suis heureux de pouvoir te l'offrir ; et même si tu le préfères, je vais forger moi-même ta pièce pendant que tu iras faire emmancher le tien. ».

Eh bien ! mes bons amis, que pensez-vous de la conduite de ces ouvriers ?

Pierre a été égoïste, et il en a été puni.

Jean a été rancunier : il a rendu le mal pour le mal.

François a été méprisant, orgueilleux : il a fait des reproches à Pierre et s'est vanté d'agir mieux que lui.

Joseph seul s'est comporté comme le prescrit l'Evangile : il a su prévenir son camarade et lui rendre le bien pour le mal.

71.—DIALOGUE ENTRE UNE MÈRE ET SON ENFANT.

La mère.—Que le mois de mai paraît doux après un hiver rigoureux ! Reposons-nous auprès de ce chêne qui montre ses premières feuilles. Asseyons-nous sur ce gazon. Amuse-toi, mon enfant, à cueillir des fleurs, pendant que je tiendrai ton petit frère sur mes genoux.

L'Enfant.—Je vais en cueillir beaucoup, et lui en faire un bouquet et une couronne.

M.—Regarde, voilà des violettes au pied de ces églantiers.

E.—Oh ! qu'elles sentent bon ! Je croyais qu'elles ne venaient que dans les jardins. Maman, comment appelez-vous ces fleurs blanches qui viennent parmi les violettes ? Elles sentent bon aussi.

M.—Ce sont des primevères.

E.—Ah ! voici des marguerites. Qu'elles sont jolies ! En voilà qui commencent à éclore. Pourquoi ont-elles un petit étui vert qui les enveloppe à moitié ?

M.—C'est pour défendre la fleur. On appelle cet étui un calice. C'est comme le bourrelet que je mets autour de la tête de ton petit frère, de peur qu'il ne se blesse en tombant.

E.—Mais les fleurs ne tombent pas.

M.—Non, mais elles se choquent les unes contre les autres quand il fait du vent.

E.—Voilà beaucoup de fleurs blanches le long du bois ; elles ressemblent à des marguerites.

M.—Ne les cueille pas : ce sont des fleurs de fraisier. Cet été, il y aura en place des fraises excellentes.

E.—Les autres fleurs des prés donnent-elles aussi naissance à des fruits ?

M.—Non, mon enfant.

E.—Elles ne servent donc à rien.

M.—Il n'y en a aucune d'inutile. Les abeilles viennent y chercher leur miel.

E.—Mais, maman, qu'est-ce qu'une abeille ?

M.—C'est une sorte de mouche grise, à quatre ailes. Tiens, en voilà une sur cette fleur de muguet. Prends garde d'y toucher, car elle te piquerait. Tu peux la regarder, elle ne te fera pas de mal.

E.—Oh ! elle enfonce sa tête dans les godets du muguet, et ramasse une poussière jaune ; que cela est curieux ! J'en vois aussi sur d'autres fleurs. Mais il n'y en a pas sur leurs feuilles : les feuilles ne sont donc bonnes à rien ?

M.—Ces vaches que tu vois là-bas s'en nourrissent et en changent une partie en lait.

E.—Je ne savais pas que le lait vient des plantes, et le miel de leurs fleurs... Mais qui est-ce qui a fait les plantes ?

M.—C'est le bon Dieu.

E.—Mais, chère maman, qui donc les cultive? Il n'y a point ici de jardinier.

M.—C'est encore Dieu, par l'ordre qu'il a établi; car c'est le soleil qui les échauffe, la pluie qui les arrose, le vent qui les ressème.

E.—Oh! le bon Dieu est bien puissant et bien savant.

M.—Oui, mon enfant. C'est lui qui a fait le soleil, le vent, la pluie, la plante; il a également créé l'abeille qui tire le miel des fleurs, la vache qui change les herbes en lait, et les hommes qui jouissent de tous ces bienfaits de sa providence.

E.—Oh! Dieu est bien bon! je veux le remercier tous les jours.

72.—LE SOLEIL.

Joseph, voyant son père se préparer pour un voyage, le pria de vouloir bien le mener avec lui; le père y consentit, mais en l'avertissant qu'ils partiraient bien avant le jour.

Le lendemain, ils se mirent en marche lors qu'il faisait encore nuit; les étoiles brillaient au firmament; tout était dans le repos: seul le chant du coq troublait le silence de la nature.

Peu à peu le ciel s'éclairait à l'orient, et les étoiles paraissaient de moins en moins brillantes: c'était l'*aube* ou la première lueur du jour.

La lumière augmentant, le ciel parut successivement rose, rouge, jaune, et enfin couleur de feu : c'était l'*aurore*.

Vint ensuite le *lever* du soleil : un point lumineux se montra d'abord et remplit l'espace ; bientôt l'astre franchit la ligne de l'horizon, et parut aux regards comme un immense globe de feu.

« Papa, s'écria Joseph, quel magnifique spectacle !

Le père.— Tu as raison, mon enfant, il n'en existe pas de pareil en ce monde. Vois comme, en ce moment, le soleil illumine les sommets des montagnes, fait briller les fleurs et la rosée, chasse la nuit, et ranime toute la nature. Ecoute les petits oiseaux fêter son retour par leurs chants si doux et si variés.

J.—Le voici qui est déjà sensiblement monté. Mais il m'éblouit : je ne puis plus le regarder.

P.—A mesure qu'il s'élève, il est de plus en plus resplendissant. Quand il est au milieu de sa course, c'est *midi*, c'est-à-dire le milieu du jour. Puis il va en s'abaissant du côté opposé à celui où nous le voyons, jusqu'au moment de son *coucher*, où il descend au-dessous de la ligne de l'horizon. Alors c'est le *crépuscule*, auquel succède la *nuit*.

J.—Papa, comment le soleil peut-il ainsi tourner autour de la terre ?

P.—Ce n'est là qu'un mouvement apparent. C'est la terre qui tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, et présente ainsi successivement toutes les parties de sa surface aux rayons du soleil, lequel est toujours au même endroit.

J.—Cependant, papa, nous ne voyons pas la terre tourner, tandis que nous voyons chaque jour le soleil s'élever, puis s'abaisser, et enfin disparaître.

P.—C'est là une illusion, tout comme celle que l'on éprouve en voyageant en bateau ou en chemin de fer : il semble que l'on ne remue pas, et que ce sont les arbres, les buissons, les maisons qui courent et se précipitent ; tandis qu'en réalité, c'est le bateau ou le wagon qui seul a le mouvement.

J.—En effet, je l'ai souvent remarqué : on dirait qu'on voit courir les arbres... Mais, papa, comment le soleil, qui est si petit comparé à la terre, peut-il produire tant de chaleur ?

P.—Il y a là encore une illusion. Le soleil paraît petit parce qu'il est très-éloigné : en réalité, il est quatorze cent mille fois plus volumineux que la terre.

J.—Oh ! jamais je ne l'aurais imaginé.

P.—Il en est pourtant ainsi, mon cher enfant.

« Tout dans cet astre est digne d'admiration, et particulièrement la place qu'il occupe ; car s'il était plus rapproché de nous, il consumerait tout

sur la terre, qui ne serait que feu et cendre ; et s'il était plus éloigné, il ne la réchaufferait pas assez, en sorte qu'elle serait toujours couverte de neige et de glace, et qu'elle ne produirait rien.

« Quels sujets n'avons-nous donc pas de bénir Dieu, l'auteur de la nature, qui, par son soleil, réchauffe et féconde la terre, et fait croître les plantes et mûrir les fruits !

« En contemplant ce bel astre, pensons à la beauté infinie de Celui qui l'a créé, et qui, si nous sommes vertueux, nous admettra à le contempler lui-même tel qu'il est, dans le monde de l'éternité. »

73.—PLUIE, NEIGE, ROSÉE.

Paul étant en promenade avec son père, le ciel se couvrit de nuages, et la pluie ne tarda pas à tomber ; ils allèrent s'abriter dans une ferme, où l'enfant, qui profitait de tout pour s'instruire, pria son père de vouloir bien lui enseigner d'où provient la pluie.

Celui-ci se fit un plaisir de le lui expliquer. « La surface du globe terrestre, lui dit-il, est recouverte, pour les deux tiers au moins, d'une immense quantité d'eau, formant les mers, les lacs, les étangs, les fleuves, les rivières...

« Par l'effet de la chaleur du soleil, ainsi que par l'effet des vents, une partie de cette eau se

change en vapeur et s'élève dans l'air ; elle y est pour l'ordinaire invisible, et toutefois c'est elle qui nous apparaît sous la couleur d'azur qui décore le firmament.

« Or, s'il arrive qu'elle traverse des régions un peu froides, elle se condense et se réduit en petits globules, qui, gonflés d'air chaud, se soutiennent dans l'air ordinaire comme le feraient des ballons, et forment les *nuages*, ou, si c'est près de terre, les *brouillards*.

« S'il survient un nouveau refroidissement, les globules du nuage se réunissent, redeviennent des gouttes d'eau et tombent sous forme de *pluie*. Si l'air est assez froid pour congeler les globules, ceux-ci se cristallisent en se réunissant, et tombent sous forme de *neige*.

—Mais papa, demanda Paul, y a-t-il toujours de la vapeur d'eau dans l'air, et ne forme-t-elle que la pluie et la neige ?

—Il y a toujours, répondit le père, plus ou moins de vapeur d'eau dans l'atmosphère, et ce n'est jamais qu'un excédant qui forme la pluie ou la neige ; cet excédant forme encore la rosée et la gelée blanche.

« La rosée se produit en temps calme lorsque, la nuit, la terre se refroidit plus vite que l'air. Les vapeurs d'eau des régions inférieures se condensent au contact du sol, et se déposent en gouttelettes.

« Si le froid est considérable, ces gouttelettes se congèlent, et l'on a alors la gelée blanche, qui, généralement, est nuisible aux jeunes plantes.

« Pour préserver celles-ci, on les couvre d'un paillasson ou d'une toile légère : par ce moyen, elles ne se refroidissent pas plus vite que l'air, et par suite elles ne donnent pas lieu à la congélation ; d'autre part, les gouttelettes se déposent en grande partie sur le paillasson lui-même ou sur la toile.

« Tu le vois, mon enfant, tout dans la nature est admirablement ordonné ; et il entre dans les desseins du Créateur que l'homme s'ingénie et travaille pour se garantir contre ce qui lui serait nuisible, et pour tirer, au contraire, le plus grand parti de ce qui peut lui être utile. »

74.—L'ORAGE ET LA FOUDRE.

Sur le soir d'un jour d'été où la chaleur avait été très-forte, Emile se disposait à sortir pour la promenade, lorsque le tonnerre se fit entendre dans le lointain. « Quel contre-temps ! s'écria-t-il. Mais, papa, pourquoi donc ces orages toujours si contrariants et parfois si désastreux ?

Le père.—Les orages, mon cher enfant, sont nécessaires ; ils renouvellent l'air, le débarras-

sent des exhalaisons malsaines, des miasmes qu'il contient, le purifient, le rendent plus propre à la respiration, préviennent certaines maladies et la peste elle-même.

E.—Vraiment, papa, je n'aurais jamais pensé que les orages fussent si utiles... Oh! voilà un second coup de tonnerre: aussi j'ai peur.

P.—Et tu n'as pas eu peur de l'éclair qui a précédé?

E.—Non, papa; ce ne sont que ces roulements et ces éclats qui me glacent d'effroi.

P.—Tu raisonnes comme un soldat qui, pendant la bataille, dirait: « Je n'appréhende pas les balles, les boulets et les autres projectiles, mais j'ai peur des détonations, du bruit des fusils et des canons. »

« Le tonnerre n'est que le bruit occasionné par une décharge d'électricité s'opérant entre deux nuages, ou entre un nuage et la terre.

E.—Papa, je ne sais pas ce que c'est que l'électricité.

P.—C'est une substance subtile comme la lumière, mais invisible, qui ne nous est connue que par ses effets. En certaines circonstances, elle se précipite de la terre sur un nuage ou d'un nuage sur la terre, et atteint ce qui est sur son parcours, et qui, par cela même, est foudroyé.

E.—Alors j'ai donc sujet d'avoir peur du tonnerre.

P.—Non pas du tonnerre lui-même, puisque ce n'est qu'un bruit, mais de ce qui le cause, c'est-à-dire de la foudre ou décharge électrique.

E.—Mais la foudre ne peut-elle pas nous frapper au mement où nous entendons le tonnerre?

P.—Non, mon enfant, car elle a déjà produit tout son effet. Tu le comprendras aisément si tu te rappelles que le son ne parcourt que 1040 pieds par seconde, au lieu que l'électricité ferait huit fois le tour du monde dans ce même instant. Quand donc tu entends le tonnerre, c'est qu'il y a déjà un certain temps écoulé depuis que la décharge électrique a eu lieu, et ainsi ce bruit même nous rassure. Quiconque est frappé de la foudre n'entend pas le tonnerre, et peut-être ne voit-il pas même l'éclair.

E.—Papa, quels moyens a-t-on de se préserver des atteintes de la foudre?

P.—Il y a le paratonnerre, sorte de tige en fer par laquelle l'électricité se rend sans secousse de la terre au nuage et le désarme. Toutefois, il faut bien remarquer que, si le paratonnerre était mal conditionné ou mal entretenu, il serait plus propre à attirer la foudre qu'à en garantir.

" Les autres moyens consistent dans certaines précautions. Ainsi il ne faut pas, en temps d'orage, s'abriter sous un arbre ou sous un clocher.

« Il est en outre démontré que l'on risque moins en plaine que sur une montagne, moins

sur une place que dans un édifice, moins au milieu d'une chambre que près des murs.

« Prenons les précautions qui dépendent de nous, et, pour le reste, abandonnons-nous entièrement à la volonté de Dieu, qui tient en ses mains le fil de notre vie. D'ailleurs, il est bon que cette grande voix du tonnerre nous fasse penser à la toute-puissance et à la justice du Très-Haut.

« Saint François de Sales, voyant, dans un moment d'orage, des personnes qui avaient peur et qui se signaient à chaque éclair, se prit à sourire; et comme on lui en demandait le motif, il répondit : « Je réfléchis que, dans ce moment, nul ne pense à offenser le bon Dieu ; que, bien au contraire, les cœurs se tournent vers lui dans leur crainte même, afin d'implorer sa miséricorde ; et qu'ainsi l'orage contribue à sa gloire. »

75.—LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

« Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir ? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs.—Pourquoi ? répond Guillot.—
Pourquoi ? regarde donc. Ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment ;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.

Il ne restera rien ; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine,
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.—
La peste ? dit Guillot : doucement, calmez-vous,
Je ne vois point cela, compère.
Et s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire ;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle, il porte de la pluie ;
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs ;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment ; de raisins abondance ;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.—
C'est bien voir que cela ! dit Lucas en colère.—
Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.—
Oh ! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot.
Attendons la fin de l'affaire :
Rira bien qui rira le dernier.—Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici. »
Ils s'échauffaient tous deux ; déjà dans leur folie
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant ;
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

FLORIAN.

RÉFLEXION.—Souvent nous jugeons des choses sur des apparences frivoles, et parfois nous attachons la plus grande importance à ce qui n'en mérite aucune.

76.—UN TRAIT DE L'ENFANCE DE SAINT LIGUORI.

Alphonse de Liguori naquit à Naples le 27 septembre 1696, d'un père et d'une mère éminemment vertueux, qui lui firent donner une éducation profondément religieuse. De son côté, l'enfant répondait parfaitement à leurs soins, et se montrait un modèle de piété et d'amour de l'étude.

Un jour que ses maîtres l'avaient conduit dans une campagne avec un certain nombre de ses condisciples, ceux-ci l'invitent à jouer aux boules. Alphonse s'en défend sous prétexte qu'il ne connaît pas ce jeu ; mais à la fin il cède à leurs instances, et met sa quote-part de l'enjeu.

La partie s'engage, et malgré son inexpérience il parvient à la gagner. Alors, soit dépit d'avoir perdu, soit indignation en se croyant trompé par le refus qu'avait fait d'abord Alphonse, un de ces jeunes gens se permet des paroles grossières.

A ce langage, le saint enfant ne peut se contenir, et répond d'une voix émue : « Quoi donc ! est-ce ainsi que pour la plus misérable somme vous osez offenser Dieu ! » Et jetant à ses pieds l'enjeu : « Tenez, ajouta-t-il, voilà votre argent; Dieu me préserve d'en gagner jamais à ce prix ! »

Il se retira ensuite dans une allée, et il s'y mit en prière devant une image de la très-sainte Vierge ; bientôt celui qui l'avait maltraité de

parole y vint lui présenter ses excuses, et témoigner hautement son repentir de sa propre conduite et son admiration pour celle de cet ange d'innocence.

77.—RECOMMANDATIONS D'UNE MERE.

Bayard, qui a été surnommé le chevalier sans peur et sans reproche, appartenait à une famille éminemment chrétienne, où le courage et le dévouement à la patrie se transmettaient de père en fils.

Sa mère l'éleva avec grand soin, et lui apprit à craindre Dieu et à ne craindre que Dieu.

A treize ans, il quitta le château de son père, pour aller, dans la maison du duc de Savoie, se former au maniement des armes, ainsi qu'aux autres exercices de l'art militaire.

Au moment de partir, il se rendit auprès de sa mère, pour lui demander sa bénédiction. La pieuse châtelaine pleurait; mais, à son entrée dans le salon, elle retint ses larmes, et, l'ayant fait asseoir à son côté, elle lui dit :

« Mon fils, souvenez-vous toujours d'aimer, de craindre et de servir Dieu. Recommandez-vous à lui chaque matin et chaque soir, et il vous aidera.

« Soyez doux et gracieux pour vos amis, soumis à vos chefs, bon et serviable envers tout le monde.

« Gardez-vous de médire ou de mentir. Soyez loyal et franc dans vos actions et dans vos paroles. Protégez les veuves et les orphelins, et secourez les pauvres, afin d'être aimé de Dieu.

« J'ai lieu de penser que votre père et moi ne serons bientôt plus de ce monde. Dieu nous fasse la grâce que, tant que nous vivrons, nous n'entendions dire que du bien de vous ! »

Après ces paroles, elle pria avec son fils ; ensuite elle le bénit, l'embrassa et se sépara de lui.

Bayard se rappela toujours les sages recommandations de sa mère, et il en fit la règle de sa vie si glorieuse, et si utile aux intérêts de la France.

78.—QUELQUES CONSEILS POUR LA SANTÉ.

Soyez sobres : c'est le premier moyen de vous bien porter.

Ne mangez ni ne buvez précipitamment. Evitez de boire trop frais. Ne vous exposez pas à l'air froid lorsque vous êtes en sueur.

Il est dangereux de marcher nu-pieds et de rester les pieds humides.

La propreté entretient la santé : qu'elle règne donc en vous, en vos vêtements, en votre habitation et en tout ce qui est à votre usage.

Un travail modéré est nécessaire pour conserver notre santé et fortifier nos organes.

Faites en sorte de ne respirer qu'un air pur. A cet effet, conformez-vous aux recommandations ci-après :

1. Renouvelez fréquemment l'air de votre chambre, car sans cette précaution il se vicie.

2. N'habitez pas une maison si vous n'y avez en abondance l'air et la lumière.

3. Ne dormez pas dans une chambre où l'on aurait déposé soit des fruits, soit des fleurs ; il s'en exhale, en effet, une espèce de gaz qui vicie l'air et le rend impropre à la respiration.

4. Si vous entrez dans un souterrain, portez à hauteur de poitrine une chandelle allumée ; et s'il arrive qu'elle s'éteigne d'elle-même, retournez sur vos pas, car c'est une preuve que l'air est vicié, et ne se peut respirer.

5. Evitez de faire sécher du linge dans une chambre à coucher.

6. N'allumez pas un réchaud dans un appartement, sans y entretenir un libre courant d'air.

7. En hiver, tenez au-dessus du poêle de l'eau, qui, se vaporisant, redonne à l'air l'humidité que le foyer lui ôte.

Voici, entre autres, un fait à l'appui de l'une de ces recommandations :

« Un apprenti jardinier occupait une chambre où il n'y avait ni cheminée ni poêle ; il y éle-

vait deux tourtereiles dans une petite volière posée sur le plancher.

Or, un jour d'hiver, il imagina de porter dans sa chambre, pour se chauffer, un réchaud garni de charbon de bois, et il y mit le feu en laissant fermées les croisées et la porte. Il ne savait pas que le charbon dégage, en brûlant, un gaz qui vicie l'air et peut occasionner la mort.

Mais pendant qu'il se chauffait, il lui vint en pensée de donner à manger à ses tourterelles : hélas ! il les trouve toutes deux sans mouvement. A cette vue, il sort et va prévenir le maître-jardinier. Celui-ci arrive, et dit, en voyant le réchaud allumé : « O imprudent, quel danger tu as couru ! Ce charbon exhale en quantité de l'acide carbonique, qui, plus lourd que l'air, a d'abord agi dans la région inférieure et a étouffé tes tourterelles, mais qui, sous peu, aurait produit sur toi ses effets. Quelques instants encore, et tu allais être asphyxié. »

Et, tout en parlant ainsi, il avait ouvert les croisées et la porte, pour vite renouveler l'air.

Le jeune homme bénit Dieu d'avoir échappé à un aussi grand danger, et évita depuis de faire du feu avec du charbon dans une chambre fermée.

79.—RESPECT DU AUX VIEILLARDS.

Le dernier âge de la vie est le plus digne de nos respects ; les cheveux blancs commandent la vénération. Aussi n'y a-t-il aucune personne bien élevée qui ne se fasse un devoir d'honorer la vieillesse, de l'entourer de soins, de lui rendre une sorte de culte comme à quelque chose de sacré.

Le vieillard se présente à nous avec son expérience et avec ses infirmités ; et par cela seul, il est deux fois respectable. En outre, il nous rappelle nos bons parents arrivés à cet âge ; il nous rappelle Dieu même qui s'est fait désigner sous le nom d'*Ancien des jours*.

Le respect de la vieillesse a été considéré, pour ainsi dire, chez tous les peuples, comme l'un des premiers devoirs de l'enfance et de la jeunesse. Toutefois, sous ce rapport, on se plaît à signaler les Lacédémoniens, qui, en effet, formaient avec le plus grand soin les enfants à montrer toujours la plus profonde vénération et la plus entière déférence pour les personnes âgées. Voici à ce sujet un exemple mémorable :

« Un jour que l'on célébrait une fête dans la ville d'Athènes, la foule s'était réunie pour assister à des jeux publics ; survint un vieillard qui, cherchant à se placer, s'approcha d'un groupe de jeunes Athéniens ; mais ceux-ci non-seule-

ment ne voulurent pas se déranger, ils allèrent même jusqu'à se moquer de lui.

Le vieillard, profondément peiné, se dirigea vers un certain nombre de jeunes Lacédémoniens qui étaient venus à la fête. Dès que ces derniers le virent s'approcher, ils se levèrent tous ensemble, le saluèrent, lui offrirent la meilleure place, et ne se remirent en la leur que lorsqu'il se fut assis.

Tous les Athéniens qui avaient été à même de remarquer ce respect et cette déférence y applaudirent vivement, ce qui inspira cette réflexion à un Lacédémonien : « Le peuple d'Athènes connaît et approuve ce qui est honnête, mais hélas ! il n'a pas le courage de le pratiquer. »

80.—LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope (*a*) dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.
Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant

(*a*) *Esope*, célèbre fabuliste grec, qui a vécu au VIe siècle avant Jésus-Christ.

Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut. (*a*)
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour (*b*) aux serres cruelles.

LA FONTAINE.

81.—LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but.—Sitôt ! êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.

(*a*) *Brifaut*, *Miraut*, *Rustaud*, sont ici des noms propres de chiens de chasse.

(*b*) *Autour*, oiseau de proie que l'on peut apprivoiser, et dont souvent on se servait pour chasser.

—Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose ;
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
« Eh bien ! lui cria-t-elle, n'avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ? »

LA FONTAINE.

82.—LES DEUX POTIERS.

Certain potier blâmait l'ouvrage
D'un potier, son voisin, et disait que ses pots
Mal tournés ne seraient achetés que des sots,
Qu'il n'en était encor qu'à son apprentissage ;
Les uns étaient trop grands, les autres trop petits.
Celui-ci repartit : « Halte-là, mon confrère !
Mes pots n'ont qu'un défaut, mais qui doit vous déplaire,
C'est que de votre moule ils ne sont point sortis. »

RICHER.

83.—L'OURS ET LES MOUCHES A MIEL.

Un ours friand, délicat, susceptible
(Sa nourrice l'avait gâté,)
Un jour, par un instinct naturel, mais risible,
Voulut manger du miel : ce mets l'avait tenté.
Parmi le thym et la lavande,
Des ruches étaient là ; notre gros étourdi,
N'écoutant rien dans sa fureur gourmande,
S'élance et les abat, par l'espoir enhardi.
Les rayons détachés sont épars sur la terre ;
Et voilà mon ours enchanté ;
Mais à peine il jouit, tout l'essaim irrité
Fond sur la bête téméraire,
La pique à l'œil, au col, à l'oreille, au museau,
Se cramponne aux endroits qui sont les plus sensibles ;
Et, recruté par un essaim nouveau,
La perce, en murmurant, de dards imperceptibles.
Apprenons de cet ours à régler nos désirs :
Les conseils de l'instinct sont quelquefois nuisibles,
Et souvent la douleur naît du sein des plaisirs.

DORAT.

84.—LES DEUX LAMPES.

Tout reposait : au temple solitaire,
Où veille du Seigneur l'éternelle bonté,
Une lampe brûlait et, dans le sanctuaire,
Répandait sa douce clarté.
Une autre lampe auprès pendait inanimée,
Sans chaleur et sans flamme, et l'huile parfumée
Reposait inutile en son sein argenté.
« Vous voilà, disait-elle, à demi consumée,
Et bientôt s'éteindra votre pâle lueur :
Je plains votre destin, ma sœur !
La flamme ardente vous dévore :
Demain, quand renaîtra l'aurore,
Du liquide trésor que je porte en mon sein,
Ma sœur, je serai pleine encore,
Et vous, que serez-vous demain ?
—Vous me plaignez, répondit l'autre.
Et mon sort vous paraît bien triste auprès du vôtre :
Je le préfère cependant.
La lampe, où ne luit nulle flamme,
O ma sœur, c'est un corps sans âme,
Qui languit éternellement.
Je bénis la main qui m'allume,
Car en brûlant je me consume,
Mais j'éclaire en me consumant. »

ANATOLE DE SÉGUR.

85.—IMAGE DE LA VIE.

« Où va ce volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau ?
Dit un enfant à sa mère.

Sur cette rive si chère
D'où nous le voyons partir,
Le verrons-nous revenir ? »

« Non, mon fils ; loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours :
Et cette onde, dans sa course,
Est l'image de nos jours. »

MME. TASTU.

86.—MAXIMES ET CONSEILS.

Ne vous laissez jamais aller à la paresse ;
Faites tous vos devoirs avec la même ardeur :
Le dégoût suit toujours l'indolente mollesse ;
Le travail, au contraire, augmente le bonheur.

—

Sois prompt et vigilant dans tout ce que tu fais ;
Mais lorsqu'il faut parler ne te presse jamais.

—

Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

—

Tout homme de bon sens travaille en sa jeunesse
Pour passer en repos une heureuse vieillesse.

—

Enfant, sois convaincu de cette vérité
Que dans la vertu seule est la félicité ;
N'attache point au rang la honte ni l'honneur ;
Fais toujours ton devoir : c'est la seule grandeur.

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

—

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire.

—

Le sage est ménager du temps et des paroles.

—

Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement.

—

Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

—

C'est un méchant métier que celui de médire.

—

La vanité, l'orgueil ne produit rien de bon.

—

Un homme difficile est toujours malheureux.

—

Qui prétend tout savoir prouve qu'il ne sait rien.

—

L'instant où nous naissons est un pas vers la mort.

—

Ce n'est point obéir qu'obéir lentement.

—

Ce qu'on fait volontiers ne paraît point pénible.

—

Le paresseux languit dans ses honteux loisirs.

—

Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnaissance.

Un homme est assez beau quand il a l'âme belle

—

La vertu malheureuse en est plus respectable.

—

Cherchons à plaire à Dieu : c'est là toute sagesse.

—

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

—

La vie est un combat dont la palme est aux cieux

—

La prière est la respiration de l'âme.

—

Remercier Dieu, c'est le prier.

—

Quand on vient de prier, on se sent le cœur plus léger et l'âme plus satisfaite.

—

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure ; elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant, et à l'autre un parfum céleste.

—

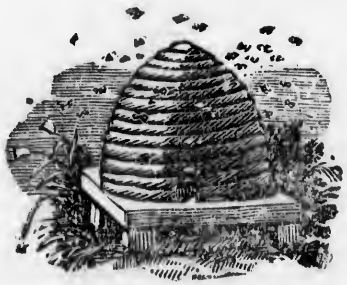
La prière établit un commerce délicieux entre le Créateur et la créature ; c'est la chaîne d'or qui relie le ciel à la terre.

PRIÈRE.

Notre Père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin ;
Mais à tant de bontés vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,
Et mon père et ma mère, et ma famille entière ;
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse :
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse ;
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse
Pour être aimés d'eux et de vous !



TROISIÈME PARTIE.

87.—CONSEILS AUX ÉCOLIERS.

« Encore des conseils ! » dira peut-être un de nos espiègles lecteurs.—Eh ! oui, brave petit homme, et sachez bien que si votre maître ne se lasse pas de vous donner des leçons et de vous indiquer le vrai chemin de la vie, c'est précisément parce qu'il veut avant tout vous rendre heureux. Veuillez donc tous prêter l'oreille à nos paroles et mettre en pratique les avis suivants :

Quand votre maître vous explique les principes de la Religion, de la Grammaire, de l'Orthographe, de l'Histoire, de la Géographie, du Calcul, etc., écoutez ses leçons avec toute l'attention dont vous êtes capables.

Si vos camarades sont dissipés, laissez-les perdre leur temps, et songez uniquement à faire un bon usage du vôtre.

Quand l'heure de la récréation est arrivée, livrez-vous avec ardeur aux jeux qui conviennent à votre âge ; le plaisir que vous prenez alors est utile, non-seulement pour développer vos organes

corporels, mais aussi pour délasser votre esprit et lui donner toute la vigueur nécessaire, afin que vous puissiez reprendre bientôt le cours de vos études.

N'exercez pas seulement votre intelligence, c'est-à-dire votre entendement, mais cherchez aussi à cultiver votre mémoire.

Ainsi, vous qui lisez ces lignes, n'oubliez pas qu'on a déjà mis entre vos mains un *Premier Livre de Lecture*, plus facile, il est vrai, mais non moins important que tous ceux que vous lirez dans le cours de votre vie. Essayez donc de vous rappeler les leçons, les avis et les renseignements qui s'y trouvent contenus, et faites-en toujours votre profit.

Vous venez de parcourir et d'étudier attentivement près de deux cents pages des *Lectures courantes*, et peut-être avez-vous senti parfois qu'une nouvelle lumière éclairait votre intelligence et que de meilleurs sentiments animaient vos cœurs : eh bien ! tâchez d'en conserver à jamais un frais souvenir.

Des récits d'un ordre plus élevé encore vont être présentés bientôt à votre intelligence et à votre application ; ils seront, en général, tirés de l'histoire sainte ou des divins enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Attachez vous d'abord à bien pénétrer le sens de ces instructions; puis, gravez-les profondément dans votre mé-

moire. Pour y parvenir plus sûrement, repassez-les de temps à autre, de crainte que vous ne les oubliiez.

Une mémoire bien garnie et un cœur rempli d'amour pour la vérité et la vertu, seront pour vous deux précieux trésors ; soyez assurés que vous aurez souvent occasion de faire un heureux emploi de ces richesses.

88.—RÉFLEXIONS PERSONNELLES D'UN ÉCOLIER.

Joseph Bourdon avait huit ans quand je le rencontrai pour la première fois. Il allait à l'école depuis dix-huit mois, et il commençait à lire avec assez de facilité ; mais il se plaignait quelquefois de son maître, qu'il trouvait trop sévère. Imaginez-vous, jeunes amis, que ce bon petit Joseph s'amusait à rire et à parler pendant l'épellation, la lecture et le catéchisme, et que son maître l'en punissait en lui faisant perdre des places d'honneur, ou en lui retranchant des bons points : quelle injustice ! n'est-ce pas ?

Mais je l'ai revu plus tard, et ses dispositions n'étaient plus les mêmes ; il se conduisait comme un gentil garçon et il se reprochait amèrement sa conduite passée. Il faisait à ce sujet les réflexions suivantes, que je vous engage à méditer et à mettre en pratique :

« Je trouvais quelquefois, » disait-il, « que mon maître était trop sévère, mais j'étais injuste dans mes appréciations ; si j'eusse bien connu les motifs qui le faisaient agir, j'aurais sans doute été obligé d'admettre qu'il avait raison.

« Plus d'une fois depuis, je me suis aperçu, quand le premier mouvement de dépit s'était calmé, que mes plaintes étaient injustes, et que la punition qui m'était infligée n'était, après tout, qu'un acte de justice.

« Peut-être en était-il toujours ainsi, et, au lieu de me plaindre d'une manière quelquefois peu respectueuse, j'aurais mieux fait de chercher tout de suite à me corriger.

« J'étais trop pétulant et trop babillard ; je me laissais trop facilement gagner quand on me proposait un bon tour à jouer ou une bonne partie de plaisir ; je parlais constamment et sans nécessité ; je négligeais alors mes devoirs, ou bien je les faisais vite et mal.

« N'étais-je pas dans mon tort toutes les fois que cela m'arrivait, et devais-je m'emporter contre mon maître, s'il me retranchait quelques bonnes *notes*, ou s'il me mettait en retenue après la classe ? N'avais-je pas mérité d'être privé du plaisir que j'avais voulu goûter trop tôt ?

« Oh ! je reconnais bien aujourd'hui que si j'avais continué plus longtemps à me conduire

de la sorte, et si mon maître ne m'en eût repris charitablement, comme un père tendre et prudent, je n'aurais jamais été qu'un médiocre élève, un *fruit sec*, et peut-être, hélas ! un mauvais chrétien. Aussi la reconnaissance que je lui ai vouée, ne s'effacera-t-elle jamais de mon cœur. »

89.—L'ÉLÈVE QUE J'AIME.

J'aime un élève pieux, toujours occupé, attentif, appliqué. Un tel élève trouve que les heures s'écoulent trop rapidement, car le temps bien employé paraît court.

L'étude l'amuse, la lecture le délasse, le travail est un plaisir pour lui, et les exercices de piété ne le fatiguent jamais.

Il trouve tout facile, et il réussit dans les choses les plus compliquées.

J'aime un élève qui n'attache pas au succès plus d'importance qu'il ne faut, et qui ne recherche les premières places que par des moyens justes et honnêtes.

J'aime un élève qui ne cherche pas à thésauriser, c'est-à-dire à amasser, coûte que coûte, quelques gros sous, dans le seul but, parfois, de satisfaire plus aisément sa gourmandise.

J'aime un élève qui comprend que les bonnes œuvres, comme celles de la *Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance* (*a*), ont besoin d'être encouragées, et qui donne, chaque semaine, une légère obole. Heureux de trouver en lui un

(*a*) L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, dont le but est de « porter aux nations païennes ou idolâtres la lumière de l'Evangile et la grâce du salut, » n'existe que depuis soixante-sept ans environ, et cependant le bien qu'elle a déjà produit est incalculable. En 1872, les recettes de l'œuvre se sont élevées à $1,064,502.57, dans les cinq parties du monde. Le diocèse de Québec a fourni seul plus de $8,000.00, sans compter les sommes qu'il emploie pour les missions canadiennes. Celui de Montréal, qui pourvoie aux besoins des missions du Nord-Ouest, de l'Orégon, etc., ne s'est pas moins signalé dans cette œuvre de charité, ainsi que les jeunes mais dévoués diocèses des Trois-Rivières et de Rimouski.

L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE est l'apostolat des enfants chrétiens auprès des enfants de la Chine et des autres pays infidèles, au nom et pour l'amour du Saint-Enfant Jésus; elle repose, comme on le voit, sur la charité des enfants. Les associés sont obligés de réciter chaque jour un *Ave Maria* et une invocation à la très-sainte Vierge en faveur des petits enfants infidèles, et de donner un sou par mois. Les allocations faites aux diverses missions, en 1872, se sont élevées à plus de $350,000. Le Canada et les Etats-Unis fournissent annuellement environ $15,000. Les établissements d'éducation qui se distinguent le plus sous ce rapport, au Canada, sont ceux de la Congrégation de Notre-Dame, du Sacré-Cœur et des Frères des Ecoles Chrétiennes.

cœur bon, compatissant, généreux, ses parents lui accordent volontiers, tous les dimanches, quand ils le peuvent, une petite gratification, qu'il se hâte de faire parvenir à de plus malheureux que lui-même.

Oh ! oui, j'aime un tel élève, et soyez persuadés que le bon Dieu et ses camarades l'aiment aussi.

Son maître le récompense ; sa mère, qui est heureuse de sa bonne volonté et de sa générosité, lui adresse de justes éloges.

Cet élève sera plus tard, peut-être, un savant, et un savant modeste : car la modestie est la compagne ordinaire du savoir, ou pour me servir des paroles du Sage :

« La modestie et le vrai talent marchent toujours de compagnie. »

Dans tous les cas, ce sera certainement un bon chrétien et un bon citoyen.

Ah ! que j'envie le sort d'un semblable enfant ! Eh ! qui ne l'envierait, si l'on considère surtout qu'une éducation ainsi basée sur la religion, la justice et l'honneur, est sans contredit la source de la vertu et le germe de tous les biens ?

90.—HONNEUR AUX MAITRES.

Théodose-le-Grand, empereur romain, convaincu qu'une naissance illustre et les richesses

sont fort peu de chose sans une bonne éducation, donna ordre de chercher dans tous ses Etats l'homme le plus renommé par sa science et sa sagesse. Il se trouva que c'était le philosophe Arsène. L'ayant fait venir à sa cour, il lui confia son fils Arcadius, pour qu'il dirigeât son éducation et le formât à la science et à la vertu.

Le jeune prince, tout fier de ce qu'il était le fils de l'empereur, prenait ses leçons assis, et exigeait que le philosophe restât debout devant lui.

Théodose ne tarda pas à le savoir ; arrivant donc un jour à l'improviste à l'heure de la leçon, il adressa à son fils cette réprimande :

« Lève-toi, et cède cette place à ton maître. Les richesses et la naissance sont un don du hasard, et tu n'as pas le droit de t'en faire le moindre mérite. Dieu, d'ailleurs, peut te les ôter d'ici à demain. Il n'en est pas de même de la science et de la sagesse du philosophe ton maître : c'est un mérite qui est vraiment à lui ; il lui appartient en propre, et lui donne droit au respect de tous. Lève-toi donc, et, tout fils d'empereur que tu es, cède ta place à ton maître. »

Voilà l'idée que le grand Théodose se faisait du respect que les enfants doivent à ceux qui sont chargés de les instruire. Et cependant on voit certains écoliers qui se permettent de faire assez peu de cas de leur maître, par la seule

raison qu'il est pauvre, peut-être, et qu'eux sont les fils d'un grand propriétaire, d'un riche cultivateur, du médecin, du notaire, du marchand ou du maire de leur village.

Dites-moi, mes petits amis, que faut-il penser de ces écoliers-là ?

—

Un écolier, s'il a un bon cœur, aime et respecte ses maîtres.

QUINTILIEN.

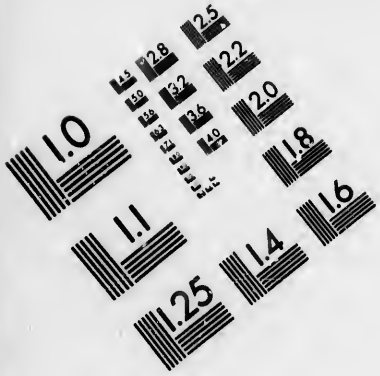
—

Quand nous sortons des mains de la nature, nous sommes comme un bloc de marbre brut et informe. Pour nous rendre tels que nous devons être, il faut qu'on nous redresse, qu'on nous instruise, qu'on nous éclaire, ainsi qu'on travaille et qu'on polit le marbre pour en faire une belle statue. Or, c'est à nos maîtres qu'est dévolu ce travail; ce sont eux qui, par leurs soins assidus, forment notre esprit et notre cœur. Quel amour, quelle reconnaissance ne doit donc pas nous inspirer un si grand bienfait !

L'ABBÉ REYRE.

91.—CRÉATION DU MONDE.

Dieu voulant tirer du néant le monde et tout ce qu'il renferme, ce qu'il fit d'abord n'était que comme une matière informe et un vide ténébreux, sans l'ordre et la beauté qui y parurent ensuite. L'Ecriture sainte marque que Dieu fit ce grand ouvrage en six jours. Le premier, après la création du ciel et de la terre, il commanda que la lumière fût faite. Le second jour, il fit le



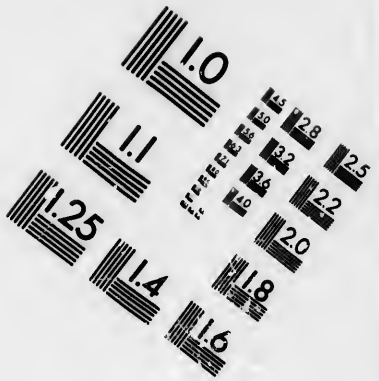
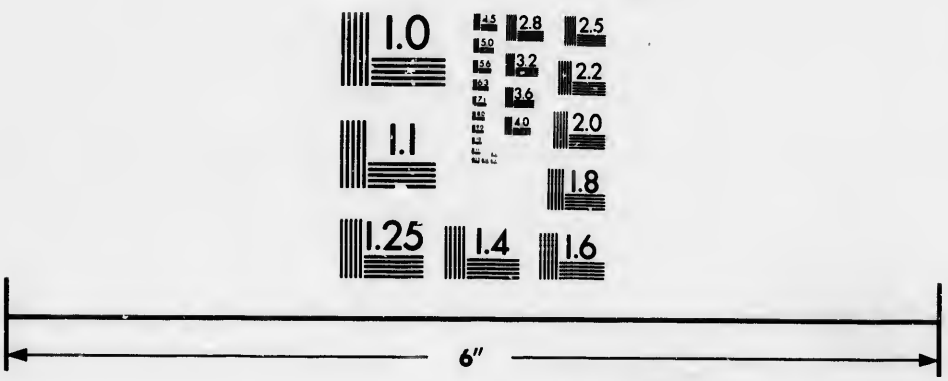
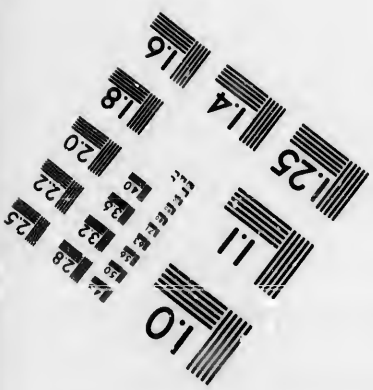
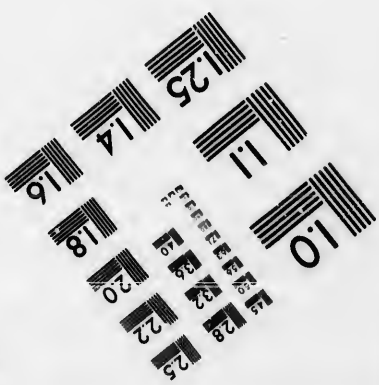


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

firmament, auquel il donna le nom de Ciel. Le troisième, il sépara la terre sèche d'avec les eaux qui y étaient mêlées, qu'il rassembla toutes, et auxquelles il donna le nom de Mer. Il commanda ensuite que la terre produisît toutes sortes d'herbes et de fruits qui eussent en eux-mêmes leur semence pour se multiplier et se reproduire chacun selon son espèce. Le quatrième jour, Dieu fit ces grands corps de lumière qui sont dans le ciel: le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit, et pour régler, par leur mouvement et leur cours, le temps, les années, les mois et les jours. Il fit aussi les étoiles, qu'il attacha au firmament, pour briller durant la nuit. Le cinquième jour, Dieu passa des créatures invisibles à celles qui étaient vivantes et animées. Les eaux furent les premières d'où il forma les animaux qui avaient la vie et le mouvement. Il en produisit une infinité de poissons de toute espèce et de toute grandeur, et il leur commanda de croître et de se multiplier. Dieu ajouta à la création des poissons celle des oiseaux, qui furent tirés de la mer et créés le même jour, et auxquels il commanda de peupler l'air. Le sixième jour, Dieu commanda à la terre de produire, non des plantes et des arbres, comme elle avait déjà fait, mais les animaux vivants de toutes sortes d'espèces. Il voulut créer encore ce même jour l'homme, qui était

le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, et pour lequel il avait fait tout le reste, puisqu'il n'y a que l'homme, entre tant de créatures si excellentes, qui soit capable de connaître et d'aimer son Créateur. Dieu cessa d'agir le septième jour ; c'est pourquoi il se le consacra pour jamais.

Il n'est point parlé des anges dans ce que Moïse écrit de la création du monde ; mais les saints Pères ont cru qu'ils ont été créés lorsque Dieu dit ces paroles : Que la lumière soit faite. C'est pourquoi S. Augustin entend cette séparation que Dieu fit de la lumière d'avec les ténèbres, de la division qu'il fit des bons anges d'avec les démons. Dieu voulut qu'on vît dès les premiers commencements du monde, et dans ses plus excellentes créatures, que l'on ne peut être heureux en se séparant de lui ; qu'à quelque degré de grandeur et de gloire qu'il élève une créature, il veut qu'elle lui demeure toujours soumise ; et qu'il précipitera du comble du bonheur dans la dernière misère ceux qui seront ingrats à son égard et qui s'attribueront ce qu'ils auront reçu de lui. Et comme il nous a donné dans ses saints anges un modèle éternel de la félicité que nous lui devons, il a voulu que la misère effroyable où il a réduit les anges rebelles nous fût une voix qui nous dît toujours : Que Dieu résiste aux superbes et qu'il donne sa grâce aux humbles.

92.—SACRIFICE D'ABRAHAM.

Ismaël ayant été chassé de la maison d'Abraham, Isaac y vivait en paix comme le seul héritier de tous les biens de son père. Mais, lorsqu'il avait déjà trente-sept ans, selon la tradition des Hébreux, Dieu, pour tenter Abraham, lui ordonna de prendre ce fils bien-aimé, et d'aller le lui immoler sur une montagne. Abraham, se souvenant qu'il n'avait ce fils que de Dieu, n'hésita point à le lui rendre ; et sa grande foi étouffa toutes les pensées qui pouvaient lui revenir dans l'esprit, touchant les promesses que Dieu lui avait si souvent réitérées, de lui donner par Isaac une postérité qui se multiplierait comme les étoiles du ciel. Il se leva de grand main, et gardant un grand secret il prit avec lui Isaac et deux de ses serviteurs. Il coupa du bois pour faire brûler son holocauste, et alla ensuite au lieu que Dieu lui avait montré. Etant demeuré deux jours entiers dans cette résolution fixe, sans que la vue de son fils pût l'attendrir, le troisième jour enfin, levant les yeux, il vit de loin le lieu destiné à ce grand sacrifice, et il commanda à ses deux serviteurs de se tenir au bas de la montagne, pendant qu'il irait avec son fils pour adorer Dieu. Il prit le bois que l'on avait coupé pour l'holocauste, et le mit sur les épaules d'Isaac, qui, en montant ainsi sur cette

montagne chargé du bois qui devait le consumer, fut une figure bien sensible du véritable Isaac qui monta, depuis, la montagne du Calvaire, chargé du bois sur lequel il devait accomplir son sacrifice. Lorsque Isaac montait ainsi avec son père, tenant dans ses mains le fer et le feu, il lui demanda où était donc la victime qu'il devait égorger. Abraham, ayant comme oublié qu'il était père, répondit avec fermeté que Dieu y pourvoirait ; et étant arrivé au lieu que Dieu lui avait marqué, il y dressa un autel, y mit le bois que son fils avait apporté, lia Isaac, le mit sur le bûcher, prit l'épée, et étendit la main pour l'égorger. Dieu fut touché de la fermeté du père et de la soumission du fils ; et ne voulant pas que ce grand sacrifice, qu'il voyait déjà comme accompli, fût teint du sang de l'hostie, afin qu'il représentât le sacrifice non sanglant de nos autels, il arrêta par un ange la main du père, parce qu'il avait reconnu qu'il le craignait véritablement, et qu'il n'avait pas épargné son fils unique. Il se trouva auprès de ce lieu un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson ; Abraham l'offrit à Dieu au lieu de son fils, et s'en retourna.

Cette histoire, qui est pleine de tant de mystères, et dont toutes les circonstances étaient autant de figures de ce qui devait arriver à Jésus-Christ, est, selon les saints Pères, d'une

grande instruction pour les pères, et elle leur apprend à n'avoir point de plus forte passion pour leurs enfants que de les immoler à Dieu. Mais saint Chrysostôme ne peut assez déplorer le malheur de ces pères et de ces mères qui font profession d'être chrétiens, et qui immolent leurs enfants, non à Dieu, comme Abraham, mais au démon, en les engageant dans la vanité du siècle, et en corrompant leurs mœurs par l'exemple de leur mauvaise vie. Un seul Abraham, dit-il, offre son fils Isaac à Dieu, et une foule de personnes offrent leurs enfants au démon ; et la joie que nous avons de voir un petit nombre de personnes qui élèvent leurs enfants avec quelque soin, est étouffée par la douleur que nous cause le grand nombre de ceux qui les perdent, et qui méritent, ou par leur ambition, ou par leur négligence, d'être considérés plutôt comme des parricides que comme les pères de leurs enfants.

93.—JOSEPH VENDU.

Jacob, qui avait évité la guerre des étrangers, éprouva une guerre domestique quelque temps après, qui lui fut d'autant plus sensible qu'elle lui venait de ses propres enfants. Joseph, fils de Rachel, le dernier des enfants que Jacob, eut dans la Mésopotamie, accusa ses frères, devant

son père, d'un crime énorme que l'Ecriture ne nomme pas. Cette accusation si libre de leur jeune frère et l'amour particulier que son père lui portait, firent naître dans ses frères une envie si grande, qu'ils ne pouvaient lui dire une seule bonne parole. Mais elle s'augmenta encore beaucoup lorsque Joseph leur dit qu'il avait eu deux songes ; qu'en l'un il lui semblait qu'ils liaient ensemble des javelles de blé dans le champ ; que la sienne s'élevait au-dessus de celles de ses frères, qui environnaient la sienne, et qui l'adoraient ; que dans l'autre il lui semblait voir que le soleil, la lune et onze étoiles l'adoraient. Ces deux songes, qui marquaient son élévation future excitèrent dans les autres une colère étrange, dont Dieu se servit pour l'agrandissement de celui-là même qu'ils haïssaient. Aussi, quelque temps après, Jacob leur ayant envoyé Joseph dans le pays de Sichem, dès qu'ils l'aperçurent, ils résolurent de le tuer. Ruben, l'aîné de tous, ne put consentir à ce dessein détestable ; et, couvrant la résolution qu'il avait de le rendre à son père, il leur conseilla de ne point tremper leurs mains dans le sang de Joseph, et de se contenter de le jeter dans une citerne qui était sans eau, d'où il espérait ensuite le retirer en secret. Ils suivirent cet avis, et descendirent Joseph dans une vieille citerne ; mais ils l'en retirèrent peu après pour le vendre à des marchands Ismaélites qui pas-

sèrent par hasard par le même chemin où ils étaient. Ils trempèrent sa robe dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à Jacob pour lui faire croire qu'il avait été dévoré par une bête sauvage. Jacob reconnaissant cette robe déchira ses vêtements, et pleura son fils Joseph, sans vouloir recevoir aucune consolation.

Ainsi Joseph, qui avait prévu en songe sa grandeur future, ne prévit pas sa captivité ; et Dieu, qui lui révélait les choses les plus éloignées, ne lui découvrit point les maux qui étaient près de fondre sur lui. Il céda pour un temps à l'envie de ses frères, pour être en ce point la figure de Jésus-Christ, et la consolation de tous les bons, qui devaient dans toute la suite des siècles être exposés à l'envie des méchants, et à la conspiration de leurs propres frères.

La douleur de Jacob, qui était si juste, est néanmoins, selon saint Ambroise, d'une grande instruction pour tous les pères ; car il pleura la mort d'un fils qu'il aimait : il ne le pleura peut-être que parce qu'il l'avait trop aimé, et que cet amour excessif avait été cause de sa perte, puisqu'il avait aigri contre Joseph l'envie de ses autres frères. Il est bon d'aimer ses enfants, dit ce saint Père ; il est juste même d'aimer davantage ceux qui ont plus de vertus ; mais il est dangereux de témoigner au dehors ce discernement, qui peut nuire à celui

même qu'on aime, par la colère des autres qui voient qu'on le préfère à eux. On ne peut rien procurer de plus précieux à un enfant que l'amour de ses frères. Il ne faut pas s'étonner, dit ce saint Père, si une terre ou quelque bien particulier qu'on donne à un fils que l'on aime plus que les autres, excite l'envie de ses frères, puisqu'une robe que Jacob donna à son fils, un peu plus belle que celle des autres, commença à exciter en eux cette horrible aversion qui les porta jusqu'à devenir les meutriers de leur frère : le plus modéré d'entre eux ayant contribué à lui faire perdre la liberté, de peur que les autres ne lui ôtassent la vie.

94.—JOSEPH RECONNU PAR SES FRÈRES.

La famine, qui croissait de jour en jour, fit bientôt résoudre Jacob à laisser aller Benjamin en Egypte, de peur de voir mourir de faim celui dont il craignait que l'absence ne le fît mourir de douleur. Juda aida beaucoup à arracher ce consentement de Jacob, et lui promit de veiller sur Benjamin, et de le lui ramener. Ils partirent donc avec des présents pour Joseph, qui ayant vu ses frères et le petit Benjamin, donna ordre qu'on les fît entrer et qu'on préparât un festin. Ils ne comprirent pas la raison de ce traitement. La crainte les saisit d'abord, à cause de

l'argent qu'on avait trouvé la première fois dans leurs sacs ; et pour prévenir la prison ils dirent à l'intendant de Joseph qu'ils rapportaient cet argent. Lorsque cet intendant les consolait, et qu'il leur eut fait voir Siméon, leur frère, Joseph entra pour se mettre à table. Ils l'adorèrent et lui offrirent leurs présents, que Joseph reçut de bon cœur. Il leur parla avec douceur, et leur demanda des nouvelles de leur père. Mais la vue de son jeune frère, qui était comme lui fils de Rachel, le toucha sensiblement ; et après lui avoir souhaité les bénédictions du Ciel, les larmes qui témoignaient sa tendresse l'obligèrent de se retirer pour pleurer avec plus de liberté. Etant rentré aussitôt avec un visage ouvert, il se mit à table, et y fit mettre ses frères. Ce jour se passa dans la joie ; et lorsque les frères de Joseph étaient près de s'en retourner, Joseph fit remplir leurs sacs de blé, et remettre leur argent comme la première fois ; mais il commanda qu'on mît sa coupe dans le sac de Benjamin. A peine étaient-ils partis, qu'il fit courir après eux l'intendant de sa maison, qui se plaignit de ce qu'ils lui rendaient le mal pour le bien, ayant volé la coupe de son maître. Ils s'excusèrent tous de ce crime, et ils consentirent que celui qui se trouverait coupable de vol demeurât prisonnier. On visita les sacs, et l'on trouva enfin la coupe dans le sac de Benjamin. Tous les autres furent alors

dans une étrange consternation. Ils s'offrirent de demeurer prisonniers au lieu de Benjamin. Juda fit plus d'instances que les autres ; il représenta hardiment à Joseph la promesse qu'il avait faite à son père de lui ramener Benjamin, et il l'assura qu'il ne pourrait apprendre qu'un fils qui lui était si cher fût demeuré captif, sans qu'il fût en danger de perdre la vie. Enfin Joseph, ne pouvant plus se retenir, commanda à tout le monde de sortir, et, étant seul avec ses frères, il jeta un grand cri, et leur dit qu'il était Joseph. Ils furent aussitôt remplis de frayeur et d'étonnement. Mais Joseph, pour les consoler, leur dit que c'était par un ordre particulier de Dieu qu'ils l'avaient traité de la sorte, et qu'il était venu dans ce pays pour les sauver de la famine. Il les embrassa tous, et leur dit qu'ils se hâtassent de porter cette nouvelle à leur père, afin de le faire venir avec toute sa famille dans les chariots que Pharaon, ravi de ce qui venait d'arriver, leur fit donner avec une magnificence digne d'un prince qui reconnaissait l'obligation qu'il avait à un si sage ministre.

Cette histoire fait voir d'elle-même, comme disent les saints Pères, quelle était la douceur de ce saint patriarche, et combien il doit apprendre aux chrétiens à oublier les injures. Il excuse lui-même ceux qui l'avaient offensé ; et bien loin de leur en faire le moindre reproche, il tâche de dissiper

la frayeur dont la vue de leur crime les remplissait. Ayant une souveraine puissance pour les punir, il ne l'emploie que pour leur faire du bien ; et au lieu d'un visage de colère, ils ne voient en lui que des marques de tendresse. La charité de ce saint a été une admirable figure de cette prodigieuse bonté de Jésus-Christ, qui, ayant été vendu par ses propres frères, non-seulement leur a pardonné une mort si cruelle, mais a rendu encore le sang même qu'ils avaient versé le prix de leur rédemption, et la guérison de leurs plaies.

95.—LA MANNE.

Le passage si miraculeux de la mer Rouge remplit les plus insensibles d'entre les Juifs d'admiration et de reconnaissance. Ils se joignirent à Moïse, qui chanta à Dieu un excellent cantique d'action de grâces, pour nous apprendre à fuir l'ingratitude dans les biens que Dieu nous fait. Marie sa sœur assembla de même les femmes, qui chantèrent sur la harpe et sur les tambours des hymnes de réjouissance. Mais lorsqu'ils furent délivrés de ces ennemis, la faim qui les pressait dans la solitude les jeta bientôt dans le murmure contre Moïse, qu'ils voulaient rendre responsable de tous les maux qui leur arrivaient. Après que ce fidèle ministre du Sei-

gneur eut représenté au peuple que ces plaintes retombaient sur Dieu même, il leur promit néanmoins que Dieu leur donnerait à manger. Il le fit en effet ; et dès le soir même il fit venir dans leur camp une grande quantité de cailles, et le lendemain matin il fit pleuvoir la manne sur la terre, qu'il leur envoya depuis pendant les quarante ans qu'ils demeurèrent dans le désert. Les Juifs furent surpris lorsqu'ils virent la terre couverte de cette divine nourriture ; et comme ils en témoignèrent leur étonnement, Moïse leur répondit que c'était là le pain que Dieu leur envoyait du ciel. Il leur ordonna de venir tous les matins, avant le lever du soleil, ramasser cette manne, pour apprendre, comme dit l'Ecriture, à prévenir le lever du soleil, et à bénir Dieu de grand matin, en lui rendant grâces de ses soins ; car, lorsque le soleil était un peu avancé, il n'était plus temps d'aller recueillir la manne, et elle se fondait. Moïse leur défendait aussi d'en garder pour le lendemain, Dieu voulant que les hommes apprissent dès lors à n'être inquiets que du jour présent, et à laisser le soin du lendemain à sa providence. Enfin il leur dit que, pour observer plus religieusement le jour du Sabbat, ils eussent soin, le jour précédent, d'en ramasser pour deux fois ; elle ne se corrompait point alors comme celle qu'on gardait les autres jours.

Cette figure marque visiblement l'Eucharistie, comme Jésus-Christ le témoigne lui-méme dans l'Evangile. Et l'on peut dire que, quelque admirable que fût cette nourriture des Juifs, ils n'ont eu en ce point, non plus que tous les autres, aucun avantage sur les Chrétiens, qui ont plus véritablement qu'eux la manne du ciel et le pain des Anges, que Jésus-Christ donne à ceux qui sont sortis d'Egypte, c'est-à-dire de la corruption du monde, et dont il les console et les soutient dans le désert de cette vie, jusqu'à ce qu'ils entrent dans la véritable terre promise, comme les Juifs furent soutenus de la manne jusqu'au moment où ils entrèrent dans la terre de Chanaan. C'est pourquoi les Chrétiens sont obligés de ménager cette grâce, mieux que ne firent autrefois les Juifs, et d'éviter, pour cette nourriture céleste, le dégoût que les Juifs témoignèrent pour la manne ; car, de quelque admiration que les Juifs fussent frappés en la recevant, ils s'y accoutumèrent bientôt ; et ils préférèrent depuis à cette nourriture miraculeuse les poireaux et les oignons de l'Egypte.

Cette injure qu'ils firent à la manne est l'image de celle que les Chrétiens font à J.-C. dans son Sacrement, lorsqu'ils osent s'approcher de cette nourriture sacrée, sans s'éprouver eux-mêmes, sans discerner le corps du Seigneur, et que, mêlant les viandes de l'Egypte avec le pain de J.-C., ils tâchent d'allier ensemble le ciel et la terre.

96.—SAMUEL DONNÉ A HÉLI.

Samuel devant un jour paraître avec un grand éclat de sainteté dans le monde, Dieu l'y disposa dès sa plus tendre enfance. Anne, sa mère, qui est, comme dit saint Chrysostôme, plus illustre pour avoir eu un tel fils que si elle avait été mère du plus grand prince du monde, après avoir passé une grande partie de sa vie dans la stérilité, conjura Dieu avec de si ardentes prières, qu'enfin elle obtint de lui cet enfant, qui fut le fruit de sa piété et la récompense de sa foi. Comme cette sainte mère savait qu'il ne lui venait que de Dieu, elle n'hésita point à le lui rendre. Elle ne se contenta pas d'offrir, au lieu de lui, de l'argent, ou de ne l'offrir que pour quelques années; mais elle le consacra pour toute sa vie au Seigneur. Dès qu'elle eut sevré ce fils, qui était toute son affection, la reconnaissance qu'elle avait de la grâce que Dieu lui avait faite en le lui donnant, la pressa de le lui aller promptement offrir; et, par un désintéressement qui doit être considéré de toutes les mères chrétiennes, elle alla, contre tous les mouvements de la nature, et contre les apparences de la raison, le consacrer à Dieu dans sa plus tendre enfance. Elle le laissa entre les mains d'Héli le grand-prêtre, sans plus le regarder comme lui appartenant. Ainsi son sacrifice approcha en quelque sorte du

sacrifice d'Abraham, puisque, abandonnant son fils à Dieu, elle ne crut faire autre chose que de rendre à Dieu ce qui était à lui, et qu'elle ne put retenir sans une espèce de sacrilége. Dieu bénit la piété de la mère en répandant une abondance de grâces sur le fils. Et lorsqu'à l'âge de douze ans il était au service d'Héli, le grand-prêtre, et attaché au ministère du temple, où il couchait auprès de l'arche, Dieu le favorisa d'une révélation par laquelle il fit juger d'abord ce qu'il devait être un jour. Il l'appela par trois fois durant la nuit, lorsqu'il dormait; et comme Samuel croyait que c'était la voix du grand-prêtre, il alla demander chaque fois ce qu'il désirait de lui. Mais enfin la quatrième fois Dieu lui parla, et lui prédit les malheurs étranges qu'il allait faire tomber sur Héli et sur toute sa famille. Il lui dit qu'il ne pouvait plus souffrir la malheureuse négligence de ce père lâche, qui sachant les désordres de ses enfants, et voyant en combien de manières ils profanaient tous les jours la sainteté de son temple et de son autel, se contentait de leur en faire de petites réprimandes, au lieu d'être animé d'un saint zèle pour les intérêts de Dieu contre ses propres enfants. Et il lui déclara que les crimes de la maison de ce grand prêtre étaient tels, qu'ils ne pouvaient plus être expiés par la multitude des sacrifices qu'il lui offrait. Quelque instance que

fit Héli le lendemain pour savoir du jeune Samuel ce que Dieu lui avait dit durant la nuit, il lui arracha avec peine ce que son respect pour ce pontife lui voulait faire cacher. Héli, connaissant enfin la justice de l'arrêt de Dieu, vit trop tard qu'il ne suffit pas à un père d'être bon lui-même, s'il ne travaille encore à rendre bons ses enfants, et se disposa à souffrir avec une humble soumission la peine qu'il avait méritée par la mauvaise éducation de ses enfants.

Il y a, dit saint Grégoire, beaucoup d'imitateurs d'Héli, et dans les maisons particulières des chrétiens, et dans l'Eglise, c'est-à-dire en la personne de ses Pasteurs, à l'égard de leurs enfants spirituels, qu'ils laissent vivre dans le désordre avec une complaisance cruelle, comme dit saint Grégoire, et pour ceux qui en usent et pour ceux qui dissimulent les plaies qu'ils devraient guérir, puisque, ainsi qu'il paraît par cette excellente figure, elle ne peut servir qu'à attirer les jugements de Dieu sur la personne des uns et des autres.

97.—PÉNITENCE DE DAVID.

David, ayant commis deux grands crimes, fit voir, par le peu de soin qu'il eut de se relever de cette chute, les profondes ténèbres que le péché

jette dans l'âme de ceux mêmes qui sont les plus saints. Il demeura en paix pendant une année dans un si grand désordre,—si la paix néanmoins peut être dans un cœur qui a offensé Dieu d'une manière si criminelle. Mais lorsqu'il était dans cet oubli de Dieu et de lui-même, Dieu eut pitié de lui, et lui envoya Nathan, son prophète, pour lui ouvrir les yeux, et pour lui faire sentir la plaie qui lui était inconnue.

Ce saint prophète, ayant reçu de Dieu une commission si pénible, fit voir, par la manière adroite dont il parla d'abord, avec quelle sagesse on doit épargner les personnes qui sont dans le rang de David, en ne les rebutant pas par des paroles trop sévères et trop aigres. Nathan usa de la parabole d'un homme qui ayant beaucoup de brebis en ôta une à un pauvre qui n'avait que celle-là, et qu'il aimait uniquement. Ce prince, qui n'était pas encore aveuglé dans ce qui ne le regardait pas, prononça la sentence contre lui-même, sans le savoir, en la prononçant contre cet homme; car le prophète, n'usant plus de déguisement, lui dit, avec une gravité digne de celui dont il était le ministre, que c'était lui-même qui était cet homme. Il lui représenta les biens que Dieu lui avait faits, et les maux dont il l'avait délivré, en le retirant des mains de Saül. Il lui fit voir quel outrage il faisait à Dieu en payant tant de grâces d'une si grande ingratitude.

David alors rentra en lui-même. Il ne s'irrita point contre la vérité, lors même qu'elle le condamnait. Il ne s'aigrit point contre le prophète qui la lui représentait sans le flatter, et il ne lui demanda pas, comme remarque saint Augustin, qui il était pour oser reprendre son prince, et pour examiner la vie de son souverain. Il oublia en ce moment qu'il était roi, pour se souvenir seulement qu'il était pécheur. La parole qu'il prononça : « J'ai péché contre le Seigneur, » fut en lui une parole de pénitence plus sincère qu'elle n'avait été en Saül, et qu'elle n'est aujourd'hui en plusieurs chrétiens. Il embrassa avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir arriver à sa propre famille, et regarda cette longue suite de malheurs qu'on lui marqua, comme un moyen favorable de satisfaire à Dieu et d'apaiser sa colère.

Mais, en voyant avec un regret, une douleur amère en quel état il était tombé, il ne se désespéra point, comme remarque S. Chrysostôme, qui admire en cela le grand courage de ce prince et sa grande confiance en Dieu ; mais dès qu'il reconnut sa faute, il travailla, sans s'inquiéter, à à la réparer le mieux qu'il lui fut possible, par une pénitence qui dura autant que sa vie, et qui a fait dire à saint Ambroise que plusieurs imitent David dans son péché, mais que peu l'imitent dans sa pénitence.

98.—LES INFIRMES ET LES PETITS MOQUEURS.

J'ai fait hier, mes amis, la plus singulière de toutes les rencontres : un boiteux, un sourd, un aveugle et un manchot se promenant ensemble. Vous riez déjà ? Attendez la fin de mon histoire. Après leur promenade dans le *Jardin du Fort*, ces quatre personnages vinrent s'asseoir sur un banc de la *Terrasse Durham* (*a*), en face de quelques jeunes garçons joyeusement occupés de toupies, de cerceaux, de cordes et de volants.

Assis à côté des quatre promeneurs, je regardais en souriant jouer les enfants, et les enfants en souriant me regardaient aussi ; mais je m'aperçus à l'instant que leurs sourires et leurs regards étaient bien un peu pour le manchot, le boiteux et leurs compagnons.—Vous riez encore ? Laissez-moi donc terminer mon récit.

Un instant plus tard, je vis un des enfants parler bas à l'oreille d'un autre, celui-ci éclater de rire, parler à son tour en cachette au troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que la bande joyeuse, comme inspirée d'une même pensée, se réunît en un groupe serré pour se concerter ensemble, je ne savais trop sur quel nouveau jeu.

(*a*) Ce sont les noms des deux principales places publiques de la ville de Québec.

Enfin, un des conspirateurs vint, sa toupie d'une main et le cordon de l'autre, dire au manchot d'un air malin :

« Voulez-vous la faire aller ? »

Et il prit la fuite en éclatant de rire.

Le second espiègle vint ensuite dire au boiteux :

« Voulez-vous jouer aux barres ? »

Et sans attendre de réponse, il s'enfuit à toutes jambes.

Le troisième, à son tour, arriva et dit au sourd et muet, qui dans ce moment tirait sa montre :

« Dites-moi, je vous prie, quelle heure est-il ? »

Et comme le muet levait la main pour indiquer l'heure par le nombre de ses doigts, le petit garçon, croyant qu'il allait pleuvoir des soufflets, courut se mettre à l'abri derrière ses compagnons.

Enfin, le quatrième s'enhardit et vint jeter ces paroles à l'oreille de l'aveugle :

« Voulez-vous jouer avec moi au volant ? »

—Je suis aveugle, répondit le vieillard.

—N'importe ! vous mettrez vos lunettes !

Et toute la bande enfantine partit d'un grand éclat de rire.

Vous aussi, mes enfants, vous riez ? Eh bien ! riez, riez bien fort, car voici la fin de mon histoire : ces enfants étaient de petits polissons et vous êtes des méchants ! Quoi ! vous riez parce que quatre infortunés se trouvent réunis ? Vous

riez parce qu'on les insulte ? Ah ! sans doute vous auriez aimé vous trouver là pour participer à la fête ; toujours est-il certain que vous avez ri des infirmités des uns et de la méchanceté des autres ; voilà pourquoi je vous dis que vous êtes des moqueurs et des méchants. Ce que j'ai voulu vous montrer par mon histoire, c'est que la plupart des enfants aiment beaucoup à railler et surtout à railler les personnes contrefaites. Or, s'il est quelque chose dont on puisse se moquer avec raison, c'est précisement de ces moqueurs eux-mêmes : n'est-il pas bien ridicule, en effet, de voir de petits êtres rire de personnes plus âgées, plus instruites et plus capables qu'eux ? N'est-ce pas pitié que de petits personnages de trois ou quatre pieds de haut se croient quelque chose parce qu'ils ont deux bras entiers, deux jambes droites, des yeux perçants et une bonne langue ? Un fou, un mendiant, un bandit n'en ont-ils pas autant ? Ne faudrait-il pas fouetter de petits nains qui tournent en ridicule cet homme parce qu'il lui manque la faculté de voir ou d'entendre ?

Et qui donc a donné à ces jeunes moqueurs les yeux et la langue dont ils sont si fiers ? N'est-ce pas Dieu ? Ont-ils donc fait la moindre des choses pour mériter et obtenir ces dons ? De même, qui donc a privé ce pauvre aveugle et cet infortuné muet de l'usage des yeux et de la langue ? N'est-ce pas ce même Dieu ? Sans doute ;

en sorte que ces enfants orgueilleux de posséder ce qu'ils n'ont pas même demandé, en se moquant des infirmes, se moquent du Créateur qui les a faits.

Oui, la moquerie est un penchant bas, méprisable, lâche, qui mérite la honte qu'il veut déverser sur ses innocentes victimes, et vous allez voir que ce n'est pas moi, mais Dieu lui-même qui porte ce jugement sévère.

99.—ENFANTS DÉVORÉS PAR DES OURS.

Un jour, le prophète Elisée montait à pied une côte rapide, au sortir de la ville de Jéricho. L'ardeur du soleil, la raideur de la pente, l'âge avancé du prophète (il était chauve), tout contribuait à rendre sa marche lente et pénible. Appuyé sur un bâton, se reprenant de temps à autre pour respirer, il gravissait la montagne avec peine, lorsqu'une bande de jeunes garçons, échappés de la maison paternelle pour courir les champs, se trouvèrent au même instant que le prophète au sommet de la colline. Ils étaient jeunes, et d'ailleurs ils étaient à la descente ; il leur parut donc très-plaisant qu'un homme fait eût tant de peine à marcher, et comme du haut de la montagne leurs regards tombaient sur sa tête, privée de chevelure et brûlante au soleil, ils

se mirent à lui crier, en riant tous ensemble : « Montez, chauve, montez ! »

Essoufflé par la marche, Elisée ne put d'abord rien répondre, et les enfants, encouragés par son silence, recommencèrent leurs railleries.

Quand le prophète eut atteint le sommet, il se retourna gravement vers ces jeunes moqueurs pour les réprimander ; mais avant qu'il eût ouvert la bouche, ce cri vint encore frapper son oreille : « Montez, chauve, montez ! » Alors le vieillard, indigné contre ces insolents qui ne craignaient pas même d'insulter Dieu dans la personne de son prophète, les maudit au nom de l'Eternel. A sa malédiction, ces jeunes impies répondirent par des rires moqueurs et descendirent en courant dans la plaine. Déjà ils se croyaient à l'abri de la colère d'Elisée et s'amusaient à le contrefaire, lorsque de la forêt voisine s'élancèrent sur eux deux ours énormes.

Les rires s'effacent de leurs lèvres, leurs genoux tremblent, ils veulent fuir, mais les jambes leur manquent ; ils tentent de monter sur les arbres, mais leurs bras retombent sans vigueur, la crainte paralyse même leur langue. Pendant ce premier effroi, les deux monstres ne perdent pas leur temps ; ils enfoncent leurs dents meurtrières à droite et à gauche ; de leurs pattes puissantes ils déchirent, étranglent ces faibles créatures, et laissent enfin quarante-deux cada-

vres étendus sur la terre où quelques minutes auparavant quarante-deux voix criaient: « Montez, chauve, montez ! »

Rappelez-vous toujours cette histoire, mes amis ; et quand vous verrez un homme à la tête chauve, dites-vous : Tel était le prophète Elisée ; quand vous rencontrerez un aveugle, dites-vous : Semblables étaient le saint patriarche Isaac, le père de Tobie, Homère le grand poëte grec, etc. Dans ces hommes aux membres engourdis ou tremblants, sachez voir l'image du paralytique qui, par sa foi, obtint de Notre-Seigneur Jésus-Christ le pardon de ses péchés ; dans le boiteux, reconnaissez le frère de l'impotent guéri par saint Pierre et bénissant Dieu dans le temple : ainsi vous apprendrez à respecter toutes les infirmités et, au besoin, à leur porter secours.

100.—AVIS DE TOBIE A SON FILS.

Tobie, croyant que Dieu devait bientôt le retirer du monde, appela son fils, et lui donna d'excellentes instructions, qu'on peut appeler la règle et l'abrégé de ce qu'un père sage et pieux doit recommander à ses enfants.

« Mon fils, lui dit ce saint homme, écoutez mes « paroles, et gardez-les dans votre cœur comme « le fondement sur lequel vous établirez votre « conduite.

« Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps, et honorez votre mère tous « les jours de sa vie ; car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert et à combien de « périls elle a été exposée pour vous ; quand elle « aura aussi elle-même achevé le temps de sa vie, « ensevelissez-la auprès de moi.

« Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre « vie ; gardez-vous de consentir jamais à aucun « péché, et de violer les préceptes du Seigneur « notre Dieu.

« Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez « point vos yeux d'aucun pauvre ; car si vous en « usez ainsi, le Seigneur ne détournera point « non plus vos yeux de dessus vous.

« Soyez charitable en la manière que vous le « pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup ; si vous avez peu, ayez soin de « donner ce peu même de bon cœur : car vous « amasserez ainsi un grand trésor et une grande « récompense pour le jour de la nécessité ; parce « que l'aumône délivre de tout péché et de la « mort, et qu'elle ne laissera pas tomber l'âme « dans les ténèbres ; l'aumône sera le sujet d'une « grande confiance devant Dieu, pour tous ceux « qui l'auront faite.

« Veillez sur vous, mon fils, pour vous garder « de toute impureté. Ne souffrez jamais que l'orgueil domine ou dans vos pensées ou dans vos

« paroles ; car c'est par l'orgueil que tous les « maux ont commencé.

« Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, « payez-lui aussitôt ce qui lui est dû pour son « travail, et que la récompense du nécessiteux « ne demeure jamais chez vous. Prenez garde « de ne jamais faire à un autre ce que vous seriez « fâché qu'on vous fît.

« Mangez votre pain avec les pauvres et avec « ceux qui ont faim, et couvrez de vos vêtements « ceux qui sont nus. Gardez-vous de manger et « de boire avec les pécheurs.

« Demandez toujours conseil à un homme sage. « Bénissez Dieu en tout temps, et demandez-lui « qu'il vous conduise, et que tous vos desseins « demeurent fermes en lui.

« Ne craignez point, mon fils : il est vrai que « nous sommes pauvres ; mais nous aurons beau- « coup de biens si nous craignons Dieu, si nous « nous éloignons de tout péché, et si nous faisons « de bonnes œuvres. »

101.—JOB SUR LE FUMIER.

Le saint homme Job, qui est devenu si fameux par son humble patience, avait, durant toute sa vie, allié deux choses bien difficiles : une grande vertu avec de grandes richesses. Il était, dit l'Ecriture, juste, simple et craignant Dieu. Il ne

se contentait pas de se retirer du mal, mais il ne se lassait point d'instruire aussi ses enfants dans la crainte de Dieu et lui offrait souvent des sacrifices pour les péchés secrets qu'ils auraient pu commettre. Le démon ne put souffrir une si grande vertu sans entreprendre de l'ébranler. Il osa porter ses calomnies jusqu'à Dieu même, et ne trouvant rien dans la vie de Job qu'il pût blâmer, il accusa ses intentions cachées, prétendant qu'il ne servait Dieu qu'à cause des avantages temporels qu'il en recevait. Dieu, pour confondre ce calomniateur, lui donna la puissance de ravir au saint homme tout son bien. Le démon usa de ce pouvoir avec toute sa fureur et sa malice ; et pour mieux accabler Job par une multitude de malheurs subits, il fit en même temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses brebis par le feu du ciel, emmener ses chameaux par les ennemis, et mourrir tous ses enfants sous les ruines d'une maison qu'il fit tomber pendant qu'ils étaient à table.

Job reçut tout à la fois ces tristes nouvelles sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna en terre, il bénit Dieu et dit ces paroles, qui depuis sont devenues si célèbres : *Dieu me l'a donné ; Dieu me l'a ôté ; il en est arrivé comme il a plu au Seigneur ; que son saint nom soit béni.* L'innocence, que ce saint homme conserva en cette rencontre, et qui ne servit qu'à rendre sa

vertu plus pure, plus ferme et plus éclatante, augmenta la fureur du démon. Il demanda encore à Dieu le pouvoir de le frapper dans sa chair, parce qu'il ne peut rien contre les saints, qu'autant que Dieu le lui permet. Dieu lui accorda sa demande, pour confondre encore plus sa malignité et pour faire voir qu'il n'y avait rien que de très-sincère dans la vertu de son serviteur; mais il lui ordonna de conserver sa vie. Alors le démon frappa Job d'un ulcère épouvantable qui couvrit tout son corps. Privé de tous ses biens, il fut réduit à s'asseoir sur un fumier et à racler avec un morceau de pot de terre la pourriture qui sortait de ses plaies, et les vers qui s'y formaient. Il ne lui restait alors de tout ce qu'il possédait autrefois dans le monde que sa femme seule, qui lui fut un nouveau sujet d'affliction ; car, cette femme s'étant persuadée, à la vue des malheurs qui arrivaient à son mari, que la piété de ce saint homme était inutile, tâcha, par ses discours et ses reproches, de le porter au désespoir et au blasphême contre Dieu : mais Job se contenta de lui dire : *Vous parlez comme une femme insensée ; puisque nous avons reçu le bien de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi des maux ?*

Cependant trois amis de Job, ayant appris les malheurs qui lui étaient arrivés, partirent chacun de leur pays, ayant pris jour pour le venir

voir ensemble et le consoler. Dès qu'ils l'eurent aperçu de loin, ils commencèrent à verser des larmes, et à témoigner, par toutes les marques les plus sensibles, la part qu'ils prenaient à son affliction. Mais, lorsqu'ils virent de plus près l'état pitoyable où ce saint homme était réduit, ils demeurèrent comme interdits; en sorte qu'ils restèrent assis auprès de lui sur la terre pendant sept jours et sept nuits, sans pouvoir lui dire une parole. Ils ne rompirent enfin ce long silence que pour lui causer un nouveau surcroît d'affliction; car Job ayant commencé à parler, et à représenter par de fortes expressions l'excès de sa douleur, ses amis, qui ne jugeaient de l'état où ils le voyaient que par des vues purement humaines, s'efforcèrent de lui prouver, par de longs discours, qu'il fallait qu'il eût commis de grands crimes, et que les maux dont il était accablé ne pouvaient être que les effets de la colère de Dieu justement irrité contre lui. Job fut extrêmement sensible à ces reproches; il avoua qu'à la vérité personne n'était entièrement exempt de péché devant Dieu; que quand il reconnaîtrait en soi quelque trace de justice, il n'oserait pas répondre à un juge si éclairé, et qu'il le conjurait humblement de lui pardonner; mais il ajouta que, quand Dieu même lui ôterait la vie, il ne laisserait pas d'espérer en lui; qu'il savait que son rédempteur était vivant; que son corps,

malgré toute la pourriture dont il était couvert, ressusciterait au dernier jour, et serait rétabli dans sa première vigueur ; qu'en cet état il aurait le bonheur de voir son Dieu, et que cette espérance, qui faisait toute sa consolation, demeurerait toujours dans son cœur. Il crut cependant devoir justifier son innocence attaquée par les jugements téméraires de ses amis ; mais il se serait inutilement efforcé de persuader ces esprits prévenus, si Dieu même n'eût parlé en sa faveur.

Dieu déclara donc qu'il était en colère contre les amis de Job à cause des discours qu'ils avaient tenus ; il justifia son serviteur des reproches qu'on lui avait faits et il nous apprit par-là qu'il envoie quelquefois des afflictions aux justes, non pour punir leurs péchés, mais pour exercer leur vertu, et donner lieu à leur mérite. Il déclara encore qu'il ne pardonnerait aux amis de Job, qu'à la prière de son serviteur. Ensuite Dieu rendit au saint homme, avec la santé du corps, le double de toutes les richesses que le démon lui avait enlevées ; il lui donna un nombre d'enfants égal à celui qu'il avait perdu, et il y ajouta une longue et heureuse vieillesse : en sorte que ce saint homme vécut encore jusqu'à cent quarante ans ; il eut la consolation de voir les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération. Mais comme il n'avait pas souffert en vue de ces avantages

temporels, nous ne devons aussi les regarder que comme une faible image de la gloire dont Dieu couronne la patience dans le ciel : gloire ineffable, que Jésus-Christ a proposée à ses disciples comme le vrai prix de leurs travaux et de leurs souffrances.

102.—LES ENFANTS DANS LA FOURNAISE.

Le roi Nabuchodonosor ayant fait faire une grande statue d'or, haute de soixante coudées et large de six, commanda à tous ses sujets de l'adorer. Quelques esprits envieux, ayant pris occasion de cet édit du roi d'observer les trois jeunes hommes hébreux, Ananie, Mizaël et Azarie, dont la grande élévation leur déplaisait, les accusèrent devant le roi de ne pas adorer la statue comme tous ses autres sujets. Ce prince fut fort irrité de ce rapport ; mais sa colère n'étonna point ces jeunes hommes, qui représentèrent humblement au roi que le Dieu qu'ils adoraient pourrait bien, s'il le voulait, les tirer d'entre ses mains ; mais que, quand même il ne lui plairait pas de le faire, ils n'adoreraient pas néanmoins sa statue ni ses autres dieux. Nabuchodonosor ne put souffrir cette fermeté si grande ; se croyant méprisé par ces jeunes hommes, qui ne lui pré-

féraient que Dieu seul, il les fit jeter dans une fournaise ardente. Mais Dieu vérifia alors à la lettre ce qu'il avait dit par son serviteur David, qu'il se trouverait avec ceux qui seraient dans l'affliction.

L'ange du Seigneur parut visiblement dans la fournaise avec ces trois jeunes hommes, et il arrêta la violence du feu, qui épargna même leurs habits et ne consuma que leurs liens. Ils trouvèrent une douce rosée au milieu des flammes : et, brûlant dans le cœur d'un feu plus ardent que n'était celui qui les environnait au dehors, ils rendirent grâces à Dieu d'une protection si visible, et invitèrent toutes les créatures à le bénir avec eux. Le roi, surpris de ce miracle, les fit sortir de cette fournaise, et il commanda à tout son peuple d'adorer le Dieu que ces jeunes hommes servaient, par un édit solennel conçu en ces termes : « Le Dieu très-haut a fait en mon royaume des merveilles et des prodiges ; c'est pourquoi nous avons résolu de publier ses merveilles, parce qu'elles sont étonnantes, et ses prodiges, parce qu'ils sont grands. Son royaume est un royaume éternel, et sa puissance s'étend dans la succession de tous les siècles. »

Les saints Pères remarquent que ces jeunes hommes dans la fournaise sont les images des saints dans l'affliction. Le feu ne brûle que leurs liens ; l'affliction, de même, ne consume que ce

qu'il y a de faible et de moins pur dans les serviteurs de Dieu : un ange descend avec eux dans une fournaise ; Dieu est lui-même dans le cœur de ceux qui souffrent pour lui. Et comme le feu de la fournaise devint une rosée pour ces saints, et ne consuma que ceux qui les y avaient jetés, ainsi les maux des justes les consolent et les sanctifient, et ne retombent que sur ceux qui les font souffrir. Mais ces punitions étaient autrefois extérieures et visibles, au lieu que maintenant elles sont tout intérieures et invisibles.

103.—DANIEL DANS LA FOSSE AUX LIONS.

Darius Médus, oncle de Cyrus, étant devenu maître de tous les Etats de Balthasar, honora le prophète Daniel et le regarda toujours comme un homme rempli de l'esprit de Dieu, parce qu'il savait ce qu'il avait autrefois prédit à Nabuchodonosor et à Balthasar son petit-fils ; il eut même la pensée de l'établir sur tout son royaume. Mais s'il put l'élever en honneur, il ne put le délivrer de l'envie que les autres seigneurs de la cour conçurent de son élévation. Comme sa vie était irréprochable, et qu'ils voulaient néanmoins le faire périr par les formes de la justice, ils tâchèrent de le surprendre en un point où la loi de son Dieu l'empêcherait de se soumettre.

Ils persuadèrent donc au roi de faire publier une déclaration par laquelle il punissait de mort tous ceux qui, durant trente jours, feraient quelque prière à tout autre qu'à lui seul. Quoique cette loi fût impie en elle-même, et qu'elle n'eût été faite que contre Daniel, il n'y eut néanmoins que Daniel qui crût n'y pouvoir obéir, car, préférant la loi de Dieu à celle des hommes, on le vit à son ordinaire ouvrir trois fois le jour les fenêtres de sa chambre pour se retourner vers Jérusalem et adorer Dieu. Ses ennemis, qui l'observaient, le déférèrent au roi comme un rebelle. Ce prince, qui aimait Daniel, tâcha de le délivrer de leurs mains ; mais ils insistèrent fortement, et lui représentèrent que, dès que le roi avait fait un arrêt, il ne pouvait plus le rétracter ; qu'il fallait donc que, selon sa déclaration, Daniel fût jeté dans la fosse aux lions pour être dévoré.

La faiblesse de ce prince fut plus grande que le désir qu'il avait de conserver Daniel, et il fit malgré lui descendre ce saint prophète dans la fosse (*a*), avec cette précaution qu'après qu'il y fut descendu, il voulut sceller la pierre qui en fermait l'entrée, parce qu'il craignait plus la cruauté des hommes que celle des lions mêmes, dont il espérait que Dieu délivrerait ce prophète.

(*a*) Daniel avait environ quatre-vingt-deux ans.

Il ne fut pas trompé dans son attente, car le lendemain, dès le point du jour, courant sur le bord de la fosse, il trouva Daniel plein de vie. Ce miracle le surprit d'une telle sorte, qu'il fit jeter en sa place tous ceux qui, par leur malignité, avaient cherché à procurer la mort à ce saint homme, et ils furent dévorés par les lions presque avant d'être descendus en bas.

Daniel, sortant de cette fosse, bénit Dieu, qui avait fermé la gueule des lions pour les empêcher de le dévorer; il apprit, comme dit saint Jérôme, à ceux que Dieu a délivrés d'une autre sorte de lions qui sont encore plus à craindre que ne l'étaient ceux de ce prophète, à louer Dieu d'une protection particulière, sans laquelle ils auraient succombé à la violence de leurs ennemis. Le péché a des dents de lion, comme dit l'Ecriture, et il imprime ses morsures, non sur le corps, mais sur l'âme même. Ainsi ceux que Dieu soutient dans l'affliction, et qu'il empêche de succomber au péché, sont délivrés encore plus que Daniel de la fureur des lions.

104.—MARTYRE DES MACHABÉES.

L'exemple du saint vieillard Eléazar eut la suite qu'il s'était proposée en se livrant à la mort, et on vit en même temps le même courage en de jeunes hommes, mais qui furent éprouvés

par des supplices encore plus grands. Ce sont ces sept frères fameux qu'on nomme ordinairement Machabées.

Antiochus, irrité de voir dans un âge si tendre tant de fermeté, et espérant que la rigueur des supplices l'affaiblirait, les fit tourmenter tous l'un après l'autre en présence de leur mère. On leur coupa la langue et les extrémités des mains et des pieds. On leur arracha la peau de dessus la tête ; et, lorsqu'ils n'étaient plus qu'un tronc informe et horrible à voir, on les faisait rôtir dans une chaudière où ils consumaient dans le feu ce qui leur restait de vie. Ils adorèrent la main de Dieu dans ces châtiments ; et, reconnaissant humblement qu'il les traitait comme leurs péchés le méritaient, ils rendirent à Dieu une vie qu'ils ne tenaient que de lui, espérant fermement qu'il la leur rendrait un jour. Ils parlèrent au roi avec une liberté sainte, lors même qu'ils étaient entre ses mains. Ils lui représentèrent les excès de sa cruauté. Ils lui dirent hardiment qu'il saurait un jour ce que c'est que de combattre contre Dieu, et qu'après avoir été ici l'instrument de sa justice contre son peuple, il serait ensuite la victime de son éternelle vengeance.

Le roi, encore plus aigri de leur fermeté au milieu des supplices, que de leurs justes remontrances, voulut au moins attirer par des caresses

le dernier de tous. C'est pourquoi il le mit entre les mains de sa mère, afin qu'elle lui persuadât d'obéir au roi. Cette femme incomparable, qui sera à jamais la gloire de son sexe et l'exemple de toutes les mères, prit son fils à part, et, bien loin de l'exhorter à sauver sa vie, elle lui fit voir si vivement le néant de tous les hommes et la grandeur de Dieu, qui seul mérite qu'on le craigne, que ce jeune homme, quittant sa mère, dit tout haut qu'il n'obéirait point au roi, mais à la loi de Moïse. Il menaça ce prince de la punition terrible qui lui était réservée, et il prédit que la colère de Dieu contre le peuple juif serait apaisée par son sang et par celui de ses frères. Les bourreaux épuisèrent sur ses membres tendres tout ce que la cruauté la plus ingénieuse peut inventer. Sa mort cruelle rassassia la fureur du roi et combla de consolations sa mère, qui suivit le même jour ceux qu'elle avait envoyés à Dieu avant elle, et mêla son sang avec le sang de ses enfants, dont elle avait été doublement la mère.

Cette sainte femme a été louée de tous les Pères comme une femme extraordinaire, et regardée comme la première cause, après Dieu, de la piété de ses enfants. Elle vit, sans s'ébranler, leurs supplices effroyables ; et elle se servit, pour les porter à la mort, de toutes ces marques de tendresse dont les autres mères se servent pour affai-

blir leurs enfants : elle étouffa, par sa grande foi, tous les sentiments de la nature, et sa seule crainte dans ce spectacle d'horreur fut de voir quelqu'un de ses enfants qui dégénérât de la piété des autres. Elle apprit excellemment aux mères chrétiennes que leur principale gloire est de rendre à Dieu ceux qu'elles ont reçus de lui, et d'élever leurs enfants d'une manière si sainte, qu'ils n'aiment la vie que pour la conserver à Dieu, et qu'ils ne craignent point la mort lorsqu'ils ne peuvent lui être fidèles qu'en perdant la vie.

105.—NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

En ce temps-là, (l'an du monde 4000) fut publié un édit de César-Auguste, pour faire le dénombrement de tous les sujets de l'empire. Comme chacun devait aller se faire enregistrer dans la ville dont il était originaire, Joseph partit de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée, à la ville de David, appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David. Etant arrivé dans cette ville avec sa sainte épouse, ils ne purent point trouver de place dans les hôtelleries, parce qu'ils étaient pauvres, ce qui les obligea de se retirer dans une étable ; et c'est là que Jésus, le Verbe *fait chair*, vint au monde ! Marie, sa mère, l'enveloppa de langes et le coucha dans

une crèche. Or il y avait, aux environs, des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Et tout à coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une clarté divine les environna, ce qui les remplit d'une grande frayeur. Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur ; et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. Au même instant, il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Dès que les anges se furent retirés, les bergers se dirent les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléhem, et voyons ce que le Seigneur nous a fait connaître. » S'étant donc hâtés d'y aller, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet enfant, et tous ceux à qui ils en parlèrent en furent aussi bien qu'eux dans l'admiration.

106.—IL LEUR ÉTAIT SOUMIS.

Quelle a été la conduite de Jésus-Christ depuis l'âge de douze ans jusqu'à trente ans ? L'Evangile nous l'apprend dans quatre mots : IL LEUR ÉTAIT SOUMIS ! Il était soumis à qui ? à Marie, qui assurément est la plus sainte, la plus élevée, la plus pure de toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre, mais qui cependant, quoique sa mère, est infiniment au-dessous de lui. Soumis à Joseph, qui, quoique saint et juste, n'était qu'un simple homme.

En quoi Jésus obéit-il ? Il obéit en tout : dans les choses les plus simples, les plus pénibles, les plus viles, les plus assujettissantes.

Comment obéit-il ? Il obéit promptement et sans retard, pleinement et sans restriction, cordialement et dans toute l'étendue de sa divine volonté ! Il obéit avec respect, regardant la volonté de Marie et de Joseph comme celle de Dieu son Père !

Combien de temps sacrifia-t-il à l'obéissance ? Toute sa vie n'a été qu'un acte d'obéissance : 1° Envers son Père céleste ; il lui obéit jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ! 2° Il a obéi à Joseph sans discontinuation : aussi longtemps que ce saint patriarche a vécu, il a vu son fils adoptif soumis à ses volontés. 3° Il a obéi à Marie, son auguste mère, pendant toute sa vie ;

et jusque sur le Calvaire, il lui a donné tous les témoignages de soumission et de déférence qu'un fils bien né doit à celle qui lui a donné le jour.

Réflexion.—Pourquoi Jésus-Christ a-t-il été si soumis et si obéissant ? Ah ! sans doute, c'est premièrement et avant tout pour la gloire de son Père, et ensuite pour nous donner de salutaires exemples ; c'est pour nous remettre nous-mêmes dans la voie de la soumission que nous devons à Dieu et à ceux qui tiennent à notre égard sa place sur la terre. C'est par une telle conduite et la pratique de ces vertus que Jésus vérifiait d'avance cette parole : Il a fait, et enseigné : il a enseigné ce qu'il fallait croire, et il a pratiqué lui-même ce qu'il a commandé ; et cela pour nous encourager et nous mériter les grâces dont nous aurions besoin pour marcher sur ses traces et sanctifier nos actions.

107.—L'ENFANT PRODIGUE.

Le Fils de Dieu, qui avait souvent exhorté les hommes à la pénitence, voulut encore leur montrer, par diverses paraboles, combien elle est agréable à Dieu et aux anges, car il propose tantôt la joie d'un pasteur qui a trouvé enfin une brebis qui s'était égarée, tantôt la joie d'une femme qui, après avoir longtemps cherché une pièce de monnaie qu'elle avait perdue, invite, lorsqu'elle l'a trouvée, ses voisins, pour s'en réjouir avec elle. Mais la figure la plus touchante que le Sauveur nous ait donnée sur ce sujet, est celle de l'Enfant prodigue.

Un homme, dit-il, ayant deux fils, le plus jeune des deux pria son père de lui donner la part qu'il pouvait prétendre à son héritage ; et s'étant retiré d'auprès de lui, il alla dans un pays éloigné, où il dissipa tout son bien en vivant dans la débauche. Une grande famine étant ensuite survenue, il en fut si pressé, que, ne pouvant plus résister, il s'attacha au service d'un des habitants de ce pays-là, qui l'envoya dans une maison de campagne pour y garder des pourceaux. Sa misère, en cette occupation déplorable, était si grande, qu'encore qu'il souhaitât avec passion de manger ce que les pourceaux mangeaient, personne néanmoins ne lui en donnait. Etant enfin rentré en lui-même, il dit, dans un profond sentiment de son état : « Hélas ! combien de mercenaires ont maintenant du pain avec abondance dans la maison de mon père, et moi, je meurs ici de faim ! » Et dans ce mouvement violent, il quitta le lieu où il était si misérable, pour aller trouver son père et lui confesser la faute qu'il avait faite.

Lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut ; et étant touché de compassion, il courut à lui et l'embrassa, ne rougissant point de le reconnaître pour son fils, et étouffant, par la joie qu'il avait de le posséder, le ressentiment de l'injure qu'il lui avait faite en se séparant de lui. Ce jeune homme, sentant alors plus vivement que jamais le mal qu'il avait fait en quittant un

si bon père, lui dit avec une profonde douleur : « J'ai péché, mon père, contre le Ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » Mais ce père charitable, voulant au contraire le rétablir dans la condition de fils dont il se reconnaissait si indigne, commanda à ses serviteurs de lui apporter ses premiers habits et ses anciens ornements. Il ordonna ensuite qu'on tuât le veau gras, et fit un festin avec tant de réjouissance, que son fils aîné même s'en fâcha et lui fit quelques reproches. Mais son père lui répondit qu'il était bien juste qu'il témoignât de la joie, puisque son fils, qui était mort, était ressuscité.

Il est difficile, disent les Saints Pères, de rien ajouter à cette parabole, puisqu'elle s'exprime elle-même d'une manière si vive. L'œil y voit et le cœur y ressent ce qui est au-dessus de toutes les paraboles. Les marques d'une véritable conversion y sont admirablement représentées. Cet enfant y voit sa misère et la quitte. Il retourne à son père, il s'abandonne à lui. Quittons de même le péché, et convertissons-nous à Dieu du fond du cœur, et il n'aura pour nous que des entrailles de compassion. Ayons de la douleur, comme cet enfant, d'avoir abandonné la maison de notre père, et tenons-nous heureux d'y avoir été reçus de nouveau. Ainsi notre pénitence sera toujours animée d'un regret mêlé d'amour, et accompagnée de paix et de joie.

108.—LE MAUVAIS RICHE.

Jésus-Christ ayant maudit les richesses, ne s'est pas contenté des malédictions qu'il a prononcées contre les riches ; mais il a voulu donner de leur état un exemple qui doit faire trembler tous ceux qui ont quelque foi.

Il y avait, dit il, un homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin, qui faisait tous les jours bonne chère ; et il y avait un pauvre, nommé Lazare, qui était couché devant la porte de ce riche, tout plein d'ulcères, et qui ne désirait que les miettes qui tombaient de la table de ce riche, sans que personne les lui donnât. Les chiens, comme pour confondre la cruauté de ce riche, venaient lécher les ulcères de Lazare, qui souffrait le bon office de ces animaux, pour nous apprendre à recevoir humblement les consolations que Dieu nous envoie par qui que ce soit qu'il nous les donne. Mais Dieu, voulant enfin couronner une patience si persévérante dans un état si pénible, et récompenser la fermeté avec laquelle il avait souffert sans aigreur et sans murmure de si indignes traitements, tira Lazare de ce monde ; et son âme, ayant été purifiée par le feu des souffrances, fut après sa mort portée par les anges au sein d'Abraham.

Le riche mourut aussi ; mais son état après sa mort fut aussi différent de celui de Lazare, qu'il

l'avait été durant sa vie, car il fut condamné aux tourments de l'enfer, d'où, élevant les yeux en haut, il vit Abraham de loin, et Lazare dans son sein. Il cria aussitôt vers Abraham dans la douleur violente qu'il endurait, le pria d'avoir pitié de lui, et d'envoyer Lazare, afin de tremper le bout de son doigt dans l'eau, et de lui rafraîchir la langue, parce qu'il était horriblement brûlé de ces flammes. Abraham lui répondit qu'il se souvînt qu'il avait joui des biens durant sa vie, pendant que Lazare souffrait; et que maintenant Lazare était dans la joie pendant qu'il était dans les tourments. Le riche pria d'envoyer Lazare dans la maison de son père, afin d'avertir cinq frères qu'il y avait de prendre garde à eux, pour ne pas tomber en ce lieu de tourments. Abraham lui répondit que ses frères avaient Moïse et les prophètes, et que s'ils ne les écoutaient pas, ils n'écouteraient pas non plus ceux qui seraient ressuscités d'entre les morts.

Cette parabole a deux faces bien différentes. Tout est admirable dans ce qui regarde Lazare, et tout est étonnant dans ce qui regarde le mauvais riche. L'un était véritablement heureux en paraissant misérable, et s'il demandait des consolations, ce n'étaient que des miettes, pour mieux souffrir ses maux ensuite, et pour les finir. L'autre au contraire était véritablement misérable, alors même qu'il paraissait heureux; et il

trouva Abraham aussi ferme, après sa mort, à lui refuser les moindres consolations, qu'il avait été dur lui-même pendant sa vie à refuser à Lazare jusqu'aux miettes de sa table.

Après cet exemple, que J.-C. même propose, les vrais pauvres ne portent point d'envie aux riches. Ils en ont même une compassion secrète; et, bien loin de murmurer contre les riches et de souhaiter leurs richesses, ils bénissent leur pauvreté, et la regardent comme un excellent moyen de satisfaire à Dieu pour leurs péchés, qu'ils ont toujours devant les yeux, et qu'ils sentent comme Lazare sentait ses ulcères. Une pauvreté soufferte en ce monde de cette sorte est une source de biens pour l'autre, et les riches sont bien malheureux s'ils ne mettent leur bonheur à secourir ces sortes de pauvres, puisque, selon la parole de S. Bernard, les amis des pauvres sont les amis des rois, et les pauvres volontaires sont rois eux-mêmes.

109.—CRUCIFIEMENT.

Jésus-Christ étant arrivé sur le Calvaire, où se devait offrir ce grand sacrifice qui avait été figuré dès la création du monde, et dont la vertu efficace devait passer jusque dans la suite de tous les siècles, on lui donna d'abord à boire du vin de myrrhe, mêlé avec du fiel. Mais lorsqu'il en

eut goûté, il n'en voulut point boire. On lui ôta ensuite ses vêtements, on l'attacha sur la croix entre deux voleurs qu'on avait amenés avec lui, afin qu'il passât aussi lui-même pour un scélérat. J.-C., comme un agneau qui demeure muet devant celui qui l'égorge, ne s'étant plaint d'aucune de ces cruautés, et n'ayant jeté aucun cri dans ces douleurs violentes, n'ouvrit la bouche que pour prier son Père de pardonner ce crime à ses persécuteurs, parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient. Mais pendant qu'il n'avait que des sentiments de douceur pour ses ennemis, ils l'insultaient en cet état même, et lui disaient en branlant la tête : « Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » Tout le peuple aussi le regardait en se raillant de lui. Les princes des prêtres l'outrageaient encore davantage, en l'accusant de faiblesse, et en lui reprochant d'avoir pu sauver les autres et de ne pouvoir se sauver lui-même. Les soldats aussi mêlaient leurs insultes à celles des autres ; et, outre les paroles de moquerie, ils lui présentaient du vinaigre à boire. Il n'y eut pas même jusqu'aux larrons qui étaient crucifiés avec lui qui ne l'insultassent, et un d'eux en blasphémant lui dit : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et sauve-nous aussi avec toi. » Mais l'autre, étant tout à coup éclairé dans l'âme

et changé dans le cœur par une conversion qui a été la consolation de bien des âmes et un sujet de ruine pour beaucoup d'autres, soutint J.-C. contre son compagnon, et dit hautement que pour eux ils n'avaient que ce qu'ils avaient mérité, mais que J.-C. était innocent. Et s'adressant à J.-C., qu'il reconnaissait pour roi autrement que n'avait fait Pilate, par le titre qu'il avait fait mettre sur la croix, il le pria de se souvenir de lui quand il serait dans le royaume. Et J. C. promit de l'y faire entrer dès ce jour-là même, faisant dès lors l'office de juge en sauvant l'un de ces voleurs, pendant qu'il laissait l'autre dans son impénitence.

Jésus-Christ ayant vu la sainte Vierge au pied de la croix avec saint Jean, lui dit en lui montrant ce disciple : «Femme, voilà votre fils.» Puis il dit à saint Jean en lui montrant la sainte Vierge : «Voilà votre mère.» Il jeta un peu après un grand cri, et dit à son père : «Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?» Enfin, sachant qu'il avait accompli jusqu'à la moindre circonstance tout ce qui avait été marqué de lui par les prophètes, pour achever le reste il dit : «J'ai soif.» Et après avoir pris un peu de vinaigre et recommandé son âme à son Père, il baissa la tête et expira.

Les SS. Pères nous enseignent qu'il n'y a que les saints qui puissent bien comprendre le mys-

tère de J.-C. crucifié. C'est de ce mystère qu'on peut dire que les choses saintes sont pour les saints. Il faut que ce soit le Saint-Esprit qui ôte lui-même le voile de dessus nos yeux, pour nous donner entrée dans le mystère impénétrable à toute la sagesse humaine, selon cette parole excellente de S. Bernard : J.-C. meurt sur une croix, et mérite d'être aimé. Il donne ensuite son esprit, qui le fait aimer. Mais si le St-Esprit n'est donné à l'homme, il verra J.-C. crucifié, et il ne l'aimera point. Quelle confusion pour un chrétien de voir J.-C. mourant, et de le voir avec des yeux ingrats, sans être touché d'amour pour celui qui lui donne son sang et sa vie !

110.—RÉSURRECTION.

Jésus-Christ étant dans le tombeau, les Juifs ne furent pas satisfaits encore ; et craignant qu'on ne publiât qu'il était ressuscité, ils allèrent trouver Pilate, ils lui dirent que cet imposteur avait dit, étant encore vivant, qu'il ressusciterait après sa mort ; qu'ils le priaient donc de faire garder le sépulcre, de peur que ses disciples n'enlevassent son corps et ne fissent ensuite courir le bruit parmi le peuple qu'il était ressuscité. Ils s'aveuglèrent eux-mêmes par leur propre sagesse, et, voulant détruire par avance la résurrection

de J.-C., ils en établirent la foi par des preuves convaincantes.

Lorsque le sépulcre était ainsi gardé, et que la pierre qui le fermait était scellée, il se fit tout à coup un grand tremblement de terre. L'ange du Seigneur descendit du ciel, ôta la pierre qui fermait le tombeau, et s'assit dessus. Ses yeux brillaient comme un éclair, et ses vêtements éclataient comme la neige. Les gardes qui veillaient auprès du sépulcre en furent frappés de terreur et devinrent comme morts. Ils retournèrent ensuite à Jérusalem, et dirent aux prêtres tout ce qui était arrivé. Les prêtres s'assemblèrent aussitôt pour voir entre eux ce qu'ils avaient à faire, et ils ne trouvèrent point d'autre remède à une chose si visible, que de corrompre ces gardes par une grande somme d'argent qu'ils leur donnèrent, afin de leur faire dire que pendant qu'ils dormaient ses disciples étaient venus l'enlever.

Cependant Marie-Madeleine et quelques autres saintes femmes dont la charité était toujours la même pour J.-C., vivant ou mort, étant venues au sépulcre de grand matin pour apporter de nouveaux parfums au corps du Sauveur, se demandèrent entre elles qui leur ôterait la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. Mais elles furent bien surprises, en approchant du tombeau, de le voir ouvert, et encore plus lorsque y étant

entrées elles n'y trouvèrent plus celui qu'elles y cherchaient. Sainte Madeleine courut aussitôt en avertir les apôtres, et saint Pierre, étant venu au sépulcre avec saint Jean, y entra et vit les linges dont on avait enveloppé le corps de Jésus. Mais, lorsqu'ils s'en retournaient étant frappés d'étonnement, Marie-Madeleine demeura au sépulcre, où elle répandit beaucoup de larmes. Deux anges, vêtus de blanc, dont l'un était à la tête et l'autre au pied du lieu où le corps de Jésus avait été mis, lui demandèrent ce qu'elle avait à pleurer. A quoi elle répondit qu'on avait enlevé son maître, et qu'elle ne savait où on l'avait mis. Mais, s'étant retournée, elle vit J.-C. en forme de jardinier, qui lui demanda ce qu'elle avait à pleurer. Elle lui dit que si c'était lui qui eût enlevé son maître, il lui dit où il l'avait mis. Jésus ne lui dit que ce mot: Marie. Et aussitôt, en étant transportée, elle courut pour embrasser les pieds du Sauveur, qui l'en empêcha et lui ordonna d'aller dire à ses disciples ce qu'elle avait vu.

C'est la première apparition que l'Evangile marque de J.-C. ressuscité, dont l'amour persévérant de cette bienheureuse pécheresse fut enfin si heureusement récompensé. La résurrection de J.-C. parut aux saints Pères un si grand mystère, qu'ils ont dit qu'il valait mieux en adorer humblement la grandeur, que de le vouloir pé-

nétrer. Rien ne nous peut mieux inspirer l'aversion de toute la gloire du monde que les circonstances qui l'accompagnent, puisqu'elles font toutes connaître aux Chrétiens qu'ils ne sont pas pour cette vie, mais pour une autre, dont J.-C. ressuscitant nous a ouvert l'entrée en nous rendant victorieux, comme lui, de la double mort du corps et de l'âme.

111.—ASCENSION.

Après les apparitions particulières que Jésus-Christ fit à quelques-uns de ses disciples et à quelques femmes, il se fit voir à ses onze apôtres, et il entra tout à coup dans la chambre où ils demeuraient, lorsqu'ils étaient tous à table. Il leur donna sa paix, et leur reprocha qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. Ils furent effrayés d'abord, et crurent voir un fantôme. Mais Jésus-Christ les rassura, en leur disant qu'un fantôme n'avait point d'os ni de chair. Et, pour achever de leur ôter tout leur doute, il leur montra ses pieds, ses mains et son côté. Lors donc qu'ils étaient comblés de joie de le revoir, Jésus-Christ, pour les assurer encore davantage de sa résurrection, leur demanda s'ils n'avaient rien à manger. Et il mangea en leur présence un morceau d'un poisson rôti et un peu de miel.

Saint Thomas n'était pas alors avec eux, et lorsqu'il fut venu, les autres lui dirent qu'ils avaient vu leur maître ; il leur répondit qu'il ne le croirait jamais, s'il ne voyait de ses yeux les marques des clous, et s'il ne les touchait du doigt. Comme il demeurait ferme dans cette incrédulité, qui nous a été depuis si utile pour nous guérir de la nôtre, huit jours après Jésus-Christ parut encore tout à coup au milieu de ses disciples, Thomas étant avec eux. Et après leur avoir donné sa paix, il fit bien voir qu'il ne se montrait à eux que pour guérir l'incrédulité de ce disciple, car il lui dit aussitôt, en lui présentant ses pieds et ses mains : « Mettez votre doigt dans ces plaies, et votre main dans mon côté ouvert, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle.» Thomas, aussitôt éclairé dans l'âme et croyant plus qu'il ne voyait, s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Mais Jésus-Christ lui dit : « Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. Heureux ceux qui ne verront point et qui croiront ! »

Enfin, après avoir pendant quarante jours apparu diverses fois à ses apôtres, ou à tous ensemble, ou à quelques-uns séparément, lorsque le temps de son ascension fut arrivé, il se trouva au milieu de ses disciples. Il leur déclara qu'il avait reçu de son Père la toute-puissance dans le ciel et sur la terre ; et il les envoya dans tout le monde prêcher l'Evangile, baptiser toutes les

nations, et leur apprendre à garder tout ce qu'il leur avait dit, leur promettant de demeurer toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles. Après leur avoir fait ce commandement, il fut enlevé au ciel à leurs yeux, et en montant il étendit ses mains sur ses apôtres et les bénit ; et une nuée aussitôt le reçut et le cacha à ses disciples.

Pendant qu'ils étaient attentifs à le regarder, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, leur demandèrent pourquoi ils tenaient leurs yeux ainsi arrêtés vers le ciel, et les assurèrent que ce même Jésus qui montait au ciel en leur présence, en viendrait un jour pour juger tout le monde.

Les saints Pères ont souhaité que les fidèles imitassent les apôtres dans ce regard si attentif vers le ciel, afin que la considération de la gloire de Jésus-Christ leur fit toujours porter en haut leurs cœurs et leurs désirs, en se souvenant que la patrie où ils tendent, que le pain qui les nourrit, que la grâce qui les soutient, que la félicité qu'ils espèrent, et que le chef dont ils sont les membres est dans le ciel, et qu'il leur promet le même royaume qu'il s'est acquis par la sainteté de sa vie et de sa mort, et par la gloire de sa résurrection.

112.—PENTECOTE.

Jésus-Christ, montant au ciel, commanda à ses apôtres d'attendre en patience dans Jérusalem le don du St-Esprit, qu'il leur avait promis tant de fois, et qui devait être l'effet de sa gloire. C'est pourquoi, étant retournés de la montagne des Oliviers où J.-C. les avait quittés, ils se tinrent renfermés dans une maison où ils passaient les jours en prières continuelles, pour attirer le St-Esprit, quoiqu'ils fussent déjà assurés de le recevoir.

Pendant ce temps St. Pierre, inspiré de Dieu, dit à tous les autres disciples que, pour remplir la place de Judas, qui avait trahi le Sauveur, il fallait élire quelqu'un d'entre ceux qui avaient toujours été avec J.-C. depuis le baptême de S. Jean jusqu'à son ascension. C'est pourquoi deux disciples ayant été choisis parmi tous les autres, Joseph surnommé le Juste, et Mathias, ils prièrent Dieu, qui préside au sort, de montrer qui de ces deux il avait choisi pour être apôtre, et le sort tomba sur S. Mathias.

Lorsque le temps de la Pentecôte, c'est-à-dire cinquante jours après Pâques, fut accompli, dix jours après l'ascension du Sauveur, il se fit tout à coup un grand bruit comme d'un vent impétueux, qui remplit toute la maison où les disciples étaient assemblés. Il parut en même

temps comme des langues de feu qui se reposaient sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du St–Esprit, et ils parlaient tous diverses langues, selon que le St–Esprit les faisait parler.

Tout Jérusalem, qui était plein alors d'une infinité de différents peuples, fut étrangement surpris de ce miracle, et de voir des personnes qu'ils savaient être de la Galilée parler néanmoins tant de langages différents. Ils se demandaient l'un à l'autre d'où pouvait venir ce prodige. Et quelque-uns disaient qu'ils étaient ivres. Mais S. Pierre éleva hardiment la voix pour réfuter cette calomnie, et leur montra que ce qu'ils voyaient était l'accomplissement des oracles des prophètes, et l'ouvrage de Jésus qu'ils avaient crucifié, ce qu'il fit avec tant de force, et en même temps avec tant de sagesse, que sa prédication convertit trois mille hommes.

On reconnut alors la vérité de ce que S. Jean dit dans l'Apocalypse : que l'Eglise était vraiment descendue du ciel, et que J.–C., comme un pontife éternel, selon que l'appelle David, bâtit en ce jour un temple à la gloire de son Père.

Il voulut rendre ce mystère sensible, afin que ses ennemis, qui étaient en foule à Jérusalem, n'en pussent douter. Il témoigna alors qu'il était victorieux de ceux qui l'avaient crucifié, et que leur fureur n'avait servi qu'à accomplir ses desseins ; il rendit son Eglise sainte comme un mo-

nument éternel de sa victoire, qui fera voir jusqu'à la fin des siècles que les hommes et les démons seront toujours confondus dans les entreprises qu'ils feront contre J.-C. et contre ses membres.

L'admiration où tous les saints ont été du don que Dieu fit en ce jour aux hommes, nous fait juger aisément qu'on ne doit rien désirer sur la terre que le St-Esprit ; et les retards dont Dieu a usé pour envoyer le St-Esprit sur la terre, nous font assez voir avec quelle ardeur on doit le demander lorsqu'on ne l'a pas encore, et avec quel soin on doit le conserver lorsqu'on l'a reçu.

MAXIMES PRINCIPALES

DU

SAINT EVANGILE.

JÉSUS EST DIEU.

Au commencement était le Verbe..., et le Verbe était Dieu. (*S. Jean*, I, 1.)

Mon père et moi, nous sommes une même chose. (*S. Jean*, X, 30.)

JÉSUS EST NOTRE SAUVEUR.

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point. (*S. Jean*, III, 16.)

JÉSUS EST NOTRE APPUI.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. (*S. Matth.*, XI, 28.)

Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. (*S. Matth.*, XI, 29, 30.)

JÉSUS EST NOTRE MODÈLE.

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous vous fassiez les uns aux autres comme je vous ai fait. (*S. Jean*, XIII, 15.)

JÉSUS EST NOTRE GUIDE.

Je suis la voie, la vérité et la vie ; personne ne va au Père que par moi. (*S. Jean*, XIV, 6.)

Celui qui me suit, ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. (*S. Jean*, VIII, 12.)

JÉSUS EST LE BON PASTEUR.

Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. (*S. Jean*, X, 11.)

Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. (*S. Jean*, X, 14.)

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron. (*S. Jean*, X, 1.)

J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène. Elles entendront ma voix ; et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. (*S. Jean*, X, 16.)

JÉSUS EST NOTRE MAÎTRE.

Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous avez raison ; car je le suis en effet. (*S. Jean*, XIII, 13.)

Vous n'avez qu'un seul maître, qui est le Christ. (*S. Matth*, XXIII, 10.)

JÉSUS EST NOTRE DOCTEUR.

Je suis né, et je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quicon que appartient à la vérité, écoute ma voix. (*S Jean*, XVIII, 37.)

MYSTÈRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. (*S. Matth.*, XXVIII, 19.)

MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez et que vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de JÉSUS. Il sera grand et sera appelé le Fils du TRÈS-HAUT. (*S. Luc*, I, 30, 31, 32.)

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. (*S. Jean*, I, 14.)

MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION.

Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes...; il sera traité avec dérision, flagellé et crucifié. (*S. Matth.*, XX, 18, 19.)

Jésus, sachant que tout était accompli, dit :

Mon Père, je remets mon âme entre vos mains; et il expira. (*S. Luc*, XXVIII, 46.)

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il est ressuscité. Il n'est point ici; voilà le lieu où on l'avait mis. (*S. Marc*, XVI, 6.)

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique. (*S. Luc*, XI, 28.)

Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. (*S. Jean*, VIII, 51.)

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. (*S. Matth.*, XXIV, 35.)

Mes paroles sont esprit et vie. (*S. Jean*, VI, 64.)

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (*S. Matt.*, IV, 4.)

LA FOI.

Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé; mais celui qui ne croira pas sera condamné. (*S. Marc*, XVI, 16.)

Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu: heureux ceux qui sans avoir vu ont cru. (*S. Jean*, XX, 29.)

ESPÉRANCE.

Ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. (*S. Luc*, XII, 32.)

Je ne vous laisserai point orphelins : je viendrai à vous. (*S. Jean*, XIV, 18.)

AMOUR DE DIEU.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, et de toutes vos forces. C'est là le premier commandement. (*S. Marc*, XII, 30.)

AMOUR DU PROCHAIN.

Je vous laisse un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. (*S. Jean*, XIII, 34.)

Faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent. (*S. Matth.*, VII, 12.)

PARDON DES INJURES.

Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il pèchera contre moi ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. (*S. Matth.*, XVIII, 21, 22.)

On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres. (*S. Marc*, IV, 24.)

Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. (*S. Luc*, XXIII, 34.)

VOLONTÉ DE DIEU.

Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. (*S. Jean*, VI, 38.)

Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. (*S. Jean*, IV, 34.)

Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. (*S. Matth.*, XII, 50.)

Mon Père...., que ce ne soit point ma volonté qui se fasse, mais la vôtre. (*S. Luc*, XXII, 42.)

PERFECTION.

Soyez parfaits, vous autres, comme votre Père céleste est parfait. (*S. Matth.*, V, 48.)

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. (*S. Luc*, IX, 23.)

Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. (*S. Luc*, XIV, 33.)

Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel : puis venez, et suivez-moi. (*S. Marc*, X, 21.)

ENSEIGNEMENT DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à garder toutes les choses que je vous ai prescrites. (*S. Matth.*, XXVIII, 20.)

Celui qui fera et enseignera, sera grand dans le royaume des cieux. (*S. Matth.*, V, 19.)

SCANDALE.

Il est impossible qu'il n'arrive des scandales ; mais malheur à celui par qui ils arrivent ! Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer, que de scandaliser un de ces petits. (*S. Luc*, XVII, 1, 2.)

Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-le, et le jetez loin de vous : il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un pied ou qu'une main, que d'en avoir deux, et être précipité dans le feu éternel. Et si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le, et jetez-le loin de vous : il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un œil, que d'en avoir deux et être précipité dans le feu de l'enfer. (*S. Matth.*, XVIII, 8, 9.)

BON EXEMPLE.

Vous êtes le sel de la terre ; que si le sel perd sa force, avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus

bon à rien, qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes. (*S. Matth.*, v, 13.)

Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée. (*S. Matth.*, v, 14.)

Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. (*S. Matth.*, v, 16.)

DIFFICULTÉ DU SALUT.

Entrez par la porte étroite, parce que la porte large et la voie spacieuse est celle qui conduit à la perdition ; et il y en a beaucoup qui y entrent (*S. Matth.*, VII, 13.)

Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra ; et celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, la sauvera. (*S. Luc.* IX, 24.)

NÉCESSITÉ DU SALUT.

Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Cependant une seule est nécessaire ; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. (*S. Luc*, X, 41, 42.)

Et que servirait à un homme de gagner tout le monde, et de perdre son âme? Ou par quel échange l'homme pourra-t-il racheter son âme? (*S. Matth.*, XVI, 26.)

PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. (*S. Matth.*, XXII, 14.)

Faites effort pour entrer par la porte étroite ; car je vous assure que plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront. (*S. Luc*, XIII, 24.)

CRAINTE DE DIEU.

Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela n'ont rien à vous faire davantage. Mais je vais vous apprendre qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a le pouvoir de jeter l'âme et le corps dans l'enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. (*S. Luc*, XII, 4, 5.)

SERVICE DE DIEU.

Nul ne peut servir deux maîtres : car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. (*S. Luc*, XVI, 13.)

LA MORT.

Tenez-vous toujours prêts; parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. (*S. Luc*, XII, 20)

Insensé que tu es, on va te redemander ton âme cette nuit même. (*S. Luc*, XII, 20.)

LE JUGEMENT.

Rendez compte de votre administration. (*S. Luc* XVI, 2.)

Il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs : et il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. (*S. Matth.*, XXV, 32, 33.)

LE PARADIS.

Venez, les bénis de mon père et pssédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. (*S. Matth.*, XXV, 34.)

L'ENFER.

Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. (*S. Matth.*, XXV, 41.)

Ce sera là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. (*S. Matth.*, XIII, 42.)

ÉTERNITÉ DES PEINES DE L'ENFER.

Là où il y a un feu qui brûle éternellement, où le ver qui ronge ne meurt point, et où le feu ne s'éteint jamais. (*S. Marc*, IX, 42, 43 et suiv.)

L'ÉGLISE.

Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise : et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. (*S. Matth.*, XVI, 18.)

Assurez-vous que je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles. (*S. Matth.*, XXVIII, 20.)

Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise ; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. (*S. Luc*, X, 16.)

Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain. (*S. Matth.*, XVIII, 17.)

COMMANDEMENTS.

Celui qui violera l'un de ces moindres commandements, qui apprendra aux hommes à les violer, sera appelé le dernier dans le royaume des cieux ; mais celui qui fera et enseignera, sera appelé grand dans le royaume des cieux. (*S. Matth.*, V, 19.)

RÉMISSION DES PÉCHÉS.

Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans le ciel. (*S. Matth.*, XVIII, 18.)

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (*S. Jean*, XX, 23.)

PRIÈRE.

Tout ce que vous demanderez dans la prière, avec foi, vous le recevrez. (*S. Matth.*, XXI, 22.)

Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira: car quiconque demande, reçoit; celui qui cherche, trouve; et l'on ouvrira à celui qui frappe. (*S. Matth.*, VII, 7, 8.)

Je vous le dis encore, que si deux personnes s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. (*S. Matth.*, XVIII, 19.)

JÉSUS EST LA NOURRITURE DE NOTRE AME.

Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, a la vie éternelle; et je le ressusciterai au dernier jour. (*S. Jean*, VI, 55.)

Ma chair sera véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. (*S. Jean*, VI, 56.)

NÉCESSITÉ DES BONNES ŒUVRES.

Ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais celui-là y entrera, qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. (*S. Matth.*, VII, 21.)

Tout arbre qui est bon, produit de bons fruits;

et tout arbre qui est mauvais, produit de mauvais fruits. (*S. Matth.*, VII, 17.)

Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. (*S. Matth.*, VII, 19.)

Ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront pour ressuciter à la vie ; mais ceux qui en auront fait de mauvaises, pour ressusciter à leur condamnation. (*S. Jean*, V, 29.)

FAUSSES VERTUS.

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et que vous êtes, au dedans, pleins de rapines et de souillures. (*S. Matth.*, XXIII, 25.)

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblabes à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. (*S. Matth.*, XXIII, 27.)

PURETÉ D'INTENTION.

Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être considérés : autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père qui est dans les cieux. (*S. Matth.*, VI, 1.)

Lorsque vous faites l'aumône, ne sonnez pas

la trompette, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. (*S. Matth.*, VI, 2.)

RESPECT HUMAIN.

Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux ; et quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux. (*S. Matth.*, X, 32, 33.)

Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire, et dans celle de son Père et des saints Anges. (*S. Luc*, IX, 26.)

ABANDON AUX SOINS DE LA PROVIDENCE.

Ne vous inquiétez point où vous trouverez de quoi manger pour votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que les vêtements ? (*S. Matth.*, VI, 25.)

N'est-il pas vrai que cinq passereaux ne se vendent que deux oboles ? Et néanmoins il n'y en a pas un seul qui soit en oubli devant Dieu. (*S. Luc*, XII, 6.)

Pour vous, les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. (*S. Matth.*, X, 30.)

Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît. (*S. Matth.*, VI, 33.)

PAUVRETÉ.

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. (*S. Matth.*, V, 3.)

Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. (*S. Luc*, IX, 58.)

DANGER DES RICHESSES.

Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation. (*S. Luc*, VI, 24.)

Je vous dis en vérité qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Je vous le dis encore une fois, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume des cieux. (*S. Matth.*, XIX, 23, 24.)

Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les consument, et où les voleurs les déterrent et les dérobent. (*S. Matth.*, VI, 19.)

JUGEMENT TÉMÉRAIRE.

Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point con-

damnés ; remettez et on vous remettra. (*S. Luc*, VI, 37.)

Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, lorsque vous ne vous apercevez pas d'une poutre qui est dans votre œil. (*S. Luc*, VI, 41.)

FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES.

Celui qui est fidèle dans les petites choses, est fidèle aussi dans les grandes ; et celui qui est injuste dans les petites choses, est injuste aussi dans les grandes. (*S. Luc*, XVI, 10.)

VIGILANCE.

Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation : car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. (*S. Marc*, XIV, 38.)

Heureux les serviteurs que le Maître, à son arrivée, trouvera qui veillent : je vous dis en vérité que s'étant ceint, il les fera mettre à table, et passant devant eux, il les servira. (*S. Luc*, XII, 37.)

SILENCE.

Les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole inutile qu'ils auront dite. (*S. Matth.*, XII, 37.)

Vous serez justifié par vos paroles, et vous serez condamné par vos paroles. (*S. Matth.*, XII, 37.)

HUMILITÉ.

Celui qui est plus grand parmi vous sera votre serviteur; car quiconque s'élèvera sera abaissé; et quiconque s'abaissera sera élevé. (*S. Matth.*, XXII, 11, 12.)

Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. (*S. Matth.*, XX, 16.)

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. (*S. Matth.*, XI, 29.)

MENSONGE.

Le démon a été homicide dès le commencement, et il n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il dit des mensonges, il dit ce qui se trouve en lui-même, car il est menteur, et père du mensonge. (*S. Jean*, VIII, 44.)

Vous ne direz point de faux témoignage. (*S. Matth.*, XIX, 18.)

Contentez-vous de dire: Cela est, cela est; Cela n'est pas, cela n'est pas; car tout ce qui est de plus, vient du mal. (*S. Matth.*, v. 37.)

SAINTE JOIE.

Vous aurez des afflictions dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. (*S. Jean*, XVI, 33.)

Vous pleurerez et vous gémirez et le monde

sera dans la joie; vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie. (*S. Jean*, XVI, 20.)

Vous êtes maintenant dans la tristesse; mais je vous verrai de nouveau, et alors votre cœur se réjouira, et personne ne pourra vous ravir votre joie. (*S. Jean*, XVI, 22.)

AVANTAGES DES AFFLICTIONS.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. (*S. Matth.*, v. 5.)

Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront toute sorte de mal de vous contre la vérité. (*S. Matth.*, v. 11.)

AUMÔNE.

Quiconque aura donné seulement à boire un verre d'eau froide à l'un de ces petits, comme étant un de mes disciples, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense. (*S. Matth.*, X, 42.)

RESPECT DU A L'AUTORITÉ.

Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise. (*S. Luc*, X, 16.)

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (*S. Marc*, XII, 17.)

PETITS ENFANTS.

Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point. (*S. Marc*, x, 14, 15.)

Prenez bien garde de ne mépriser aucun de ces petits ; car je vous déclare que, dans le ciel, leurs Anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. (*S. Matth.*, XVIII, 10.)

Si quelqu'un est un sujet de scandale à l'un de ces plus petits qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer. (*S. Marc*, IX, 41.)

Jésus, ayant appelé un petit enfant, le mit au milieu de ses disciples, et leur dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. (*S. Matth.*, XVIII, 2, 3.)

PERSÉVÉRANCE.

Celui-là sera sauvé, qui persévérera jusqu'à la fin. (*S. Matth.*, x, 22.)

Qutconque, ayant mis la main à la charrue,

regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu. (*S. Luc*, IX, 62.)

DÉVOTION A MARIE.

Enfant, voilà votre MÈRE..... (*S. Jean*, XIX, 27.)

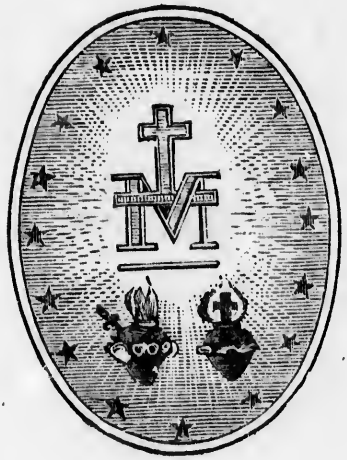


TABLE DES MATIERES.

PREMIÈRE PARTIE.

	Page
1.—Aux élèves	1
2.—La première lettre à papa	4
3.—Les soins d'une mère	5
4.—Les soins d'un père	7
5.—Les bons anges	8
6.—L'amour filial	10
7.—L'amour fraternel	13
8.—Les bonbons	15
9.—L'enfant qui pense à sa mère	16
10.—La fête d'un père	17
11.—La souris imprudente	19
12.—Les conseils du grand-papa	20
13.—Les allumettes	22
14.—La poire à poudre	24
15.—Blanche de Castille et saint Louis, roi de France	26
16.—Prière d'un enfant	27
17.—On nous voit	28
18.—Dieu créateur	30
19.—Les dons de Dieu	31
20.—Maximes et conseils	33
21.—Exemples du travail	35
22.—Le miel et la cire	36
23.—Les quatre saisons	38
24.—Les fleurs et les fruits	40
25.—Bonne conduite et politesse	42
26.—Le léopard et l'écureuil	45
27.—Le papier	46

PAGE
28.—Le livre 48
29.—L'église paroissiale..... 50
30.—L'écolier..... 52
31.—Maximes et conseils..... 54
32.—Le linot 57
33.—Habitations 58
34.—Fumée et vapeur 60
35.—Pains donnés aux enfants 62
36.—La messe paroissiale 64
37.—L'hirondelle et l'un de ses petits..... 66
38.—Ce que peut le petit enfant..... 67
38 (*bis*).—Bienfaits de Dieu 68

DEUXIÈME PARTIE.

39.—Les trois règnes de la nature..... 69
40.—Le blé..... 72
41.—Le pain..... 75
42.—Les céréales 77
43.—A demain..... 79
44.—La pomme de terre..... 81
45.—Insectes nuisibles aux récoltes 83
46—Les dénicheurs..... 86
47.—Maximes et conseils..... 88
48.—Le merle et le ver-luisant..... 90
49.—L'homme et les animaux 91
50.—Le cheval, l'âne et le bœuf 93
51.—Autres animaux domestiques 96
52—Oiseaux de basse-cour 98
53.—Le castor..... 101
54.—La loutre..... 104
55.—Le rat de ville et le rat des champs..... 106
56.—Les arbres..... 107
57.—Le chêne, le noyer, le pommier et l'érable..... 108

PAGE

58.—Le vin 114
59.—Jardin et plantes potagères 116
60.—Curiosité et gourmandise 118
61.—Les plantes et leur utilité 122
62.—Le pommier sauvage 123
63.—Plantes textiles 124
64.—Les vers à soie 126
65.—L'écolier et le ver à soie 129
66.—L'industrie du fer 130
67.—Histoire d'un clou 133
68.—Le cuivre, le plomb 136
69.—L'étain, le zinc, l'or et l'argent 138
70.—Le marteau 140
71.—Dialogue entre une mère et son enfant 142
72.—Le soleil 144
73.—Pluie, neige, rosée 147
74.—L'orage et la foudre 149
75.—Les deux paysans et le nuage 152
76.—Un trait de l'enfance de saint Liguori 154
77.—Recommandations d'une mère 155
78.—Quelques conseils pour la santé 156
79.—Respect dû aux vieillards 159
80.—Le lièvre et la perdrix 160
81.—Le lièvre et la tortue 161
82.—Les deux potiers 163
83.—L'ours et les mouches à miel 163
84.—Les deux lampes 164
85.—Image de la vie 164
86.—Maximes et conseils 165

TROISIÈME PARTIE.

87.—Conseils aux écoliers 169
88.—Réflexions personnelles d'un écolier 171

PAGE
89.—L'élève que j'aime 173
90.—Honneur aux maitres 175
91.—Création du monde 177
92.—Sacrifice d'Abraham 180
93.—Joseph vendu 182
94.—Joseph reconnu par ses frères 185
95.—La manne 188
96.—Samuel donné à Héli 191
97.—Pénitence de David 193
98.—Les infirmes et les petits moqueurs 196
99.—Enfants dévorés par des ours 199
100.—Avis de Tobie à son fils 201
101.—Job sur le fumier 203
102.—Les enfants dans la fournaise 208
103.—Daniel dans la fosse aux lions 210
104.—Martyre des Machabées 212
105.—Naissance de Jésus-Christ 215
106.—Il leur était soumis 217
107.—L'enfant prodigue 218
108.—Le mauvais riche 221
109.—Crucifiement 223
110.—Résurrection 226
111.—Ascension 229
112.—Pentecôte 232
Maximes principales du saint Evangile 235-254

Des presses à vapeur de J. CHAPLEAU & FILS.

PAGE
.....173
.....175
.....177
.....180
.....182
.....185
.....188
.....191
.....193
.....196
.....199
.....201
.....203
.....208
.....210
.....212
.....215
.....217
.....218
.....221
.....223
.....226
.....229
.....232
.235-254